

35.000 -

ANT

XIX

1512

L'ESPAGNE

ET

L'ANDALOUSIE

PAR

J. T. DE BELLOC



PARIS

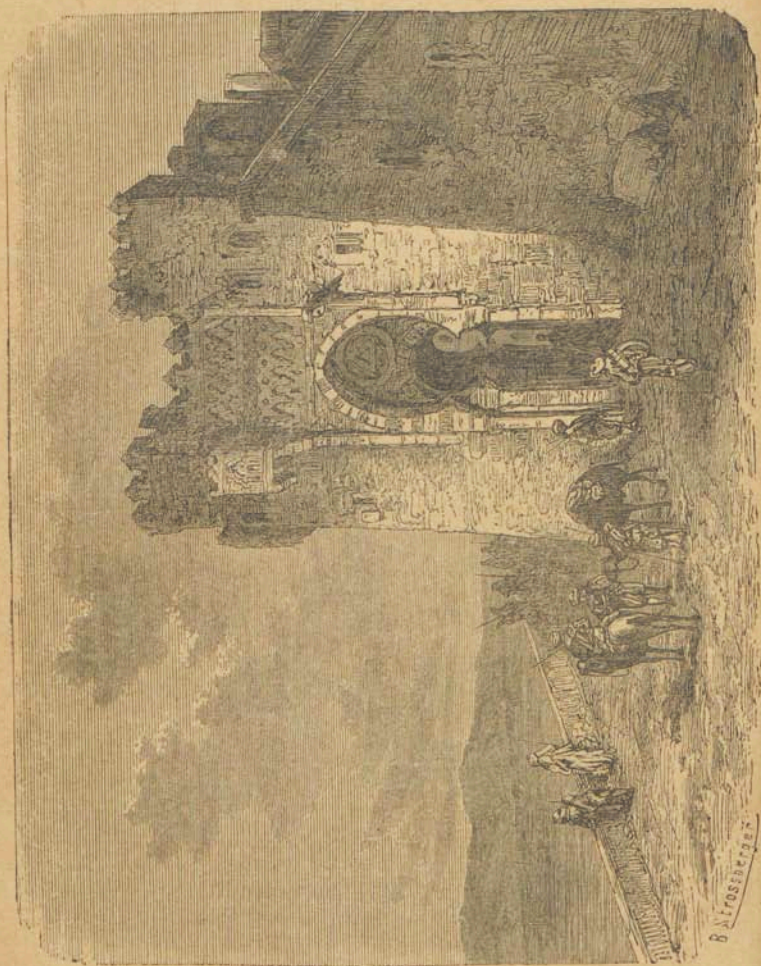
RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, RUE BONAPARTE, 35

Tous droits réservés.

L'ESPAGNE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY



23

R-94636



J.-T. DE BELLOC

L'ESPAGNE

(L'ANDALOUSIE)



PARIS

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, RUE BONAPARTE, 35

(Près Saint-Germain-des-Prés)

1890

Tous droits réservés.

A S. A. R.
MADAME LA DUCHESSE DE MADRID

INTRODUCTION

I

L'Espagne est une contrée pleine de prestige : elle captive l'imagination. L'Andalousie ! Cordoue ! Séville ! Grenade ! Que de souvenirs de gloire ! quel parfum de poésie dans ces noms, qui rappellent à l'esprit ce monde des merveilles orientales !

Dans l'ensemble des mœurs et de l'histoire des peuples tout se tient en quelque sorte : les mœurs réagissent sur l'histoire, l'histoire sur les mœurs et l'on s'explique bien les traits du caractère d'une nation, lorsqu'on envisage cet ensemble à un point de vue élevé.

Sous les empereurs romains, l'Espagne suit la fortune de l'Empire car depuis Octave, malgré les

révoltes partielles des Asturies et des Cantabres et l'énergique résistance de certaines régions de la Navarre inaccessibles aux aigles romaines, le sceptre impérial s'étendait sur tous ces peuples jusque-là indépendants, ou simplement alliés de Rome.

La civilisation s'est épanouie en Espagne depuis les premiers temps de l'Empire ; la lumière et les institutions du christianisme l'ont purifiée des erreurs et des vices de l'idolâtrie.

Les barbares du Nord, qui franchirent les Pyrénées, ont éprouvé l'heureuse influence de cette civilisation, qu'ils ont troublée, mais qu'ils n'ont pas détruite, et c'est encore à elle que les Maures, ces autres barbares du Sud venus par le détroit, sont redevables de presque toute leur gloire.

Évangélisée par les premiers Apôtres eux-mêmes, l'Espagne eut aussitôt de grands évêques et des martyrs sans nombre : signe de l'alliance consommée entre l'Évangile et tout ce qu'il y a de plus pur dans l'antique civilisation. En un mot l'histoire de l'Espagne est pleine de grandeur, l'aspect de son sol plein de séduction. La richesse de ses monuments égale celle de son territoire et son isolement a eu au moins pour avantage de lui conserver ses croyances, ses mœurs et ses antiques vertus.

Elle offre à l'observateur d'autant plus d'intérêt

qu'elle ne s'est pas abaissée sous le niveau de la civilisation matérialiste. — L'Espagne a été le théâtre d'événements de la plus haute importance. — Nul pays n'a subi plus de vicissitudes, n'a vu plus de catastrophes, n'a été aussi souvent sous la domination étrangère. Nul état n'a montré plus de persévérance, un courage plus héroïque à défendre sa nationalité.

L'Espagne est belle, malgré la solitude et l'aridité des plaines, l'aspérité des montagnes, de plusieurs de ses provinces. — La physionomie des habitants ressemble à l'aspect du pays : l'homme a, plus que partout ailleurs, l'empreinte du sol qu'il habite.

Il faut avoir vu le fier, le hardi, le sobre Espagnol, et son dédain superbe pour tout ce qui est bas et mesquin, et le calme avec lequel il envisage les plus grands malheurs. Et ses violentes passions, et son cœur ardent, et son amitié à toute épreuve, et son impérissable amour ; car l'homme et le pays se ressemblent, en eux rien de médiocre. — La solitude et l'aridité, les plaines et les montagnes, la vertu et le crime ; tout y porte l'empreinte d'une nature forte et puissante.

Le type distinctif de l'Espagne c'est le grandiose. L'Espagne est grande dans sa solitude, grande dans ses préjugés, grande dans sa foi, grande dans ses malheurs, comme ses enfants sont

grands dans leur amour et dans leur haine, grands dans leurs passions et dans leurs vertus.

II

L'histoire confirme de la manière la plus éclatante les origines de la langue espagnole, dérivée du latin.

La Péninsule ayant été pendant des siècles sous la domination romaine, l'idiome des vainqueurs se répandit sur les bords de la mer et sur les rives de l'Èbre, du Guadalquivir et du Guadiana. Ensuite le latin pénétra dans l'intérieur de la contrée, dans la Sierra Morena, les montagnes de Tolède et de Guadarrama.

Au début du cinquième siècle, l'Espagne reçoit le contre-coup de l'invasion des Barbares ; elle est envahie par des bandes diverses, parlant des idiomes dissemblables et ayant toutes la prétention de s'établir à poste fixe, partout où ils aperçoivent déjà les bases d'une civilisation.

Les Goths de l'ouest, Wisigoths, venus des bords de la Vistule, fondèrent de 410 à 450 un royaume qui s'étendit entre la Loire et l'Èbre. En 507, Clovis les refoule aux pieds des Pyrénées, et ils se repandent en Espagne, où ils choisissent

Tolède pour capitale. Ils n'étaient pas aussi idolâtres que les autres tribus germaniques, encore païennes, car ils avaient embrassé l'arianisme dès le quatrième siècle et reçu le baptême. Leur évêque, Ulphilas, avait traduit la Bible en gothique, idiome dont l'Espagne n'a conservé aucun monument. Or tel est la loi providentielle et la force morale de l'Évangile, qu'un lambeau du christianisme suffit pour élever un peuple sous le rapport moral, bien au-dessus du niveau de la barbarie païenne. Aussi les Goths eurent-ils, les premiers d'entre les barbares, des lois écrites au lieu de simples coutumes, et leurs premiers rois, encore ariens (Enric, Albéric II), acceptèrent les lois romaines. D'ailleurs la monarchie visigothe étant devenue catholique, depuis Bécariide I^{er}, converti vers 590, par saint Léandre, de Séville, ne pouvait rétrograder.

Les Arabes arrivent sur la scène en 715. Près de huit siècles s'écoulaient depuis le jour où Rodrigue, le dernier roi des Goths, succombe dans les plaines de Guadalète, jusqu'au moment où Isabelle la Catholique arbore la bannière de Castille sur les tours de Grenade.

Au huitième siècle, les Arabes créent le califat de Cordoue, qui a une durée de trois siècles (736-1031). Sous l'impulsion d'une dynastie qui compte dans son sein des hommes d'un mérite incontestable,

surgit en Andalousie une civilisation dont l'éclat forme un grand contraste avec l'ignorance et la barbarie des autres nations européennes de cette époque. Cordoue devient la capitale d'un grand empire.

Abdérame y déploie un luxe, une magnificence extrêmes et, pour attirer dans ses murs tous les musulmans qui auraient pû être tentés de faire des pèlerinages lointains, il y construit cette merveilleuse mosquée qui fait encore de nos jours l'admiration de tous les voyageurs. De cette manière il éleva Cordoue, dans l'esprit des Arabes, à la dignité de cité sainte pouvant rivaliser avec la Mecque.

III

Les juges les plus autorisés affirment que notre littérature provençale du moyen âge a reçu une influence très marquée de la littérature arabe : c'est par le mélange des peuples et des langues que cette influence s'exerça. Au rapport de M. Villemain : « C'est par mille détours que le souffle de la poésie arabe, parfum de l'Orient, est arrivé dans notre Occident, et que cette verve orientale passa jusqu'à nos méridionaux, qui sont presque des gens du nord pour les Arabes (1). »

(1) Villemain : *Littérature du moyen âge* (IV^e leçon).

Le génie arabe a montré toute son originalité dans l'architecture. Si elle manque de grandeur, elle possède une grâce, une élégance, une variété merveilleuses. — Bien que les Arabes, qui ont régné en Espagne, aient fait preuve d'un esprit ingénieux et précoce, il ne faut pas prétendre mettre leur civilisation au même niveau que la civilisation chrétienne.

Sans parler de l'immense supériorité de l'Évangile sur le Coran, l'esprit arabe si inventif, si curieux, manquait de puissance et de profondeur.

S'il s'est montré original, son essor s'est vite arrêté. Deux à trois siècles ont épuisé sa sève. Aussitôt que la race arabe, peu nombreuse, se fut mêlée et confondue avec des populations moins bien douées, telles que les tribus du Maroc, son génie a été frappé de stérilité.

La civilisation arabe n'en a pas moins eu, à son heure, un admirable éclat et une salutaire influence. Elle a été la transition entre les civilisations antiques qui venaient de s'éteindre et la civilisation moderne qui allait naître. Les Arabes ont toujours été en Espagne des étrangers campés, en quelque sorte, plutôt que naturalisés sur le sol. Aussi, bien qu'on trouve partout des traces profondes de leur passage, leur civilisation ne leur a pas survécu. L'antipathie des races, la diversité des religions, ajoutez cet esprit national héroïquement opiniâtre,

cet orgueil patriotique qui a tenu pendant huit siècles le peuple espagnol debout et armé pour reconquérir son indépendance et rejeter au delà des mers les envahisseurs ; toutes ces causes ont fait que les Espagnols n'ont pas toujours rendu justice à ce qu'il y a d'admirable dans la civilisation arabe.

Après le démembrement de Cordoue on voit croître à pas de géant la puissance des rois de Léon, de Castille et d'Aragon. L'avenir appartient désormais à la dynastie chrétienne. Chaque jour celle-ci conquiert de nouvelles cités. Après six siècles de croisade la vaillante Espagne chasse les Maures de leur dernier boulevard : Valence, Tolède, Cordoue, Séville, Cadix leur sont enlevées successivement. Pendant deux siècles encore, ils essaient en vain une résistance désespérée sous les murs de Grenade, où ils sont vaincus par Ferdinand et Isabelle.

IV

Au début du seizième siècle, l'Espagne faisait trembler l'Europe. Son infanterie était la première du monde. Ses vaisseaux étaient assez nombreux pour transporter devant Tunis une armée de trente

mille hommes. Son commerce florissait ; sur toutes les rives de la Méditerranée on recherchait les soies de Ségovie, les lames de Tolède.

Prépondérante en Allemagne, maîtresse de l'Italie et des Pays-Bas, victorieuse de la France, riche déjà des trésors du Nouveau Monde, où elle a fondé deux empires, elle semble marcher à la domination universelle.

La gloire des lettres et des arts vient rehausser chez elle le prestige de la politique et des armes. Cervantes écrit son immortel chef-d'œuvre. Lope de Vega va naître et, pendant un siècle encore, le génie espagnol, fécondé par cette grande époque, va jeter un admirable éclat. Pendant cette période glorieuse de son histoire, le soleil de son intelligence ne se coucha jamais.

Chose digne de remarque, tous les écrivains qui ont, à cette époque, illustré l'Espagne, ont presque tous commencé par être soldats.

Chez cette race énergique, indomptable, la sève est si forte à ce moment qu'elle déborde ; il faut à ces hommes à la fois l'action et la pensée, l'épée et la plume ; ils passent la moitié de leur vie à se battre, l'autre à écrire.

— Ercilla, jeune encore, traverse l'Océan, prend part à la conquête du Pérou, et, entre deux combats, écrit son poème de la *Araucana*.

Garcilasco de la Vega fut un brillant soldat de

Charles-Quint avant d'imiter, dans la langue espagnole, les pastorales de Virgile.

Lope de Vega s'engage à quinze ans dans l'expédition de Philippe II contre Terceire, et plus tard monte à bord de cette invincible *Armada*, qui fit un instant trembler l'Angleterre.

Calderon sert pendant dix ans comme volontaire dans les guerres de Flandre et d'Italie.

Plus brave, plus énergique et plus éprouvé qu'eux tous, Cervantes, après avoir eu sa main gauche fracassée à Lépante, ne trouve dans son pays que l'indifférence et la misère.

La dureté du sort et des hommes aurait aigri une âme faible, elle laissa à ce grand esprit et à ce noble cœur, sa sérénité et sa douce philosophie. Sous sa gaieté et ses fictions, à travers les ornements qu'y sème sa plume brillante, on sent bien parfois un fonds de mélancolie. Cervantes, comme Molière, deux génies du même ordre, est un des railleurs dont la bouche, même quand elle sourit, garde le pli de la tristesse. Mais ni les souffrances, ni les déceptions ne l'ont rendu injuste et haineux. L'amer souvenir qu'elles lui ont laissé, disparaît sous les enchantements d'une imagination inépuisable ; et cette humeur vaillante l'a soutenu jusqu'à son dernier soupir.

V

Deux cents ans plus tard, au début du dix-huitième siècle, on ne reconnaît plus cette puissante Espagne. Elle a perdu l'Italie, la Hollande et les Indes Orientales. Sa population, qui s'était élevée sous les Maures jusqu'à trente-cinq millions, retombe à six. Ses plus belles provinces sont désertes.

« L'alouette, qui veut traverser la Castille, disaient les paysans, doit y porter son grain. »

L'industrie et le commerce sont anéantis ; les manufactures ruinées. Les arts et les lettres ont péri comme tout le reste. L'Espagne n'a plus ni finances, ni armée, ni marine. Avec les mines du Nouveau Monde, elle est obligée de recourir à des souscriptions pour se défendre et pour vivre. Après avoir eu les plus redoutables armées du continent, elle peut à peine tenir vingt mille hommes sur pied. Six galères à demi pourries dans le port de Carthagène, composent sa flotte et, pour son service des Indes, elle est réduite à emprunter quelques vaisseaux à des navigateurs génois.

On a, pour expliquer cette décadence, rappelé les guerres sanglantes, les expéditions ruineuses de Charles-Quint et de Philippe II. Mais l'Angleterre a eu aussi ses guerres civiles et l'Allemagne ses

guerres de religion. Pendant des siècles, l'Italie a été un champ de bataille et la proie de l'Europe ; plus d'une fois, la France a été épuisée d'hommes et d'argent par l'humeur guerroyante des souverains.

Il y a eu d'autres causes. L'expulsion des Maures, des Maurisques et des Juifs a enlevé à l'Espagne des populations nombreuses et actives. Il est difficile d'en préciser les chiffres. Selon les historiens les plus autorisés, de Ferdinand le Catholique à Philippe III, dans l'espace de cent vingt ans, l'Espagne perdit environ trois millions d'habitants.

La découverte du Nouveau Monde fut une autre cause de dépopulation. La fièvre de l'or, l'esprit de colonisation et d'aventures firent tourner toutes les têtes ; un nombre incalculable d'émigrants passèrent les mers.

Le Mexique et le Pérou, qui semblaient devoir enrichir à jamais l'Espagne, la ruinèrent. Au lieu de demander à ces fertiles contrées leurs productions naturelles, qui sont la vraie richesse des colonies, elle ne leur demanda que leur or. Cet or que les galions apportaient par tonnes dans ses ports, la fit riche, en effet, pour un temps.

Pendant un siècle à peu près, grâce aux mines des Indes, l'Espagne fut la puissance la plus opulente du monde. Mais les mines commencèrent à s'épuiser, et l'on s'aperçut que ce fleuve d'or, qui

avait roulé sur la Péninsule, l'avait stérilisée. — L'industrie, l'agriculture, le commerce même, tout avait été abandonné pour les mines de l'Amérique.

VI

Le génie espagnol semble s'être ranimé depuis un demi-siècle. — La guerre de l'indépendance a secoué son long sommeil, et sous l'outrage du joug étranger, le patriotisme exalté lui a servi d'inspiration.

Rentrée dans le courant européen, l'Espagne a pris part, quoique de loin, à ce brillant mouvement littéraire, qui a marqué la première moitié de ce siècle. De nobles esprits, de féconds et admirables talents ont fait luire sur elle comme l'aurore d'une gloire nouvelle.

L'Espagne a eu des historiens, des orateurs, comme le duc de Rivas, Martinez de la Rosa, Donoso Cortès; des poètes, comme José de Lara et Zorilla; des romanciers, comme Fernan Caballero; des philosophes chrétiens, comme Jacques Balmès.

VII

L'Espagne présente une extrême analogie avec l'Orient. — A mesure que nous avançons dans ce pays, nous faisons les mêmes remarques, nous recevons les mêmes impressions.

Dans la campagne, la même culture négligée; dans les villes, les mêmes rues tortueuses, la même insouciance à relever les murailles tombées.

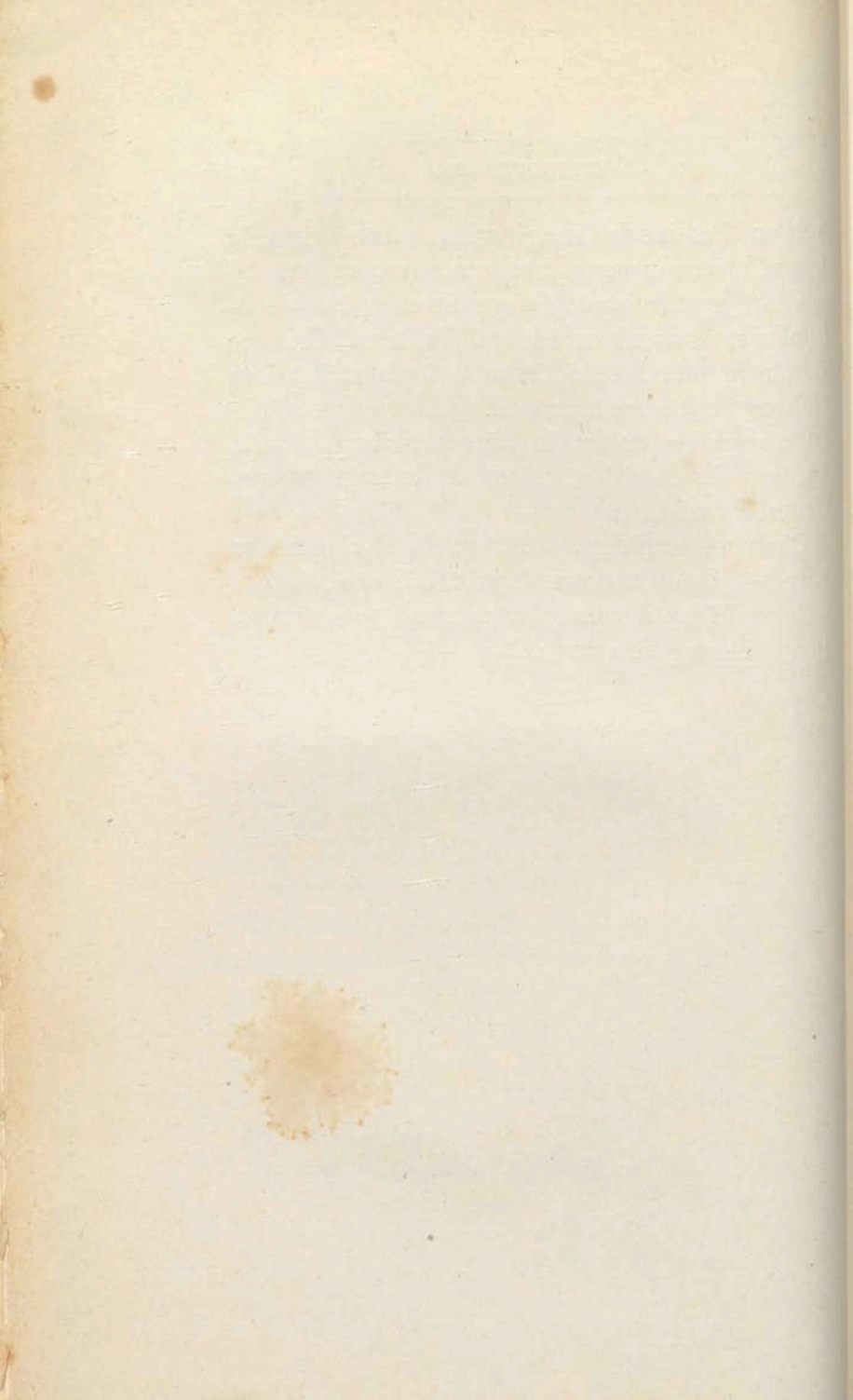
Ainsi que l'Arabe, l'Espagnol bâtit des palais, mais palais ou chaumières, il laisse ensuite au hasard le soin d'entretenir son œuvre. Il y a surtout cette grande analogie, que les circonstances de la vie commune y prennent, à distance, un reflet poétique ; c'est comme dans la nature, où le soleil revêt les moindres choses de splendeur et de lumière. Au premier abord, rien de vulgaire : regardez mieux, tout est misère et souillure. Ces hommes sont en guenilles, mais ce sont des guenilles de grand seigneur ; cette maison va tomber, mais elle a gardé son balcon de fer, où fleurit quelque beau lis : la chevalerie a passé par là, l'amour s'y est accoudé. Des balcons — où n'y en a-t-il pas, en Espagne ? La nature a prodigué le fer pour les construire.

Dans ce bienheureux pays de poésie, elle pour

voit aux besoins de l'imagination comme à ceux du corps, mais aux uns et aux autres avec mesure.

Cette grande analogie que nous venons de signaler est surtout extérieure. En Orient, l'homme et la terre sont usés; ici, ils ne font que cacher leur richesse, le trésor est au fond. Sous une terre stérile en apparence, trésor de blé nourricier; sous les haillons du Castillan, trésor de courage, de patience, de sobriété.

C'est un peuple qui se réveille et cherche sa voie. — Qu'on lui donne la paix, la liberté, et, doué comme il l'est, il saura retrouver sa prospérité et peut-être sa gloire passée.



L'ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER

L'ARAGON

A l'aube du jour, nous prenons la route d'Aragon, en traversant une partie de la Catalogne.

La campagne que nous parcourons présente une succession alternative de plaines cultivées, de vertes collines, de vallées pittoresques, couvertes de bois et dominées par de vieux castels.

Arrivés au village de Cervera, on aperçoit déjà de grandes étendues de terrain aride, avec de rares maisons éparpillées, qui annoncent l'approche de l'Aragon. Ensuite nous entrons tout à coup dans une riante vallée, couverte d'oliviers. Nous passons près de Lérida, la vaillante cité, aux dix

sièges, située sur la rive de la Ségra, sur le penchant d'une belle colline, et tout alentour une luxuriante végétation, une variété de perspective qui émerveillent les regards.

Nous nous sentons de nouveau en proie à cette douce fièvre de l'esprit qui, durant les voyages, donne de la couleur aux moindres choses, de l'intérêt aux sensations les plus ordinaires.

Nous éprouvons quelque chose de l'enchantement du poète : chaque pas en avant nous approche des antiques royaumes musulmans !

L'Aragon ! Combien ce nom sonore réveille dans la mémoire de beaux récits de guerres, de bandits, de reines, de poètes, de héros ! et quel sentiment profond de sympathie et de respect ! Le vieux, noble et fier Aragon, sur le front duquel brille le plus splendide rayon de la gloire de l'Espagne ! Sous son blason séculaire on lit en caractères de sang : Liberté et valeur !

Au moyen âge, le brave peuple aragonais ne connaissait pas la torture ; le jugement secret était banni de ses lois, toutes les institutions protégeaient la liberté des citoyens, et la loi avait un empire absolu. Se trouvant mal à l'aise dans son étroite et montagneuse patrie, ce peuple descendit de Huessa à Saragosse, et entra en vainqueur

dans la Méditerranée. — Unis à la forte Catalogne, les Aragonais délivrèrent du joug arabe les îles Baléares et Valence ; ils combattaient à Muret pour le droit outragé de la conscience ; ils vainquirent les aventuriers de la maison d'Anjou et les déposèrent des terres italiennes ; ils brisèrent les chaînes du port de Marseille, qui pendent encore aux parois de leurs églises.

Ils furent les maîtres de la mer, du détroit de Messine, à l'embouchure du Guadalquivir, avec les navires de Roger de Loria.

Comme si l'Occident eût été trop étroit pour leur grandeur, ils allèrent graver sur la cime de l'Olympe, sur les pierres du Pirée, sur les monts superbes qui sont presque les portes de l'Asie, le nom immortel de la patrie.

Ces pensées occupaient notre esprit pendant que nous parcourions cette terre glorieuse et fière d'Aragon.

Nous passons près des bords de Cinca, où nous remarquons le village de Monzon, célèbre par les Assemblées fameuses des Cortès, et par les attaques alternatives d'Espagnols et de Français : sortent pendant la guerre de l'indépendance, partagèrent presque tous les villages de cette province.

A mesure que nous avançons, la campagne ara-

gonaise ne présente qu'une vaste plaine, formée dans le lointain par de longues chaînes de collines rougeâtres, avec quelques misérables villages et quelques collines lointaines, surmontées de ruines et de quelques vieux manoirs.

L'Aragon, si florissant sous ses anciens rois, est aujourd'hui une des provinces les plus pauvres de l'Espagne. Le commerce n'a un peu de vie que sur les bords de l'Èbre et le long du fameux canal qui s'étend, sur un espace de dix lieues, jusqu'auprès de Saragosse, et qui sert à la fois à l'irrigation des champs et au transport des denrées ; partout ailleurs il languit ou il est mort. — Les stations de chemin de fer sont désertes ; pendant l'arrêt des trains, nous entendons la voix de quelque vieux troubadour jouant de la guitare et chantant un air monotone. Cette mélodie grave frappe nos oreilles dans toutes les villes aragonaises, les paroles varient, mais l'air est toujours le même.

SARAGOSSE

Nous arrivons à Saragosse au milieu de la nuit. En descendant à la gare, notre oreille est frappée par la cadence particulière avec laquelle parlent les cochers et les portefaix qui se disputent nos bagages.

En Aragon, le castillan est parlé, même par le bas peuple, quoique avec quelques fautes et barbarismes ; mais il ne faut qu'un mot à l'Espagnol de la Castille pour reconnaître l'Aragonais. Il n'y a pas de Castillan qui ne sache imiter cet accent et qui ne tourne en ridicule, à l'occasion, sa rudesse et sa monotonie.

La terrible renommée de Saragosse nous imposait, et nous pénétrions avec une émotion craintive dans les rues ténébreuses de la cité. Nous distinguons la noire silhouette des toits et des clochers, se détachant sur le ciel étoilé.

Après quelques détours de rues, l'omnibus nous dépose à l'hôtel, où il nous tarde de chercher le repos, car nous tombions de sommeil. Mais les souvenirs tragiques de Saragosse nous poursui-

vaient jusque dans nos rêves : nous croyions entendre le choc des armes, les cris lointains des blessés, voir luire les poignards, assister à ces luttes désespérées, à ces combats horribles, retracés par les peintres et chantés par les poètes.

Nous sommes debout avec l'aurore. Des fenêtres de notre hôtel, donnant sur une grande place, nous remarquons une fontaine publique. Des jeunes filles viennent y puiser de l'eau dans de grandes cruches de forme antique, qu'elles portent sur la tête ou sur la hanche.

Les *aguadores* y promènent leurs ânes pour remplir les outres, ou les vases ventrus dont ils sont chargés.

Il nous tarde de quitter l'hôtel pour jouir de l'aspect de la ville.

Des femmes se rendent à l'église, vêtues de noir, à demi voilées sous la mantille. Des prêtres passent gravement coiffés de ce bizarre chapeau, long d'un mètre, à grandes ailes relevées sur le côté, et qu'on a de la peine à regarder sans rire. Des hommes drapés majestueusement dans leurs manteaux sont assis ou couchés au soleil. Des paysans des environs de Saragosse étrangement vêtus : comme coiffure un mouchoir rouge, attaché autour de la tête, en guise de turban ; en façon de man-

teau, une couverture de laine à raies blanches et bleues, ample, tombant jusqu'à terre, comme une tige romaine ; une large ceinture autour de la taille, des culottes courtes en velours noir ; des bas blancs ; des espèces de sandales à rubans noirs, croisés sur le pied.

Ce que nous venons de décrire n'est qu'une des nombreuses variétés de leurs costumes. A chaque pas nous en rencontrons de nouvelles. — Il y a dans ce monde du mouvement sans agitation, et plutôt une sorte de lenteur grave et posée. Ces gens-là ne sont jamais pressés ; ils trouvent que la vie et le soleil sont deux choses qui valent la peine qu'on en jouisse.

Les enfants, eux aussi, ont leur manteau rayé, leur mouchoir autour de la tête et leur aspect dramatique comme les hommes.

L'influence arabe se trahit ici dans mille détails de costume, de mœurs, d'architecture. — Les hommes du peuple, les paysans, grands, secs, nerveux, avec leurs traits anguleux et rudes, la figure brûlée par le soleil, leur couverture rayée sur l'épaule gauche, retombant à grands plis par derrière, ressemblent de loin à des Bédouins, enveloppés dans leurs burnous.

Nous arrivons sur une grande place, pleine de

gens divisés en groupes, les uns appuyés aux angles des maisons; quelques-uns jouant de la guitare, d'autres chantant, d'autres circulant pour demander l'aumône, avec leurs vêtements rapiécés et bariolés, mais toujours la tête haute et l'œil fier.

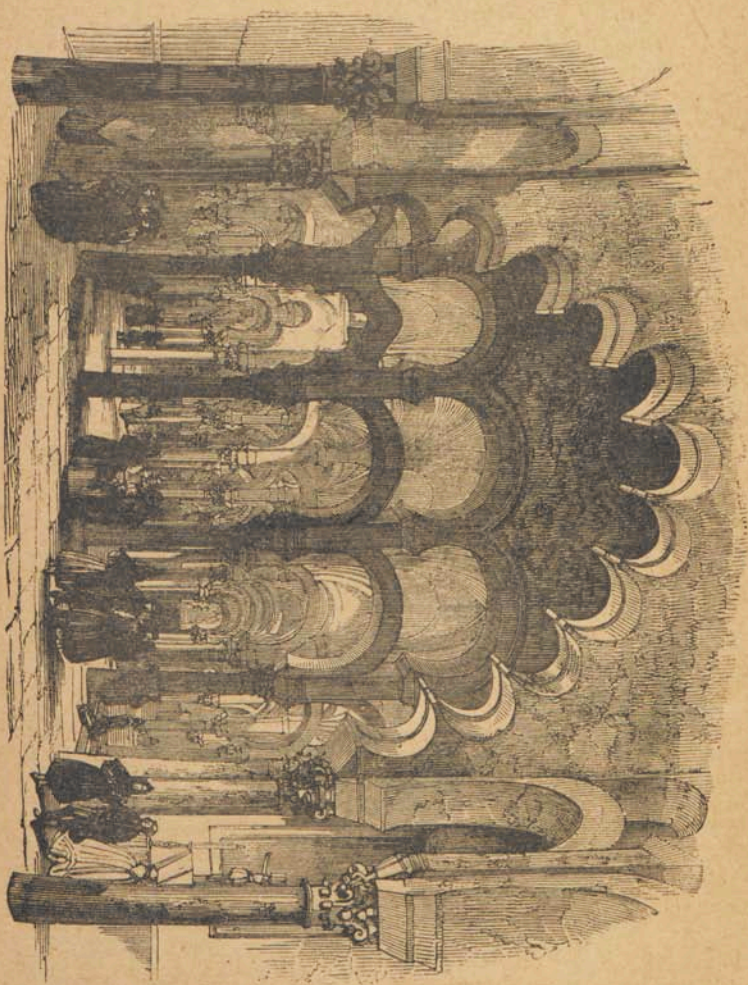
Les gens de ville n'ont rien qui les distingue de nous, mais à l'animation des Castellans, ils unissent une expression propre au type aragonais.

Les rues étroites et tortueuses de Saragosse, les maisons percées de petites fenêtres carrées, les balcons ombragés de nattes, des pyramides de fruits entassés sur le sol, les boucheries en plein vent, les petites boutiques ouvertes sur la rue : tout cet ensemble, sous un ciel radieux, porte le cachet oriental.

Le *Coso* est une large rue qui traverse une grande partie de la ville, en décrivant une énorme courbe semi-circulaire. — Jadis le *Coso* était fameux par les courses, les joutes et les tournois qui s'y célébraient dans les fêtes publiques. Les autres rues sont étroites et sombres, bordées de hautes maisons, aux rares fenêtres, et semblables à des forteresses,

Voici les rues fameuses de Sainte-Monique, de Sainte-Engracia, de Saint-Augustin, théâtre de

VUE INTERIEURE DE LA CATHEDRALE DE CORDOUE



combats meurtriers pendant l'horrible siège de Saragosse en 1809.

C'est par ces rues que les Français s'avancèrent vers le Coso, de maison en maison, à force de mines, entre les décombres des murs énormes et les poutres fumantes, sous une tempête de balles, de mitraille et de pierres. Voici les carrefours, les impasses obscures où eurent lieu les affreuses batailles corps à corps, à coups de baïonnettes, de poignards, de pierres; les maisons barricadées, défendues chambre par chambre, au milieu de l'incendie et des ruines; les étroits escaliers ruisselants de sang, les sombres cours qui retentissent de cris de douleur et de désespoir et furent remplies de cadavres en lambeaux.

Notre fertile imagination nous représenta toutes les horreurs de la peste, de la famine, de la mort supportées par la malheureuse cité, et nous éprouvions un frisson de terreur.

Détournons nos regards de ce navrant spectacle et dirigeons nos pas vers l'église de *Notre-Dame del Pilar*, la célèbre madone à laquelle la foule pâle et défigurée des soldats, des citoyens, des femmes, venait demander secours et courage avant d'aller mourir sur les brèches.

Pendant le siège fameux que soutint Saragosse

en 1809, l'héroïsme fut peut-être égal des deux côtés, avec cette différence que celui de nos soldats était au service d'une ambition effrénée, tandis que celui des Espagnols défendait la plus juste des causes : celui de l'indépendance de la patrie envahie par l'étranger. Le siège dura cinquante-deux jours. Il en avait fallu vingt-trois pour cheminer avec le canon et la sape, jusqu'au cœur de la place.

Quand la ville se rendit, sur cent mille hommes renfermés dans ses murs, quarante-quatre mille avaient péri. L'épidémie avait fait autant de ravages que le feu, quarante mille hommes étaient entassés dans les hôpitaux.

Nuestra Señora del Pilar est la plus célèbre église de Saragosse.

On en posa la première pierre en 1686, dans l'endroit où s'élevait une chapelle bâtie par saint Jacques (l'apôtre de l'Espagne) pour y placer sur son pilier l'image de la sainte Vierge, qu'on y vénère encore de nos jours.

C'est un immense édifice de base rectangulaire, surmontée de onze coupoles couvertes de tuiles vernissées, bleues, vertes, jaunes, qui lui donnent une apparence mauresque des plus gracieuses.

Entrons dans cette église de couleur sombre :

elle est vaste, froide, nue, obscure, divisée en trois nefs, entourée de modestes chapelles.

Nos regards se dirigent tout de suite vers le sanctuaire qui s'élève au milieu. Là se trouve la statue de la Vierge *del Pilar*. C'est comme un temple dans un temple, qui pourrait rester seul au milieu de la place, si l'on abattait l'édifice qui le renferme. Une rangée de belles colonnes de marbre disposées en ellipse soutient une coupole richement sculptée, ouverte en haut et ornée autour de l'ouverture de figures d'anges et de saints. Au milieu se trouve le grand autel; à droite l'image de saint Jacques; à gauche, au fond, sous un baldaquin d'argent qui se détache sur une ample tenture de velours semée d'étoiles, au milieu des milliers d'ex-voto, qui reluisent à la clarté de lampes innombrables, la statue fameuse de Marie, placée là il y a dix-neuf siècles par saint Jacques, statue en bois sculptée, noircie par le temps, richement enveloppée d'un manteau splendide. Au pied de la statue, entre les colonnes, autour du sanctuaire, au fond de la nef, partout où l'on peut voir l'image vénérée, des fidèles prosternés, la tête touchant presque les dalles, les mains jointes : femmes du peuple, ouvriers, grandes dames, soldats, enfants. Des nombreuses portes de l'église arrive sans cesse

une foule qui marche à pas lents, sur la pointe des pieds, avec un air grave, et dans un profond silence. Ce peuple semblait attendre une apparition divine, une voix mystérieuse répondant à ses ardentes aspirations. Dans ce sanctuaire mystérieux, la prière s'élance plus facilement vers le ciel, et nous ressentions le contact édifiant de la foule fidèle.

Dans cette crypte de Notre-Dame *del Pilar* se trouvent les tombes des archevêques et l'urne qui renferme le cœur du second Don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV.

La Vierge miraculeuse possède un trésor inappréciable, composé des bijoux, des pierres précieuses que les grands, les princes, les rois de tout temps et de tout pays jetèrent à pleines mains à ses pieds.

Un fait presque miraculeux, attesté par la tradition, c'est que depuis le temps si ancien où la statue fut placée sur son pilier, jusqu'à nos jours, le sanctuaire n'a pas été vide un seul moment, excepté la nuit, où l'église est fermée. *Nuestra Señora* n'est jamais restée seule. — A force de baisers, il s'est fait dans le piedestal de la statue un trou profond. Les Arabes eux-mêmes n'osèrent pas interdire le culte de Notre-Dame *del Pilar*. La chapelle de Saint-Jacques fut toujours respectée. Le tonnerre

est plusieurs fois tombé dans l'église près du sanctuaire, et même à l'intérieur, au milieu de la foule épouvantée. « Qui oserait, ajouta le sacristain, qui nous donna ces détails, nier la protection de la Madone? Jamais aucune personne n'a été atteinte! Et les bombes des Français, continua notre honnête bedeau avec feu! Elles ont brûlé et ruiné des édifices, mais elles avaient beau tomber sur l'église de *Nuestra Señora*, c'était comme si elles fussent tombées dans la mer. — Et ces Français qui faisaient main basse sur tout, ont-ils osé toucher aux trésors de *Nuestra Señora*? — Un seul général se permit de prendre un bijou pour sa femme, en offrant en compensation un riche cadeau à la Vierge, mais à la première bataille, un boulet de canon lui emporta la jambe! — Ah! croyez-le bien, il n'y a pas d'épée de général ou de roi qui ait jamais fait peur à la *Señora del Pilar*! D'ailleurs, il est écrit là-haut que cette église durera jusqu'à la fin du monde. »

Nous quittons l'église, l'âme remplie des pieuses images du solennel sanctuaire, dont nous emportons un souvenir ineffaçable.

CHAPITRE II

BURGOS

I

Pour nous rendre de Saragosse à Burgos, nous remontons toute la grande vallée de l'Èbre, en traversant une partie de l'Aragon et une partie de la Navarre. L'aspect de la campagne varie à tout moment. Près de Saragosse, il y a des champs verts, parsemés de maisons et des chemins qui serpentent, et où nous apercevons quelques groupes de paysans enveloppés dans leurs mantes bariolées, quelques ânes chargés, quelques chariots. Plus loin, ce ne sont que de vastes plaines ondulées, arides, sans un arbre ou une habitation; de loin en loin nous voyons un berger, une cabane, quelque petit village composé de maisons de chétive apparence. — L'Èbre

serpente en grandes courbes le long de la route, tantôt près, tantôt au loin, semblable à un ruban d'argent qui paraît et disparaît entre les élévations du terrain et les broussailles de ses rives. Plus loin nous distinguons une chaîne de montagnes bleues, et au delà, les blanches cimes des Pyrénées. Sur les sommets des collines lointaines nous apercevons des ruines de châteaux-forts, de tours ébréchées.

Tout ce pays est plein de souvenirs historiques, de monuments, de ruines, de noms fameux : chaque village rappelle une bataille, chaque province une guerre. A Calahorra, Sertorius résista à Pompée ; à Navarette, Henri de Transtamare fut vaincu par Pierre le Cruel. Nous voyons à Alcanadre les ruines d'un aqueduc romain, à Logroiso les restes d'un pont arabe. — L'esprit se fatigue à embrasser les souvenirs de tant de siècles et de tant de peuples, et les yeux se lassent avec la pensée.

En approchant de Miranda, la route s'enfonce dans une contrée montagneuse, pittoresque, où, de quelque côté qu'on tourne les regards, on n'aperçoit que des roches noirâtres, à perte de vue, qui donnent l'illusion d'une mer pétrifiée au plus fort d'une tempête. C'est un pays plein d'une beauté sauvage. Le train passe entre deux murailles de rochers aux formes capricieuses, aiguës, dentelées, tailladées en

tout sens. La route débouche ensuite dans une vaste plaine, plantée de peupliers, où se trouve la jolie petite ville de Miranda, où nous faisons une assez longue halte pour attendre le train de Madrid, qui doit nous conduire à Burgos. Nous passons à Pancorbo, situé sur une hauteur, où il y avait jadis une forteresse, que les Français détruisirent en 1813. — Nous nous arrêtons à Briviessa, où Jean I^{er} de Castille rassembla les États généraux, qui accordèrent le titre de prince des Asturies à l'héritier de la couronne. Nous arrivons à Burgos vers minuit. Nous sommes debout avec l'aurore pour visiter la ville.

Burgos, qui fut jusqu'à Charles-Quint (1516) le séjour des rois d'Espagne, est située sur le versant d'une montagne, sur la rive droite de l'Alarzon. Bien qu'elle ait été longtemps la première ville de la Vieille-Castille, elle ne conserve pas une physiologie gothique bien prononcée. Ses rues sont étroites et tortueuses ; elle a peu d'édifices remarquables ; la plupart des maisons à portiques et à fenêtres surmontées de blasons et supportées par des cariatides, datent de l'époque de la Renaissance. L'originalité de la ville surprend le voyageur : elle est bariolée comme un décor de théâtre, les maisons sont rouges, jaunes, bleues, oranges,

grises, avec des ornements et des lignes de cent autres nuances; tout y est peint, terrasses, grilles, corniches. Toutes les rues semblent ornées pour une fête; à chaque tournant on a un coup d'œil différent, c'est comme une lutte de couleurs, à qui attirera le plus les regards.

Ce qui rend à Burgos un gracieux aspect, c'est que beaucoup de fenêtres ont une espèce de balcon couvert et fermé par un grand vitrage. Nous en avons remarqué à chaque étage; celui de dessus reposant sur celui de dessous, et le plus bas sur le vitrage d'une boutique demeurée. Derrière les vitres de chaque étage on aperçoit des visages de jeunes filles, d'enfants, des fleurs, des paysages, des rideaux brodés, des dentelles, des arabesques.

Après quelques détours de rues nous arrivons dans une vaste place, appelée place de la Constitution; au milieu se trouve une statue de bronze, représentant Charles III. Des maisons rouges, supportées par des piliers de granit bleuâtre, l'entourent de tous les côtés. Sous les arcades et sur la place se tiennent toutes sortes de petits marchands. Une infinité d'ânes, de mulets, de paysans aux costumes pittoresques s'y agitent comme une fourmilière. Les guenilles castillanes se produisent là dans toute leur splendeur. Le moindre mendiant est drapé

noblement dans son manteau comme un empereur romain dans sa pourpre.

La cathédrale de Burgos est un des plus beaux, des plus vastes et des plus riches monuments de la chrétienté. — Comme les églises de premier ordre, qui sont la gloire de l'art chrétien, cette merveilleuse cathédrale est un grand poème qu'il faudrait étudier dans tous ses détails. Pris dans son ensemble, il fait éclater du moins la puissance du siècle de foi qui l'a vu naître, et il reflète la grandeur de l'Espagne aux deux plus belles époques de son histoire.

C'est au début du treizième siècle que furent jetés les fondements de ce portail, qui élève ses deux clochers gothiques à cent mètres au-dessus du sol. Toutes ces flèches, tous ces cônes dentelés, dont se hérissent le vaisseau colossal, sont comme un symbole de la vie sociale qui rayonne dans la péninsule depuis le temps où saint Ferdinand, roi de Léon et de Castille, battit les Musulmans et les chassa de Séville, de Cordoue et de Cadix, jusqu'à l'époque de Charles-Quint et de Philippe II, où le soleil ne se couchait plus sur les terres de Castille. Ces clochers, ces tourelles, ces gerbes de frêles colonnettes, ces dentelles de la façade, cette rosace et ces deux fenêtres, d'un style si pur, qui s'ouvrent

au-dessus d'elle ; ces statues et ces ornements sculptés attestent bien le réveil d'un grand peuple, l'ardente action de grâce qu'il offre au Ciel pour l'affranchissement du sol de la patrie et de la conquête d'un monde.

Lorsque les galions chargés d'or sillonnent les mers pour apporter à Charles-Quint, à Philippe II, les riches tributs de leurs possessions lointaines, n'est-il pas juste que des strophes nouvelles s'ajoutent à ces hymnes de pierres ? — L'architecture, la sculpture, la peinture, l'orfèvrerie sont conviées à traduire la reconnaissance et les pieux sentiments de la catholique Espagne. On éleva alors sur sa tour octogone le dôme hardi et somptueux auquel travailla Philippe de Bourgogne et que Philippe II proclamait l'œuvre des anges plutôt que l'ouvrage de l'homme. Un volume ne suffirait pas pour décrire toutes les merveilles que nous avons admirées dans cette incomparable cathédrale.

La façade est sur une petite place où le regard peut embrasser une partie de l'immense édifice ; des autres côtés il y a de petites rues étroites et tortueuses qui bornent la vue. De tous les points de l'énorme toit s'élèvent des aiguilles sveltes et gracieuses, enrichies d'ornements d'une pierre calcaire sombre. Sur le devant, à droite et à gauche de la

façade, s'élèvent deux clochers aigus, couverts de sculptures de la base au sommet, travaillés à jour, ciselés, brodés avec une grande délicatesse et une grâce merveilleuses. Au milieu de l'église, une autre tour d'une grande richesse, armée de bas-reliefs et de frises; sous tous les arceaux, de tous les côtés, une multitude innombrable de statues, d'anges, de saints, de martyrs, de guerriers, de princes, se détachant si nettement des formes légères de l'édifice, qu'elles présentent une apparence de vie, comme une légion céleste chargée de garder le monument.

En contemplant ce temple auguste, l'imagination plane déjà au-dessus de la terre; dès qu'on y entre, on sent sa foi raffermie.

L'église appartient au style gothique de la Renaissance. Elle est divisée en trois longues nefs, traversées au milieu par une quatrième, qui sépare le chœur du grand autel. Le portail principal donne sur une place surmontée d'un délicieux christ en marbre blanc. Ce portail magnifique est fouillé, fleuri et brodé comme une dentelle.

Au premier pas qu'on fait dans l'église, l'admiration est excitée par un chef-d'œuvre incomparable : c'est la porte en bois sculptée qui donne sur le cloître. Elle représente, entre autres bas-reliefs,

l'entrée du divin Sauveur à Jérusalem ; les jambages et les portants sont chargés de figurines délicieuses, de la tournure la plus élégante et d'une telle finesse, que l'on ne peut comprendre qu'une matière inerte et sans transparent comme le bois, se soit prêtée à une fantaisie si capricieuse. C'est assurément la plus belle porte du monde après celle du Baptistère de Florence, par Glisberti, qui, selon Michel-Ange, serait digne d'être à la porte du paradis.

Le chœur, où sont les stalles, qu'on appelle *sillera*, est fermé par des grilles en fer repoussé, d'un admirable travail. Suivant la coutume espagnole, les dalles sont couvertes d'immenses nattes, sparteries, et chaque stalle a en outre un petit tapis de jonc finement tressé.

En levant la tête on aperçoit une espèce de dôme, formé par l'intérieur d'une tour, dont nous avons parlé plus haut. C'est un fouillis de sculptures, d'arabesques, de statues, de colonnettes, de nervures, à vous donner le vertige. L'effort humain n'arrivera jamais au-delà. En visitant ce prodigieux édifice des temps passés, un sentiment de tristesse serre le cœur et on se demande quels étaient ces hommes, qui dans l'élan de leur foi produisaient de tels chefs-d'œuvre, et on se sent humilié en les

comparant aux pauvres créations de notre prétendue civilisation.

Nous invitons le lecteur à nous accompagner tout d'abord dans la petite sacristie, qui est une salle assez vaste, malgré son titre. Elle renferme un *Ecce homo*, un *Christ en croix* de Murillo; une *Nativité* de Jourdaens, encadrée par des boiseries précieusement sculptées. Au milieu de la sacristie se trouve un grand *brasero*, qui sert à allumer les encensoirs.

Le *brasero* est une grande bassine de cuivre jaune, posée sur un trépied, remplie de braise et recouverte de cendre fine, qui fait un feu doux. Le *brasero* remplace en Espagne, comme en Italie, les cheminées, qui sont rares.

Les chapelles de la cathédrale sont autant d'églises pour la grandeur, pour la variété et la richesse. Dans chacune est enterrée un prince, un évêque ou un personnage illustre, dont on remarque le mausolée admirablement sculpté.

Un second volume ne suffirait pas pour décrire tous les chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture qui sont répandus dans cette immense cathédrale. Dans la grande sacristie du connétable de Castille se trouve une belle Madeleine, attribuée à Léonard de Vinci; dans la chapelle de la Présentation, on

admire une vierge attribuée à Michel-Ange; dans une autre, une Sainte Famille, due au pinceau d'André del Sarto.

La grande sacristie est entourée de boiseries formant armoires, avec des colonnes fleuries et festonnées, du goût le plus riche; au-dessus des boiseries règne une rangée de miroirs de Venise, dont on ne s'explique guère l'usage, à moins qu'ils ne soient là que comme ornement. Au-dessus de ces miroirs sont suspendus, par ordre chronologique, les portraits de tous les évêques de Burgos, depuis le premier jusqu'à celui qui occupe aujourd'hui le siège épiscopal. Au milieu de la salle se trouve un immense buffet, où sont rangés les ornements d'église et les objets du culte. La porte est historiée des armes de Burgos en relief avec un semis de petites croix de gueules.

Il faut voir encore le célèbre coffre du Cid. C'est un coffre fendillé et vermoulu, pendu le long d'un mur, dans une salle de la grande sacristie.

La tradition raconte que le Cid portait ce coffre avec lui dans ses guerres contre les Maures, et que les prêtres s'en servaient d'autel pour célébrer la messe.

Un jour, ayant la bourse vide, le terrible guerrier remplit le coffre de pierres et de ferrailles et

le fit porter chez un Juif, qui prêtait sur gage; avec défense d'ouvrir le mystérieux coffre, avant que lui, *Cid Campeador*, n'eut remboursé la somme empruntée. L'usurier accepta le marché, ce qui prouve que les usuriers d'alors eurent plus de confiance que ceux de nos jours dans les chefs d'armée. Nous ignorons si le Cid a vécu longtemps et s'il a remboursé à l'usurier la somme empruntée, mais le coffre est là, que le sacristain nous montre avec orgueil.

Nous quittons avec regret cette incomparable cathédrale, en disant un éternel adieu à tous ses chefs-d'œuvre, que nous ne contemplerons désormais que par l'œil du souvenir.

II

Entre tous les noms célèbres qui rappellent la ville de Burgos et sa cathédrale, il n'en est pas de plus populaire que le Cid.

— Nous visitons l'emplacement de la maison, où selon la tradition, naquit le grand capitaine. C'est un pilier de pierre porté sur un piédestal de maçonnerie et surmonté d'un écu héraldique avec

cette inscription : » En ce lieu s'élevait la maison où naquit l'an 1026 Rodrigue-Diaz de Vivar, appelé le *Cid Campeador*.

Il mourut à Valence en 1099, et son corps fut transporté au monastère de Saint-Pierre de Cardena, près de cette ville.

Le nom de Cid est ici dans toutes les bouches. Ce héros est le type historique du dévouement, du courage et de l'attachement à la foi.

Il faut étudier le Cid dans le *Romancero général*, recueil des anciens chants populaires des troubadours ou *jouglares* espagnoles. Ces poètes chantaient en vers de huit syllabes les exploits des hommes en qui la nation se personnifiait, qui reflétaient ses passions, ses idées, ses vertus ; qui vivaient et s'immolaient pour elle. Les plus anciens de leurs chants ne nous sont pas parvenus dans leur forme primitive, conservés par la tradition orale ; ils se sont modifiés à la naissance de la langue castillane, mais on y sent un parfum des âges écoulés et les battements de cœur de tout un peuple.

Rodrigue, ou Ruy Diaz de Vivar fut armé chevalier à vingt ans par Ferdinand I^{er}, roi de Léon et de Castille. Pendant quarante ans il guerroya contre les Maures, et contribua puissamment

à la formation des royaumes chrétiens de l'Espagne. Par ses services, sa loyauté, ses souffrances, ses victoires, il est devenu le modèle des chevaliers chrétiens dans l'imagination du peuple espagnol, qui chargea peu à peu son histoire d'ornements romanesques.

Sans cesse en campagne, il reçut le surnom de *Campeador*; et celui de Cid lui vient du mot arabe *sidi*, monseigneur, parce que les prisonniers faits sur les Maures et les députés de cette nation lui donnaient ce titre d'honneur.

On sait que le Cid conquit pour Ferdinand I^{er}, le royaume de Saragosse sur l'émir *El-Moktader*. Sa redoutable épée continua à flamboyer dans les batailles, sous le règne de Sanche, fils de Ferdinand I^{er}. Sanche fut assassiné au siège de Zamora et l'on soupçonna son frère Alphonse VI, d'avoir trempé dans ce crime. Les *ricos hombres*, ou riches hommes, c'est ainsi qu'on appelait les anciens seigneurs castillans, n'osaient lui demander de s'en laver par un serment, comme il le fallait pour l'honneur de la couronne. Mais le Cid l'exigea du prince avant de lui rendre hommage, comme le rapporte le *Romancero*. « Je le veux bien, demain je jurerai, dit Alphonse, mais aujourd'hui je désire savoir qui a pensé à m'imposer un tel serment ? »

— Moi, répond le Cid.

— Vous, don Rodrigue ! ne songez-vous donc pas que demain vous devez être mon sujet ?

— Je ne le suis pas encore aujourd'hui et j'y songerai quand vous serez roi. »

Le serment fut prononcé dans l'église Santa-Agueda.

« Dans Sainte-Cadée de Burgos, continué le *Romancero*, où les gentilshommes prêtent hommage lige, là, Rodrigue exige le serment du nouveau roi de Castille.

» Serment si terrible qu'il inspirait la terreur à tous. Il se prêtait sur un épieu de fer et une arbalète de bois.

» Que des vilains te tuent, Alphonse, des vilains et non des chevaliers ; que les Asturiens d'Oviedo te tuent, non des Castellans !

» Qu'ils te tuent avec des pieux, non avec des lances ou avec des dards ; avec des couteaux à manche de corne, non avec des poignards dorés.

» Qu'ils portent des chaussures de cordes, non des brodequins lacés ; des manteaux de laine grossière, non des étoffes de brocard.

» Des chemises d'étaupe, non de toile de Hollande, qu'ils soient montés sur des ânes, non sur des mules et des coursiers.

» Qu'ils aient en main des liens de corde, non des brides dorées; qu'ils t'égorgent dans un sillon, non dans une ville ou dans une bourgade.

» Enfin qu'ils t'arrachent le cœur du côté gauche, si tu ne dis pas la vérité sur ce que nous te demandons: As-tu contribué ou consenti à la mort de ton frère? »

Comme la poésie populaire dépeint bien un peuple!

L'action du Cid, c'est le sentiment de l'honneur espagnol si exalté; mais la formule trahit bien aussi l'amour exagéré de la noblesse du luxe et du faste, le mépris de l'agriculture qui porte le Castillan à jeter le dédain à l'homme de peine, au paysan et à l'ouvrier de l'Asturies!

L'histoire nous apprend que le roi Alphonse dissimula le ressentiment qu'il gardait contre le Cid, et qu'il dut à la vaillance de ce fier mais fidèle sujet de nouvelles conquêtes et la prise de Tolède. Croyant n'avoir plus besoin de ses services, il l'exila; mais le Cid, suivi de sa famille et de ses vassaux, continua de faire la guerre aux Maures, et il leur imposa le tribut au nom du roi de Castille, dont il n'eut pas la moindre pensée de se venger. Il accourut même auprès d'Alphonse, qui avait vu pâlir son étoile à la bataille de Zalaca-

Le monarque, touché d'une pareille grandeur d'âme, lui donna à titre héréditaire tout le territoire qu'il pourrait ravir aux Musulmans. A la tête de neuf mille vassaux et guerriers castillans, le Cid fait des prodiges; mais deux fois il est victime de l'ingratitude d'Alphonse, et deux fois sa fidélité inébranlable à son souverain ne répond à ses noirceurs que par un accroissement de bravoure et de dévouement. Il a conquis et possède enfin Valence, dont Alphonse lui fait présent.

» Vois là-bas, continue le *Romancero*, vois venir le Maure, courant sur la route, cavalier armé à la légère, monté sur une jument brune.

» Il a des bottines de maroquin, des éperons d'or au talon, un bouclier échancré devant sa poitrine, une zagaie à la main.

» Il s'arrête à contempler Valence, Valence ceinte de hautes murailles : O Valence ! Valence ! puisse le feu de l'enfer te dévorer !

» N'étais-tu pas aux miens avant d'être vaincue par les chrétiens ? Mais si ma lance ne me fait pas défaut, tu seras rendue aux Maures. »

Le Cid, épuisé par des travaux surhumains, doit bientôt mourir; il voit apparaître auprès de sa couche une lumière éblouissante. Il aperçoit un

homme au front serein, aux cheveux noirs, bouclés, le front ceint d'une auréole céleste.

« Dors-tu, ami Rodrigue ? Allons, console-toi.

— » Qui es-tu, répond le capitaine, toi qui me parles ainsi dans mes veilles ?

» — Je suis l'apôtre Pierre, celui dont tu aimes le temple. Envoyé d'en haut pour calmer tes soucis, je viens t'annoncer que, dans trente jours, Dieu t'appellera dans l'autre monde : ce monde où t'attendent tous les amis, tous les saints. Ne crains rien pour Ximène ton épouse, ni pour tous ceux que tu laisses ici-bas. Mon cousin saint Jacques aura soin de leur victoire ; apprête-toi donc au voyage et mets ordre à ta maison. »

Le Cid expira !

« Bannières antiques et affligées, qui souvent avez accompagné le Cid dans les batailles, et en êtes revenues victorieuses avec lui, vous frémissiez tristement dans l'air ; car vous n'avez pas de dernier regard sur ceux qu'il aime. Adieu, riantes montagnes du Teruel et d'Abarazin, immortels témoins de sa gloire, de ses travaux et de son courage. Adieu, collines attrayantes, et toi, vaste mer répandue au-dessous d'elles ! Hélas la mort nous enlève tout ; la mort nous dépouille comme l'éper-

vier. C'en est fait du vaillant Cid. Il git étendu sur un lit funèbre ! Qu'est devenue sa voix sonore ? Elle n'appellera plus Bibaca, son fidèle coursier ! »

— Nous ne pouvons résister de rapporter ici une légende populaire sur la mort du Cid, que nous raconta notre *cicerone* :

« Quand le Cid mourut, nous dit-il gravement, personne ne resta près de son cercueil. Un juif entra dans l'église, s'approcha de la bière et dit :

» Voici le grand Cid ; tant qu'il vécut, nul n'osa toucher sa barbe ; je veux la lui toucher et voir ce qu'il pourra me faire. En parlant ainsi, il allongea la main ; mais au même moment, le cadavre saisit la poignée de son épée et en tira une palme hors de son fourreau. Le juif poussa un cri et tomba par terre, à demi mort ; les prêtres accoururent ; et relevèrent le juif, qui reprit ses sens et raconta le miracle. On se tourna alors vers le Cid et on remarqua qu'il tenait encore la main sur la garde de son épée, dans une attitude menaçante. Dieu n'avait pas voulu que la dépouille d'un grand guerrier fût souillée par la main d'un mécréant. »

La poésie espagnole n'a point d'épopée, le *Romancero*, lui tient lieu de tout ; c'est de lui que

nous avons emprunté les principaux traits du héros espagnol par excellence.

Le Cid avait un fils, qui fut tué jeune dans un combat. Ses deux filles, dona Elvire et dona Sol, épousèrent des princes de Navarre. Il se trouve que par une longue suite d'alliances, les filles du Cid sont les aïeules des Bourbon qui régnèrent en Espagne.

— Nous visitons ensuite le tombeau du Cid et d'autres lieux remplis de sa mémoire. Nulle part la grave figure du héros chrétien ne semble plus imposante qu'au milieu des statues dont est décorée la belle porte de Santa-Maria.

Le Cid est là debout, il semble s'avancer pour recevoir le voyageur étranger. Sa figure est grave et homérique ; il porte l'épée droite ; au-dessus de lui on lit cette inscription gravée sur la porte :

« *Maurorum Pavore Terrorique.* » Au Cid, la terreur et l'effroi des Maures.

CHAPITRE III

SÉGOVIE

Avant de quitter la Vieille-Castille, le berceau de la monarchie espagnole, nous nous décidons à prendre une voiture particulière pour visiter à notre aise Soria, sur les ruines de l'antique Numance, Ségovie avec son immense aqueduc romain et Avila, patrie de sainte Thérèse. Cette excursion a dépassé les jouissances qu'elle nous promettait.

A Saint-Ildefonse nous admirons le délicieux jardin de Philippe V.

Ségovie, jadis riche et puissante, est aujourd'hui silencieuse et pauvre. La grande industrie qui l'avait rendue célèbre et qu'elle semble avoir due aux Arabes, est presque morte. Ses fabriques de drap occupaient autrefois quatorze mille ouvriers, et

sa population entière est tombée maintenant à six mille âmes.

Mais ce que Ségovie a vraiment de charmant, c'est son Alcazar, beau monument gothique, bâti par Alphonse VI.

L'aqueduc, construit par les Romains, est magnifique, mais depuis longtemps il serait tombé en ruine si ces indestructibles matériaux ne défiaient à la fois le temps et l'incurie espagnole.

Nous traversons une terre très fertile pour nous rendre de Burgos à Avila ; il y a peu de pays au monde qui produisent autant de blé et d'aussi bonne qualité. Mais tout ce pays a un aspect monotone. De rares habitations ; à perte de vue une plaine rasée et nue, ni arbre, ni haies, ni buissons. Ça et là le sol se relève en collines basses et pelées, de distance en distance, au fond de petites vallées, un cours d'eau se dessine par une ligne de grandes herbes ou de quelques saules. Nous cheminons de longues heures sans que le pays change : c'est toujours le même vaste horizon, la même monotonie. Encore voyons-nous ce pays dans la saison la plus favorable et sous son aspect le plus riant : les jeunes blés, les prairies le couvrent partout d'un tapis de verdure.

Du temps d'Alphonse XI, au commencement du

quatorzième siècle, il y avait en Castille des bois où le roi chassait l'ours et le sanglier. Il est probable que les longues guerres avec les Maures ont été une des causes du déboisement du pays.

Quand on entrait en campagne, c'était des deux côtés, en coupant les arbres, en incendiant les maisons.

De nos jours encore, la guerre ne se fait pas autrement en Algérie.

En nous avançant vers le sud de la Vieille-Castille, nous arrivons sur les bords pittoresques de l'Adaya, affluent du Douro, au milieu d'innombrables collines, ramifications occidentales du Guadarrama. Nous rencontrons des hommes grands, secs, d'un type énergique. Ils ont les traits prononcés, le regard fier. La plupart du temps, leurs pittoresques vêtements sont faits en peau de chèvre.

AVILA

Avila est situé sur le versant septentrional du Guadarrama : c'est la première ville de la Vieille-Castille. Des rochers taillés à pic, donnent à la ville, des deux côtés, au sud et au nord, un cadre

grandiose, dont la sévérité fait mieux ressortir la fraîcheur de la rivière qui, à l'ouest, baigne Avila de ses eaux bleues comme l'horizon. Son isolement lui a laissé sa physionomie antique, son caractère du moyen âge.

Il semble que le temps n'ait pas coulé pour Avila : elle est ce qu'elle était au temps de saint Ferdinand.

Une haute muraille, percée de neuf portes, flanquées de grosses tours, les unes carrées et de style arabe, les autres rondes avec des créneaux droits, formant autour d'elle une enceinte.

Fortifiée au onzième siècle par un prince français, Raymond, compagnon d'Henri de Bourgogne, Avila conserva depuis ce temps jusqu'à nos jours ces imposantes murailles que les Maures ne purent abattre.

En 1515, ses hautes portes, surmontées de créneaux, ses tours, ses bastions et ses ponts-levis, semblent raconter aux petits enfants les exploits de leurs aïeux. Car, placée comme avant-garde à la descente des montagnes, cette petite ville, pendant de longs siècles, avait soutenu de continuels assauts. Illustrée par le courage de ses habitants, on l'appela : *Avila des chevaliers*.

En y entrant, nous retrouvons partout cet aspect

de cité féodale et guerrière. La ville, toute de granit, est sombre, les maisons ont un air de forteresse ; aux portes, aux angles, elles ont leurs blasons seigneuriaux sculptés dans la pierre. Les fenêtres sont munies de grilles massives. La cathédrale, à l'aspect austère, moitié temple, moitié alcazar, est couronnée de créneaux. A chaque pas on rencontre des couvents, dont quelques-uns sont de somptueux édifices. Il y a un demi-siècle on en comptait vingt-deux, tant d'hommes que de femmes, dans une ville qui n'a guère plus de quatre mille habitants.

Les chevaliers d'Avila étaient des preux, toujours fidèles à Dieu et à leurs souverains. Un dernier titre devait effacer les deux autres.

Déjà royale et chevalière, Avila devait donner plus encore au ciel qu'elle n'avait donné à ses princes et à son pays ; tant de saints s'y multiplièrent qu'elle devint la ville sainte : *Avila cantos y santos*, dit un proverbe, par allusion aux blocs de pierre (Avila n'est que pierres et saints).

Le plus beau titre de gloire d'Avila, c'est d'être la patrie de sainte Thérèse. Elle y naquit le 28 mars 1515, d'une famille noble et riche. Son père se nommait Alphonse Sanchez de Cepedo. C'était un siècle de foi ardente. La chevalerie se mêlait à

la religion et dans toute l'Espagne les âmes semblaient prises d'une soif d'enthousiasme.

Cette foi ardente qui s'exalte jusqu'à la vision et ne se repose que dans l'extase, nous la rencontrons sous les traits de sainte Thérèse, qui est à la fois un grand caractère et un écrivain de premier ordre. — Cette sainte ne peut être bien connue que dans ses propres écrits. Après avoir suivi dans ses historiens les détails de sa vie extérieure, il faut lire ses œuvres, ses lettres, ses fondations qui révèlent le génie de la grande réformatrice du Carmel.

VALLADOLIDE

De Burgos à Valladolid nous trouvons les mêmes plaines vastes et dépeuplées, ceintes de collines rougeâtres aux formes nettement tranchées et aux crêtes dénudées.

Ces landes solitaires, inondées d'une lumière ardente, tournent nos pensées vers les déserts d'Afrique, vers la vie errante, vers le ciel, vers l'infini. Elles éveillent dans le cœur un sentiment

inexprimable de fatigue et de mélancolie. Au milieu de ces plaines, dans cette solitude et ce silence, on comprend la nature mystique du peuple des Castilles, la foi ardente de ses rois, les inspirations sacrées de ses poètes, les extases divines de ses grands saints, ses grandes églises, ses grands cloîtres et sa grande histoire.

Valladolid ne répondit pas à la gracieuse image sous laquelle elle s'était présentée à notre imagination, quand les savants, les poètes, les artistes vivaient dans ses murs, pendant que la splendide cour de la monarchie s'y trouvait.

Valladolid est bien changée depuis les beaux temps de Philippe III. Sa population, qui fut autrefois de cent mille âmes, est maintenant réduite à un peu plus de vingt mille; les rues principales reçoivent encore un peu d'animation des étudiants de l'Université et des voyageurs qui y passent pour aller à Madrid.

Beaucoup de grandes places, quelques vieux palais, des maisons en ruine, des couvents vides, de longues rues désertes où l'herbe croît : enfin tous les aspects d'une grande cité déchuë. — La grande place, entourée d'un portique, soutenu par de grandes colonnes de granit bleuâtre, munies de trois rangées de longues terrasses, présente un bel

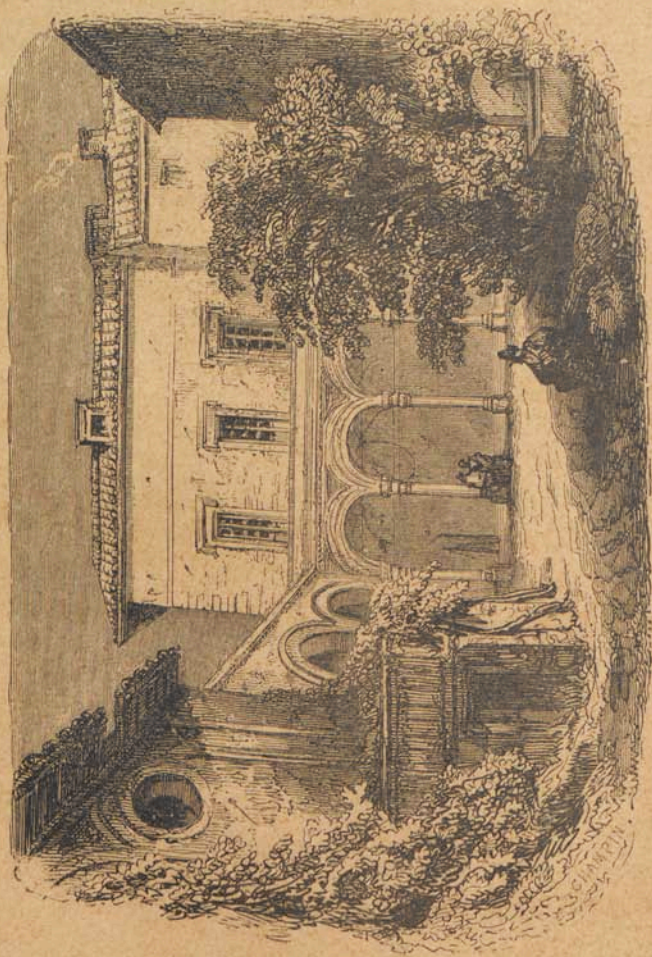
aspect. On dit que vingt-quatre mille personnes pourraient y être assises à l'aise.

A Valladolid, on parle le castillan avec une grande pureté. — C'était jour de marché, sous les portiques et sur la place il y avait une foule de paysans, au costume pittoresque, et nous nous promenions au milieu des pyramides de légumes et d'oranges pour saisir au vol les formes et les sons de cette belle langue.

La cathédrale de Valladolid est une des plus vastes églises de l'Espagne. C'est une imposante masse de granit, d'une architecture grandiose et simple qui reçoit de la couleur noircie de la pierre comme un reflet de tristesse.

En y entrant, on pense involontairement à la basilique de Saint-Pierre, à Rome. L'église fut laissée inachevée pour construire le couvent voisin, du même style. Les parois sont unies, les chapelles vides; les arceaux, les piliers, les portes, tout est grandiose et sévère. A droite du grand-autel, dans une petite chapelle, se trouve la tombe de Pierre Assurez, seigneur et bienfaiteur de Valladolid, et sur le monument est déposée son épée.

Avant de quitter Valladolid, nous visitons la rue de Cervantes. Nous avons eu de la peine à découvrir la maison qu'il habitait, mais nous avons trouvé



MAISON OU EST NÉ CRISTOPHE COL. MB A SÉVILLE

facilement celle où naquit don José Zorilla, un des plus brillants poètes de notre époque.

Nous visitons la chambre où mourut Christophe Colomb, dans un état voisin de la misère.

Tous les biographes de Cervantes font mention d'un fait qui désigne d'une manière précise la maison qu'il a habitée.

« Peu de temps avant la naissance de Philippe IV un inconnu et un gentilhomme se prirent de querelle, on ne sait pourquoi, et mirent l'épée à la main; le gentilhomme fut mortellement blessé. L'autre s'enfuit. Le blessé, tout couvert de sang, alla demander secours dans une maison voisine. Cette maison était habitée par Cervantes et sa famille et par la veuve d'un chroniqueur avec ses deux fils. L'un de ceux-ci accourut, releva le blessé et appela Cervantes qui était couché. Cervantes descendit et aida son ami à porter le gentilhomme chez la veuve du chroniqueur. Deux jours après, le gentilhomme mourut. La justice s'en mêla, ou chercha à découvrir la cause du duel; on crut que les deux champions faisaient la cour à la nièce de Cervantes: toute la famille fut mise en prison. Au bout de quelque temps on lui rendit la liberté et on n'en parla plus.

Cette aventure devait arriver au pauvre auteur

du *Don Quichotte* pour qu'il pût dire qu'il avait subi tous les caprices et toutes les injustices du sort.

Pour saisir l'aspect de la ville, le soir, nous nous promenons sous les portiques ; une foule animée stationnait devant les magasins brillamment éclairés. Il y avait un mouvement extraordinaire. Sur la place, des bandes d'enfants remplissaient l'air de leurs cris joyeux, des jeunes filles disparaissaient sous les arcades, tournaient autour des colonnes suivies de *caballeros*, enveloppés de grands manteaux.

Nous visitons le musée de peinture, au grand collège de Sainte-Croix, où nous avons admiré quelques tableaux de Rubens, de Mascagni, de Cardenas, de Carduni dispersés dans les galeries et les corridors, au milieu d'un grand nombre de toiles de peu de valeur. On nous montra dans une autre salle la célèbre *Assomption* de Rubens, grand tableau d'un grand effet : C'est une Vierge majestueuse et éblouissante qui monte au ciel, et à ses côtés, au-dessus d'elle, au-dessous, une profusion de têtes d'anges, de cheveux d'or, de couronnes de fleurs, d'ailes blanches, de draperies légères, de rayons ; tout cela fend l'air et s'élève, on croit d'un moment à l'autre que tout va prendre son vol et disparaître dans les nuages.

Nous jetons un rapide coup d'œil sur le beau palais de l'Université, en nous rendant à notre hôtel.

Le lendemain matin, nous faisons nos adieux à Valladolid, et nous prenons le premier train pour Madrid.

CHAPITRE IV

MADRID

La capitale de l'Espagne ne charme point le voyageur par la beauté de son site. Madrid est, comme Rome, entourée d'une campagne déserte, d'une aridité, d'une désolation dont rien ne peut donner l'idée; pas un arbre, pas un cours d'eau, pas une apparence de végétation; rien que du sable jaune et des rochers grisâtres. Enfin, Madrid ne se distingue ni par un cachet de grandeur, ni par la beauté de ses environs. Son climat présente les deux extrêmes : *Seis mes del invierno, seis mes del inferno* (six mois d'hiver, six mois d'enfer), dit le proverbe, — La sagesse des nations dit encore : « L'air de Madrid n'éteint pas une chandelle, mais tue un homme. »

L'hiver y est plus froid qu'à Paris et l'été plus

chaud qu'à Alicante. Le voisinage du Guadarrama y détermine des variations de température brusques et dangereuses.

Il faut se figurer l'Espagne comme une montagne immense, dont les pentes se plongent dans la mer, et dont le sommet porte une vaste plaine, sillonnée à son tour par d'autres montagnes. Ce plateau forme les deux Castilles, l'Estramadure et la Manche; il est élevé de deux mille pieds au-dessus de l'Océan et dévoré tour à tour par les feux du soleil et par les vents glacés.

Dans les grandes luttes contre les Maures, Madrid était une obscure forteresse pour la défense du Maçanares. — Enfin, cette ville devint un simple manoir pour les rois de Castille. Philippe II ne l'adopta comme siège de la cour qu'en 1563.

C'est donc une cité moderne, car, il y a trois siècles, elle n'était pour ainsi dire qu'une bourgade sans nom. — Burgos, Tolède, Séville, Valladolid avaient été alternativement les capitales des anciens rois d'Espagne.

Ce fut le cardinal de Ximénès qui, pendant la minorité de Charles-Quint, transporta à Madrid le siège du gouvernement. — Séville, par son importance, sa richesse, sa proximité de la mer, semblait bien plus naturellement désignée.

La découverte de l'Amérique et les grands intérêts que l'Espagne allait avoir dans les deux mondes commandaient presque ce choix. Le seul avantage qu'offrait Madrid, c'était d'être le centre géographique du royaume. Cette ville sans tradition, sans industrie, sans commerce, sans mouvement intellectuel et politique qui lui soit propre, n'est qu'une capitale nominale, qui reçoit du dehors la vie et l'impulsion, au lieu de les donner; enfin, elle n'est ni la tête, ni le cœur du pays.

Madrid s'est efforcée de suppléer à la noblesse des anciennes cités espagnoles, par sa fidélité aux souverains, qui ont su le mieux s'identifier avec la nation; ses rois ont senti qu'il fallait la relever en face des capitales qu'elle détrônait. — Charles-Quint l'a proclamée *imperial y coronada*. Ferdinand VII ajouta : *très héroïque (muy heroica)*, parce qu'en 1808 elle ferma ses portes à Napoléon et regarda constamment avec dépit son frère, le roi Joseph, que le grand capitaine essayait d'imposer à l'Espagne.

Ensuite les souverains ont eu à cœur d'élever des édifices à Madrid; Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et chef de la maison des Bourbons, l'a dotée, en 1737, du palais royal (*Palacio real*), qui a coûté près de quatre-vingts millions. La construc-

tion du musée royal fut élevée par Charles III (1759-1788). C'est un édifice carré à façade superbe, le seul qui soit digne, à notre sens, de la capitale de l'Espagne. Nous avons admiré le pont de Tolède sur le Mançanares ; mais on sait que ce pont, au parapet chargé de sculptures, a le triste sort d'une grande partie des ponts d'Espagne, simples viaducs sous lesquels il n'y a pas d'eau. Les torrents grondent quelques semaines seulement ; les rivières du centre et du midi, alimentées par la fonte des neiges, sont à sec une partie de l'année.

Visitons maintenant la ville — Des rues spacieuses, propres, gaies, bordées de maisons peintes de couleurs vives, interrompues par des places de formes diverses ; sur chaque place un jardin (square), une fontaine, une statue. Quelques rues sont en pente, de sorte qu'en y entrant, voyant le ciel au fond, on se figure qu'elles débouchent en rase campagne. A chaque instant, des carrefours de cinq à six, jusqu'à huit rues, avec un croisement perpétuel de voitures et de foule.

Madrid n'est pas riche en magnificences architecturales : les maisons construites en briques, quelquefois en granit gris ou bleu, le tout soigneusement recrépi et peint de couleurs barriolées. Les fenêtres sont encadrées d'ornements et d'architec-

tures simulés, garnies de stores à la vénitienne rayés de larges bandes bleues et blanches, ou de nattes qu'on arrose pour charger d'humidité et de fraîcheur le vent qui les traverse. Les saillies des vallons et des miradores rompent un peu la monotonie des lignes. — Dans ces rues inondées d'une lumière éblouissante, se promènent des señoras à mantille, l'éventail déployé contre la joue en guise de parasol, quelques mendiants hâles, ridés, majestueusement drapés dans des haillons. Cet ensemble produit un effet étrange, pittoresque, qui étonne le voyageur.

La place de la *Puerta del Sol* jouit d'une renommée bien méritée, pas tant pour son étendue et sa beauté, que pour l'animation et la variété du spectacle qu'elle présente à toutes les heures du jour. La *Puerta del Sol* (porte du soleil), c'est le Corso à Rome, les Champs-Élysées à Paris. Elle doit son nom à une église, maintenant détruite, dont la façade représentait une image du soleil.

Ce n'est pas une place comme les autres : c'est à la fois un salon, une promenade, un théâtre, une académie, un jardin, une place d'armes, un marché. Depuis l'aube jusqu'à une heure après minuit, il y a une foule stationnaire, et une autre qui va et vient par dix grandes rues qui y aboutissent ; c'est un mouvement de voitures à vous donner le vertige.

On est abasourdi par les cris des vendeurs de journaux, des marchands d'eau; des régiments défilant, musique en tête, des crieurs annonçant des spectacles. Le soir les magasins s'éclairent, la foule s'épaissit, le bruit augmente. C'est la vivacité d'un peuple gai, enivré de plaisir. — Tel est l'aspect de la fameuse place de *Puerta del Sol*. Une heure passée en ce lieu suffit pour vous faire connaître de vue, sous ses divers aspects, le peuple de Madrid.

Pourtant à la promenade du Prado, on peut mieux examiner encore la population madrilène.

Le Prado offre le coup d'œil le plus animé; c'est une des plus belles promenades qu'on puisse se figurer; non pour le site, qui n'a rien de remarquable, mais à cause de l'affluence qui s'y porte tous les soirs, de sept à dix heures. Au coucher du soleil les équipages élégants y arrivent par une allée à beaux ombrages, de la rue d'Alcala, où les chevaux andalous caracolent fièrement entre les rangées de paisibles piétons.

Rien de plus noble, de plus élégant, de plus gracieux qu'un cheval andalou, avec sa belle crinière, sa longue queue bien fournie, qui descend jusqu'à terre, son harnais orné de houppes rouges, sa tête busquée, son œil étincelant!

Le Prado a une longueur de trois kilomètres,

mais la foule ne s'y presse que dans la partie la mieux entretenue, appelée le salon. Tandis que les équipages et les cavaliers circulent autour de cette enceinte réservée, elle se remplit d'une affluence brillante, que les élégantes toilettes, la grâce particulière aux Madrilènes, la douceur de l'air, la sérénité du ciel, les suaves parfums des fleurs, rendent séduisant, surtout pour l'étranger.

Un grand obélisque égyptien se dresse au bout du *salon*, près d'une fontaine. — On dirait un Pharaon délivré de ses bandelettes et sorti de son cercueil à hiéroglyphes, pour voir si les choses ont bien changé sur notre globe à trois mille ans d'intervalle.

Dans les voyages, on éprouve une intime puissance de s'isoler dans la foule et de philosopher silencieusement au milieu du peuple qu'on observe. Vers l'autre extrémité de cette promenade on aperçoit les flèches de l'église de Saint-Jérôme, car, en Espagne, rien n'est complet sans l'image de la religion. Tout auprès s'élève la cheminée de quelque usine à gaz; une preuve que l'Espagne sait allier ses vieilles et saintes croyances à l'activité industrielle et à l'exploitation des modernes et récentes découvertes.

Tout le long, sous les ombrages de l'allée, sont

placées des étagères, garnies de jarres en terre grise et poreuse, à la forme antique, d'où suinte une eau froide et pure. Aux buffets brillent des verres de cristal limpide comme l'eau; des jeunes marchandes, en tabliers blancs, se tiennent debout, parfaitement assorties à cet ensemble frais et propre. A Madrid, mais surtout en Andalousie, il y a aussi des marchands d'eau peu élégants, portant sous le bras un baril de chétive apparence. L'*agnador* crie à tue tête : « *Agna, quien quiere agua fresquita como la nieve ?* » — (de l'eau, qui veut de l'eau froide comme la neige ?) En effet, contenue dans ce baril de liège, l'eau s'y conserve et s'y refroidit mieux encore que dans les vases de terre poreuse, qu'on appelle *bardaques*, en Égypte. On attribue aux Arabes l'invention de ces ingénieux barils à fond de liège.

Rendons-nous maintenant à la fameuse église de *Notre-Dame Atocha*, qui est un monument élevé par la piété de Charles-Quint, un sanctuaire qui fut comblé des dons d'Isabelle II, après l'attentat du 2 février 1852. De tout temps la maison royale d'Espagne se plaisait à répandre ses munificences sur cette église. Elle y célèbre les mariages des membres de sa famille et y reçoit de l'armée le serment de fidélité. Il nous était doux de prier devant

la célèbre image de la Vierge Immaculée, qui brillait du feu des diamants au milieu des cierges, comme une constellation parmi les étoiles d'un moins vif éclat.

Les strophes suivantes résument la légende de Notre-Dame d'Atocha, et traduisent les sentiments de l'Espagne pour sa puissante patronne.

*Gloria a la Virgen, para que en el cielo
Donde moras felix æternamente
Alcanzas del Señor omnipotente
Para el pueblo español siempre consuelo!*

(O Vierge, gloire à Vous : Du ciel où vous résidez heureuse à jamais, obtenez du Dieu tout puissant qu'il protège toujours le peuple espagnol).

*Gloria a ti que infundiste una fe ardiente
Al soldado leal que con anhelo
Valiente peleo, sin tregna alguna,
Triunfando de la altiva Media Luna!*

(Gloire à Vous ! Vous avez enflammé la foi du fidèle soldat qui, combattant sans relâche, animé d'un ardent courage, a triomphé de l'orgueilleux Croissant).

Sous le tableau qui représentait la Vierge d'Atocha, on lisait :

*Virgen de Atocha, san Lucas os hizo,
San Pedro os mando de region estrana
Padrona de Madrid y de España.*

(Vierge d'Atocha, saint Luc vous a peinte, saint Pierre vous a envoyée de l'étranger pour que vous fussiez la patronne de l'Espagne)

*Regna de reyes ave, Reyna hermosa
Que venia a Madrid desde Antiouia
Non tendiste tu mano generosa
Tus gracias aumentando cada dia.*

(Vous êtes la Reine des rois, belle Reine, qui, venue à Madrid depuis Antioche, vous avez tendu une main généreuse et vous nous comblez chaque jour de vos bienfaits).

Le musée de peinture de Madrid est l'un des plus beaux du monde ; il possède plus de mille tableaux, qui tous sont des chefs-d'œuvre. On comprend cette richesse artistique, quand on songe que l'Espagne étendait son sceptre sur l'Italie et les Pays-Bas, précisément à la grande époque de la Renaissance florentine et que plusieurs souverains espagnols ont mis tout en œuvre pour acquérir les chefs-d'œuvre de peinture. Philippe VI (1625-1665) appelait Rubens à Madrid et envoyait l'illustre peintre Velasquez, acheter à Londres, en 1648, les tableaux de Charles I^{er}. De la branche des Bourbons, Philippe V (1700-1746) et Charles III ont répandu l'or à profusion dans le même but. — Enfin l'Espagne, tombée dans la pauvreté, par suite de ses malheurs, possède encore des trésors artistiques inappréciables.

Impossible de passer en revue ces longues galeries où le corps se fatigue et l'âme s'épuise à admi-

rer. La langue humaine est impuissante pour décrire toutes ces créations du génie.

Pour expliquer les splendeurs du Musée royal, il suffit de dire qu'il possède trois portraits et sept tableaux de Raphaël, dont plusieurs sont de premier ordre.

Le *Spasimo*, qui représente le divin Sauveur, tombé sous le fardeau de la croix et les saintes femmes se jetant au-devant de lui, est la toile capitale du Musée et peut-être la meilleure peinture de Raphaël, si l'on excepte la *Transfiguration* du Vatican. Le *Spasimo* doit son nom au couvent de *Santa-Maria dello Spasimo* (ou de la Vierge évanouie) pour lequel il fut peint. *La Vierge à la perle*. En voyant ce tableau, Philippe IV s'écria : Ceci est ma perle. Ce tableau tire peut-être son nom du petit coquillage d'huître perlière, mêlé aux jouets de l'enfant-Jésus. Cette toile peut rivaliser ici avec la *Vierge au poisson*.

L'École espagnole est naturellement fort bien représentée dans ce musée; les noms de Murillo, de Gurbaran, de l'Espagnolet y apparaissent dans toute leur gloire. Le cadre limité de notre ouvrage ne nous permet point d'analyser tous ces chefs-d'œuvre.

Nous rappellerons brièvement quelles sont les

grandes écoles de peinture de l'Espagne et quels maîtres les ont illustrées.

Au rapport de Viardot, quatre écoles principales se formèrent simultanément. Ce sont les écoles de Valence, de Séville, de Tolède et de Madrid. Les deux premières se fondirent bientôt dans les deux autres, et elles ne firent que deux écoles : l'Andalousie et la Castille.

L'école de Valence cite avec orgueil Juan de Joanes (1523-1579) qui jamais ne prit le pinceau pour peindre des sujets religieux, sans s'y être préparé par la réception des sacrements. Les deux Ribalta, François et Jean, père et fils, morts tous deux en 1628. A dix-huit ans, Jean était un assez habile peintre pour unir son travail à celui de son père ; il est difficile de distinguer les œuvres propres de chacun. On dit en Espagne : *Es de los dos Ribaltas*, cette peinture est des deux Ribalta.

On rattache, à l'école de Tolède, Louis de Morales, né à Badajoz en 1509 et qui n'est jamais sorti de l'Espagne. Les Castellans l'ont surnommé le *Divin*, ce n'est pas seulement parce qu'il n'a peint que des sujets religieux, c'est surtout à cause de son ardente piété, qui se trahit dans ses petits tableaux, tous sur cuivre ou sur bois, et qui, selon

le génie de ses compatriotes, rendent les souffrances de Jésus et de sa Sainte Mère avec une poignante énergie. Contemplons par exemple l'*Ecce-Homo* et la *Mater Dolorosa* du Musée de Madrid. En voyant cette Mère des Douleurs, sujet de prédilection de Moralès, ses joues amaigries où les larmes ont tracé des sillons ; ces yeux rouges à force de pleurer, ces lèvres pâles, cette bouche entr'ouverte, qui révèle les angoisses de l'âme, ce corps livide de Jésus descendu de la croix et soutenu sur les genoux de sa divine Mère, on ressent les pointes des glaives prophétisés par le saint vieillard Siméon et qui transpercèrent le cœur de la reine des Martyrs. On doit bien présumer que de telles peintures, si conformes au génie espagnol, auront eu des imitateurs. Aussi attribue-t-on à Moralès beaucoup d'œuvres qui ne sont pas de lui.

Zurbaran, fils d'un laboureur de l'Estramadure (1598-1662), excelle à peindre des sujets ascétiques. Il réunit, à la fermeté du dessin, la beauté des têtes, la vérité des attitudes et la richesse du coloris.

Murillo (1618-1682), le pauvre enfant de Séville, qui longtemps peignit pour vivre de petites images de pacotille, se place enfin à la tête de l'école andalouse. Sans doute les figures de *Nuestra Senora de*

Guadeloupe, tracées sur de petits morceaux de toile ou de bois qu'il vendait dans le port de Cadix aux missionnaires partant pour l'Amérique, sont loin de l'*Immaculée-Conception*, achetée par la France pour la somme de 486,000 francs. Mais avec quel intérêt on retrouverait dans le Nouveau-Monde ces reliques du génie à son berceau, et luttant contre la faim.

La fortune lui sourit et son talent se développa une fois qu'il fut admis dans l'atelier de Velasquez, à Madrid. S'il a peint dans toute sa vérité la misère du lazzaroni, lui le peintre par excellence des lumineuses extases et de l'*Immaculée-Conception*, c'est que son pinceau, toujours espagnol, sait allier à la réalité la magie de l'idéal.

Murillo, dont le fils mourut prêtre et dont la fille unique prit le voile, était, comme la plupart des peintres espagnols, un fervent chrétien. Presque chaque jour, à Séville, on le voyait en prières et en contemplation devant une fameuse *Descente de Croix* de Pierre de Champagne, peintre né à Bruxelles en 1503 et qui se fixa en Andalousie.

Un jour le sacristain de l'église de Santa-Cruz, tira Murillo de son extase et l'avertit qu'il allait fermer les portes.

« J'attendais, répondit le pieux peintre, que ces

personnages eussent descendu de la croix le corps de Notre-Seigneur. »

Il y a dans l'art espagnol une puissance digne d'être mise en comparaison avec celle de l'art italien. Si le dernier l'emporte par le dessin, la pureté du goût, par le spiritualisme élevé qui fait oublier dans ses compositions le monde matériel, le premier l'emporte peut-être par l'énergie avec laquelle il unit le divin et l'humain, la nature au surnaturel, la chair à l'âme et à Dieu. Malgré notre admiration pour Raphaël, pour Léonard de Vinci, pour fra Angélico, nous voyons en Murillo un rival de ces beaux génies.

Les toiles de Murillo, nous le font connaître comme si nous avions vécu avec lui. Il était né pour peindre le ciel. Murillo avait reçu un génie paisible et serein, qui s'élevait à Dieu, sur les ailes d'une calme inspiration, et ses tableaux les plus admirables respirent un souffle de douceur modeste qui éveille l'admiration, la sympathie et la tendresse.

L'Espagne l'a surnommé le peintre des *Conceptions* parce qu'il fut sans rival dans l'art de représenter cette idée divine. Le musée de Madrid possède quatre Conceptions de Murillo ; ces tableaux élèvent l'âme et raniment la foi : Une *Mater Dolorosa*, *Sainte Anne* apprenant à lire à la *Sainte*

Vierge, le Sauveur crucifié, l'Annonciation, l'Adoration des Bergers, la Sainte-Famille, la Vierge au Rosaire, L'Enfant Jésus, sont des toiles admirables.

Murillo n'est pas seulement un grand peintre, c'est une grande âme ; il est pour l'Espagne plus qu'une gloire, c'est le souverain maître du beau et du pur, un inspirateur de bonnes actions, une chère image qu'on porte dans son cœur avec une religieuse gratitude une fois qu'on l'a compris par ses œuvres.

L'ESCURIAL

Nous ne voulons pas quitter Madrid sans voir le couvent de l'Escorial.

Le village de l'Escorial, qui donna son nom au couvent, est à huit lieues de la ville, à peu de distance du Guadarrama. La route parcourt une campagne aride et dépeuplée.

De la station du chemin de fer, il y a une demi-lieue de montée, que nous franchissons en omnibus, puis nous descendons dans une rue solitaire, bordée à gauche par le couvent, et à droite par les maisons du village, et fermée au fond par les montagnes.

Nous voici en face de l'Escorial. Son aspect est mélancolique, tout l'édifice est de pierre sombre et toutes les assises sont marquées par une raie blanche ; les toits sont couverts de plomb.

Ce célèbre monument, à la fois palais et monastère, est un couvent de Hiéronymites (religieux de Saint-Jérôme). Comme la Granga et Aranjuez, il est en même temps un palais.

L'Escorial fut construit par Philippe II, en mémoire de la bataille de Saint-Quentin, où Emmanuel Philibert, général de Philippe II, défit le connétable de Montmorency, le 10 août 1557, jour de la fête de Saint-Laurent.

L'architecte J.-B. Manegro, et, après lui, son élève Jean de Herrera, ont donné, en mémoire de saint Laurent, la forme d'un gril à l'édifice.

Les bâtiments sont alignés comme les barres d'un gril et représentent dix-sept cloîtres.

Une coupole ornée à sa base de boules de granit, et posée au centre de huit tours, surmonte cet ensemble imposant.

Le palais royal est splendide ; il faut le voir avant d'entrer dans le couvent et dans l'église. Ce palais occupe l'angle nord-est de l'édifice. Quelques salles sont remplies de tableaux, d'autres sont couvertes, des dalles à la voûte, de tentures qui représentent

des courses de taureaux, des danses nationales, des jeux, des fêtes, des costumes espagnols, dessinés par Goya ; les portes sont ornées de superbes mosaïques et de dorures. La salle de Philippe II est la plus remarquable de toutes. C'est une cellule nue et sombre, dont l'alcôve communique avec l'oratoire royal de l'église, de sorte qu'en ouvrant les portes, on peut voir, du lit, le prêtre qui dit la messe.

Philippe II couchait dans cette chambre, il y fit sa dernière maladie et il y mourut. On nous y montra quelques chaises, deux petits bancs et un écritoire dont il se servait. Les murs sont blancs. Ce plafond est uni, sans ornement aucun et le sol est couvert de petites dalles.

En quittant le palais, nous traversons la place et nous rentrons par la porte principale ouvrant sur un grand vestibule d'où nous pénétrons dans la cour des rois. Les murs de la cour ressemblent à des roches taillées à pic : tout est rigide et massif. Pour comprendre cet étrange édifice, il faut se rappeler que l'Escorial est avant tout un monastère et une nécropole ; une retraite de pieux ermites, voués à l'étude, au silence, à la prière et une galerie de tombeaux. Dès lors la nudité de l'architecture, la sévérité des lignes, la pesanteur et le froid

du granit, l'austérité du paysage, les longs et sombres cloîtres, tout est en harmonie avec le caractère de l'édifice.

L'église de l'Escorial, surmontée d'une vaste coupole, bâtie en forme de croix grecque, a un cachet grandiose et sévère, mais ses peintures et ses statues de bronze sont des chefs-d'œuvre. La nudité de cette église forme un grand contraste avec la richesse habituelle de tous les autres sanctuaires de l'Espagne.

Quatre énormes piliers de granit soutiennent les voûtes peintes à fresques par Giordano ; des deux côtés du grand autel se trouvent deux groupes de statues de bronze agenouillées, les mains jointes, tournées vers l'autel : à droite, Charles-Quint et l'impératrice Isabelle ; à gauche, Philippe II et ses femmes. — Au fond de la grande nef s'élève le chœur des moines avec deux rangées circulaires de stalles.

Dans un cloître nous remarquons un admirable crucifix de marbre blanc de Benvenuto Cellini. La vaste sacristie renferme de superbes armoires en bois sculpté, d'un travail exquis ; sur la paroi opposée sont suspendus des tableaux de Ribera, de Giordano, de Zurbaran et de Tintoret.

Nous descendons ensuite au Panthéon par un

escalier de marbre. Un gardien nous précède avec une torche allumée.

Au-dessus d'une belle grille de bronze nous lisons en lettres dorées, l'inscription suivante :

» *Dieu grand et tout-puissant !*

» Lieu consacré par la piété de la dynastie autrichienne aux dépouilles mortelles des rois catholiques qui attendent le jour désiré sous le grand autel consacré au Rédempteur du genre humain.

» Charles-Quint, le plus illustre des Césars, souhaita ce lieu de repos pour lui et son lignage ; Philippe, le plus prudent des rois, l'ordonna ; Philippe III, monarque d'une piété sincère, en fit commencer les travaux. Philippe IV, grand par sa clémence, sa constance et son amour pour la religion, l'embellit et le termina l'an du Seigneur 1664. »

Le Panthéon est une salle octogone, toute de marbre, sombre et froide. Les murs en sont revêtus entièrement de jaspe, de porphyre et d'autres marbres précieux. Nous remarquons partout dans les murailles des niches avec des cippes de forme antique destinées à recevoir le corps des rois et des reines qui ont laissé postérité. Un petit autel se trouve vis-à-vis de la porte. Du sol à la voûte on

aperçoit des tombes. A droite de l'autel sont ensevelis Charles-Quint, Philippe II, Philippe III, Philippe IV, les trois dons Carlos, Ferdinand VII ; à gauche les impératrices et les reines.

Il nous tarde de quitter ce lieu funèbre, empreint d'une ineffable tristesse ; et de respirer l'air libre, de voir le ciel bleu. Nous saluons avec un élan de reconnaissance le soleil, les montagnes, le Dieu grand et bon qui aime ses faibles créatures

Il nous reste encore à visiter la Bibliothèque. Mais le temps nous est mesuré et, à notre grand regret, nous ne pouvons jeter qu'un regard rapide sur la multitude de trésors qu'elle renferme.

Les livres anciens sont pour la plupart à tranches dorées, posées sur les rayons, le dos vers le mur et la marge en dehors ; car c'est elle qui porte le titre de l'ouvrage gravé sur l'épaisseur de cette marge. Nous avons admiré des reliures à transporter le bibliophile le moins passionné. — Pourtant ce n'est rien comparé aux manuscrits de la Bible, des Pères, des classiques grecs et latins, des livres hébreux et arabes ; ces derniers au nombre de deux mille, par lesquels l'Escorial peut rivaliser avec le Vatican !

Citons encore la Bible grecque, qui a appartenu à l'empereur Cantacuzène, un Coran, trophée splendide de la victoire de Lépante ; un volume à coins



de bronze, à fermoir d'argent contenant, en lettres d'or, les Evangiles et divers écrits des Pères de l'Église, monument du dixième siècle, et du règne de Conrad le Salique.

CHAPITRE V

TOLÈDE

En quittant Madrid pour aller vers le sud on parcourt pendant quelque temps une campagne aride et inhabitée. Ce sont de vastes plaines desséchées où on ne voit que de rares villages de pauvre apparence.

Avant d'arriver à Aranjuez, la campagne désolée se transforme comme par enchantement en un immense jardin, rempli de bosquets, traversé en tous sens par de larges allées, parsemées de villas et de cabanes couvertes de verdure. Çà et là des retraites ombrées, des prés fleuris, des vignobles, des vergers, partout un souffle du printemps qui ravit le cœur et l'esprit.

Tolède est située sur une montagne rocheuse et escarpée, au pied de laquelle roule le Tage, en dé-

crivant une large courbe. Les maisons sont cachées et, en descendant du train, nous ne voyons que des rochers et des murs de forteresse et au-dessus les cimes des clochers et des tours.

Nous montons dans une voiture et nous passons à l'entrée du fameux pont d'Alcantara, sur le Tage, surmonté d'une belle porte arabe, en forme de tour, qui lui donne un aspect fier et sévère. Nous suivons une large route, qui monte en serpentant jusqu'au sommet de la montagne. Nous nous croyons devant une place forte du moyen âge, et nous pénétrons dans la ville par une magnifique porte arabe, à l'arc élégamment évasé, aux piliers de granit surmontés de boules, et couverte de versets du Coran. C'est la *Puerta del Sol*, aux teintes chaudes, qui se profile admirablement sur la limpidité d'un ciel de *lapis-lazuli*.

Une fois franchie la *Puerta del Sol*, nous nous trouvons sur une terrasse d'où l'on jouit d'une vue fort étendue ; on découvre la Vega, couverte d'arbres et de cultures, qui doivent leur fraîcheur au système d'irrigation introduit par les Maures. Le Tage, traversé par le pont d'Alcantara, roule avec impétuosité ses eaux jaunâtres, et entoure presque entièrement la ville dans ses replis. De tous côtés on aperçoit des roches escarpées, des tours, des

ruines, de vieux bastions ; et plus haut le dernier mur de l'enceinte de la ville, couronnée d'énormes créneaux.

La transparence de l'air laisse toute leur netteté aux lignes et permet de distinguer les moindres détails à des distances considérables.

Tolède est une des plus anciennes villes, non-seulement de l'Espagne, mais du monde entier, s'il faut en croire les chroniqueurs. Les plus modérés placent l'époque de sa fondation avant le déluge. (Pourquoi pas quelques années avant la Création ?)

Les uns attribuent à Tubal, l'honneur d'avoir posé la première pierre ; les autres aux Grecs ; d'autres aux Juifs qui entrèrent en Espagne avec Nabuchodonosor, s'appuyant sur l'étymologie Tolède, qui vient de Toledoth, mot hébreu, signifiant générations, parce que les douze tribus avaient contribué à la construire et à la peupler.

Quoi qu'il en soit, Tolède est incontestablement une ville admirable. — Nous citerons ici quelques faits de son histoire, plus rapprochés de nous :

Les Goths de l'Ouest, venus des bords de la Vistule, fondèrent, de 410 à 450, un royaume qui s'étendit entre la Loire et l'Èbre, avec Toulouse pour capitale.

Vers 507, Clovis les refoule au pied des Pyrénées.

nées, et ils s'étendent en Espagne, où ils choisissent Tolède pour capitale.

Ils n'étaient pas aussi idolâtres que les autres tribus germaniques, car ils avaient embrassé l'arianisme, dès le sixième siècle. — L'Église n'a pas été persécutée par les conquérants ariens ; les Wisigoths étaient devenus catholiques depuis Bécarrède I^{er}, converti par saint Léandre, vers 590. Une fois unis à l'Église par la conversion des princes, elle les fit marcher rapidement dans la voie de tous les progrès.

La civilisation et la supériorité constatées chez les Wisigoths est due principalement à l'action des évêques, qui sont les guides de la nation dans les conciles de Tolède, assemblées nationales, à la fois politiques et religieuses, premiers Cortès, ou Etats généraux du royaume.

On y traitait d'abord des affaires ecclésiastiques et les laïques n'y étaient admis que comme témoins ; mais ils délibéraient avec les évêques sur les affaires temporelles. Les actes de ces conciles, dont le dix-huitième fut tenu sept ans avant l'invasion des Arabes, forment une des sources les plus rares et les plus respectées de l'histoire espagnole. En 527, le second concile établit une école ecclésiastique dans chaque évêché ; le quatrième (en 633) disait :

« L'ignorance, mère de toutes les erreurs, doit être évitée, surtout, par les prêtres du Seigneur. » Chaque monastère avait une école et une collection de manuscrits. Enfin, l'Espagne rassemblait avec le plus grand soin toutes les productions de l'esprit humain. Elle possédait une bibliothèque royale et plusieurs souverains de cette époque s'occupaient des belles-lettres.

L'Espagne wisigothe nous présente une liste considérable de Pères et d'écrivains ecclésiastiques.

— Julien, évêque de Tolède, nous a laissé le récit d'une expédition militaire du Wamba.

— Saint Léandre (540-596), évêque de Séville, exilé pour avoir converti plusieurs princes wisigoths, revint d'Orient et enseigna la foi catholique, à Bécarède, l'héritier du trône. — Ses écrits sur la vie religieuse des femmes et le bien de l'Église, ses travaux liturgiques, prouvent qu'il unissait la science à la sainteté.

Il fut le maître de son frère saint Isidore, qui lui succéda sur le siège de Séville (601-636.) — Phare lumineux, établi par la Providence pour éclairer l'Occident durant cette période encore troublée de la chute du monde romain, saint Isidore, docteur de l'Église, est un génie encyclopédique (universel),

qui résume dans ses ouvrages la science tant sacrée que profane de l'époque où il a vécu. Son *Traité des écrivains ecclésiastiques*, sa chronique depuis Adam jusqu'en 620 de notre ère, comme ses autres ouvrages, témoignent d'une érudition égale à sa piété.

Citons encore saint Ildefonse, archevêque de Tolède, son disciple, son continuateur et son biographe.

Saint Julien, mort sur le siège de Tolède (620).

— Branlion, évêque de Saragosse, dont saint Isidore a dit : « Il rétablit les monuments anciens et nous préserva de la rusticité et de la barbarie. »

— Tafon, son successeur, forma une chaîne d'or de passages empruntés aux ouvrages des saints Pères.

Saint Martin de Dome et tant d'autres dont le nom et les œuvres ont péri dans le flot sanglant de l'invasion musulmane.

Il est temps de clore cette digression sur l'histoire de Tolède et de visiter la ville.

Tolède présente un labyrinthe de rues et de ruelles inextricable. Elles sont si étroites qu'on pourrait se donner la main d'une fenêtre à l'autre ; rien ne serait plus facile que d'enjamber les balcons, si de belles grilles et de solides barreaux n'y mettaient pas d'obstacle.

Nous avons appris par expérience que rien n'est plus raisonnable que des rues étroites sous un climat torride. Au fond des minces coupures, faites aux pâtés de maisons, où les saillies des toits vous servent d'ombrelles, on jouit d'une fraîcheur délicate et on circule à couvert dans les ramifications de ce polipier humain que l'on appelle une ville.

Il est fort difficile à l'étranger de s'orienter à Tolède. A mesure qu'on y pénètre, les rues deviennent plus étroites et plus courtes ; à chaque instant il faut tourner ; après une courbe vient une rue en zigzag ; après celle-là une faite en crochet, qui vous ramène dans la première. Quelques-unes sont juste assez larges pour livrer passage à un homme ; d'autres, resserrées entre deux murs, sans portes et sans fenêtres, toutes bordées d'édifices très hauts, qui laissent à peine paraître entre deux toits une mince bande de ciel ; de rares fenêtres, munies de grosses barres de fer, de grandes portes parsemées de clous énormes, des cours étroites et sombres.

Nous arrivons enfin dans une des rues principales, toute bordée de magasins et remplie d'une foule de monde. Tout est en proportion avec l'étroitesse de la rue : les portes ressemblent à des fenêtres, les boutiques à des armoires.

Pourtant dans ce labyrinthe de rues, chacune



(EL CORREO) LE COURRIER

a quelque chose de particulier, ici un arc, là une colonnette, plus loin une sculpture.

Tolède est un musée de trésors d'art ; en examinant les murs, on découvre partout des souvenirs de tous les siècles : bas-reliefs, arabesques, fenêtres mauresques, statuettes.

Les palais ont des portes munies de plaques de métal ciselé, de marteaux historiés, des clous à têtes ornées d'écussons, d'emblèmes et formant un contraste frappant avec les maisons modernes, où sont peints des médaillons, des guirlandes, des amours, des urnes, des animaux fantastiques. Mais ces embellissements n'enlèvent rien à l'aspect grave et sévère de Tolède. Partout où nous portons les regards, quelque chose nous rappelle la ville forte des Arabes.

Notre imagination active réussit à recomposer avec les vestiges restés là, tout l'ensemble du tableau effacé, et l'illusion est complète. Nous revoyons la grande Tolède du moyen âge et nous oublions la solitude et le silence des rues.

Après avoir pris un aspect de la ville, nous nous rendons à la cathédrale, considérée à juste titre, comme une des plus belles de l'Espagne. — Selon la tradition populaire, l'histoire de cette cathédrale remonte jusqu'aux temps apostoliques. On prétend

que saint Jacques, premier évêque de Séville, a désigné son emplacement; mais la construction de l'édifice, tel que nous l'avons sous les yeux, fut commencée en 1227, sous le règne de saint Ferdinand, et achevée, au bout de 250 ans d'un travail ininterrompu, jusqu'à ce qu'il eût atteint le haut degré de perfection où puisse s'élever l'art humain.

L'extérieur de cette immense église est moins riche et moins beau que celui de la cathédrale de Burgos.

Une petite place s'étend devant sa façade et c'est le seul endroit où l'on puisse embrasser du regard une grande partie de l'édifice; des rues étroites le bornent de tous les autres côtés, et on ne voit que le haut mur d'enceinte, qui l'entoure comme une forteresse. La façade a trois grandes portes, appelées l'une le *Pardon*, la seconde *l'Enfer*, la troisième le *Jugement*, et elle est flanquée d'une tour énorme surmontée d'une belle coupole octogone.

En entrant dans sa vaste enceinte, on éprouve une impression des plus vives et des plus grandioses. On est émerveillé de cette fraîcheur, de cette ombre suave, de cette lumière mystérieuse, qui, pénétrant par les verreries des innombrables fenêtres, se brisent en mille rayons azurés, jaunes, roses, qui glissent çà et là le long des arceaux et des colonnes comme des arcs-en-ciel.

Cinq grandes nefs partagent l'église : celle du milieu est d'une hauteur démesurée ; les autres semblent se courber pour lui rendre hommage. Quatre-vingt-huit énormes piliers, composés chacun de seize colonnes fuselées et reliées entre elles, soutiennent la masse de l'immense édifice ; une nef transversale coupe la grande nef entre le chœur et le maître-autel, et forme ainsi le bras de la croix.

La lumière prismatique et la couleur claire de la pierre, donnent à la cathédrale comme un air de gaieté recueillie, qui tempère l'aspect sombre de l'architecture gothique, sans rien lui enlever de sa gravité austère.

Le plan primitif de l'édifice a été exécuté fidèlement et toute cette architecture est du style le plus pur.

Des vitraux ou l'émeraude, le saphir et les rubis étincellent, enchâssés dans des verdure de pierres ouvrees avec délicatesse, tamisent un jour doux et mystérieux, qui porte au recueillement.

Le retable, ou maître-autel, pourrait passer à lui seul pour une église : c'est un fouillis de colonnettes, de statuettes, de feuillages et d'ornements variés qui montent le long des arêtes, s'élèvent au-dessus des architraves, serpentent autour des niches, dont notre description ne saurait donner

qu'une faible idée. Toute cette architecture, qui monte jusqu'à la voûte et fait le tour du sanctuaire, est peinte et dorée avec une richesse inouïe.

Suivant l'usage espagnol la *Silleria* est placée vis-à-vis du grand-autel ; ce chœur a trois rangs de stalles merveilleusement sculptées par Philippe de Bourgogne et par Berrugnète, avec des bas-reliefs qui représentent des faits historiques, allégoriques et sacrés ; on les considère comme un des plus beaux monuments de l'art. — La stalle de l'archevêque, plus élevée que les autres, est disposée en forme de trône et marque le milieu du chœur ; des colonnes de jaspe, d'un ton chaud, couronnent cette prodigieuse menuiserie. Sur l'entablement s'élèvent des figures d'albâtre, dues également aux patients ciseaux de Philippe de Bourgogne et de Berrugnète. — D'énormes pupitres de bronze, couverts de missels gigantesques et deux orgues de dimension colossale, posés en regard, l'un à droite, l'autre à gauche, complètent la décoration.

Ses chapelles sont dignes d'un tel temple ; presque toutes renferment quelque beau monument. Derrière le grand-autel, dans la superbe chapelle de Saint-Jacques, se trouvent deux magnifiques tombes d'albâtre qui contiennent les restes du connétable de Luna et de sa femme.

Nous remarquons dans la chapelle *de los Reyes nueros*, les tombes de Henri II, de Jean II et de Henri III ; dans la chapelle du *Sagrado*, un cercle de statues et de bustes de marbre, d'argent, d'ivoire, d'or, une collection de croix et de reliques d'une inestimable valeur, les restes de sainte Léocadie et de sainte Eugénie, renfermées dans deux châsses d'argent ciselé, du plus exquis travail.

Nous mentionnerons aussi le tombeau d'un cardinal, exécuté dans le style arabe avec une délicatesse extrême ; nous ne pouvons mieux le comparer qu'à une immense dentelle.

Jetons encore un regard sur la célèbre chapelle *Mosarabe*, qui correspond à la tour de l'Église et qui fut construite pour perpétuer la tradition du rite chrétien primitif.

La chapelle *Mosarabe* est peut-être celle qui mérite le plus de fixer l'attention. Une de ses parois est toute couverte d'une peinture à fresques gothiques, représentant un combat entre les Maures et les gens de Tolède, merveilleusement conservée jusque dans ses teintes les plus délicates. Cette galerie vaut un livre d'histoire. On y voit Tolède, telle qu'elle était autrefois, avec ses murailles, ses habitants, les camps des deux armées, les figures, les armes, tout est exécuté avec un fini incomparable

et je ne sais quelle beauté de lignes qui répond parfaitement à l'idée fantastique que nous nous faisons de ces siècles et de ces peuples.

Deux autres fresques latérales représentent les navires qui portent les Arabes en Espagne, et elles offrent aussi mille détails particuliers de la marine du moyen âge.

Le blason de Tolède, cinq étoiles de sable sur champ d'argent, est répété en plusieurs endroits de cette chapelle, à voûte surbaissée, fermée, selon l'usage espagnol, par une grille d'un beau travail.

La chapelle de la Sainte-Vierge, entièrement revêtue de porphyre, de jaspe, de brèches jaunes et violettes d'un poli admirable, est d'une richesse qui dépasse les splendeurs des *Mille et Une Nuits*. On y conserve beaucoup de reliques, entre autres une châsse donnée par saint Louis et qui renferme un morceau de la vraie croix.

Une délicieuse fraîcheur règne dans le cloître, qui encadre d'arcades élégantes et sévères de belles masses de verdure. Les murs de ce cloître sont couverts de superbes fresques. Rien de plus charmant qu'un cloître situé auprès d'une église. Il forme une heureuse transition entre le calme du sanctuaire et l'agitation de la cité. On peut s'y promener, rêver, réfléchir, sans toutefois être

astreint à suivre les prières et les cérémonies du culte.

Les sacristies et les salles capitulaires de la cathédrale de Tolède sont d'une magnificence royale. Elles sont décorées avec ce luxe solide et sévère dont l'Eglise seule a le secret. Il y a une vaste salle dont la voûte est ornée d'une fresque de Luc Giordano, qui représente une vision du paradis, avec une multitude innombrable d'anges, de saints, de figures allégoriques, qui flottent dans l'air et paraissent sortir des corniches avec des attitudes, des mouvements, des raccourcis étonnants, en offrant un singulier effet optique. Du milieu de la voûte jaillit un rayon de lumière qui, bien que peint sur une surface plane, semble tomber perpendiculairement sur votre tête, de quelque côté qu'on le regarde.

Dans cette salle on nous montre les trésors de la cathédrale : gigantesques chandeliers d'argent, belles chapes de brocart, merveilleuses guipures, châsses de vermeil, ciboires étincelants de rubis, ostensoirs enrichis de diamants, bannières brodées, robes et manteaux de la sainte Vierge, car de froides statues de marbre ne suffisent pas à la piété passionnée des Espagnols. Jamais reine antique ou impératrice du Bas-Empire n'eut une garde-robe plus splendide que Notre-Dame de Tolède.

Dans la soirée nous visitons l'Alcazar, situé en guise d'acropole, sur le point culminant de la ville. Le nom d'Alcazar présente à l'esprit un palais arabe, mais il ne reste à celui-ci d'arabe que le nom.

Cet Alcazar, bâti sur les ruines de l'ancien palais mauresque, est en ruines. L'édifice qu'on admire aujourd'hui, fut construit sous le règne de Charles-Quint, sur les bases d'un château fort qui existait déjà au huitième siècle.

L'Alcazar domine la ville de tous les côtés ; on aperçoit ses murs et ses tours de tous les points un peu découverts des rues et l'étranger peut s'en servir pour s'orienter dans ce labyrinthe.

Nous en atteignons le sommet par une large route qui serpente et nous nous trouvons devant la porte de l'ancien palais arabe. C'est un immense édifice carré, aux angles duquel se dressent quatre grosses tours qui lui donnent l'aspect d'une forteresse formidable ; tout alentour une ceinture de bastions crénelés dans le genre oriental.

La façade d'arabesques, d'un goût exquis, est un chef-d'œuvre. L'intérieur du palais répond à l'extérieur : Une vaste cour entourée de deux rangs superposés d'arcades gracieuses, soutenues par des colonnes légères, avec un gigantesque escalier de

marbre, qui s'élève en face de la porte, et se divise en deux parties à l'intérieur du palais.

L'ardent soleil de l'Espagne, qui rougit le marbre et la pierre, a revêtu tout l'édifice des tons les plus chauds.

Le grand escalier est d'une élégance merveilleuse, avec des colonnes, des rampes, des marches de marbre.

A l'exception de la cour, les autres parties de l'édifice, les chambres, les corridors, sont en ruines.

Du haut de la grande esplanade de l'Alcazar, nous contemplons un panorama unique. Nous voyons Tolède à vol d'oiseau, rue par rue : ici la cathédrale, avec sa flèche, qui domine la ville ; plus loin nous distinguons l'église de Saint-Jean des Rois, le pont d'Alcantara qui enjambe le Tage de ses arches hardies ; d'un autre côté les tours de la Porte-Neuve ; plus loin une vaste plaine et au-delà, des rochers, des collines et des montagnes à perte de vue, et au-dessus un ciel pur et le soleil couchant qui dore les sommets des vieux édifices et fait étinceler le fleuve comme un immense ruban d'argent.

Le crépuscule commence à envelopper de ses voiles sombres ce merveilleux spectacle et nous reprenons le chemin de Tolède, l'esprit rempli des ballades fantastiques où sont décrites les rues de

cette antique cité, parcourues par des cavaliers enveloppés de grands manteaux, qui chantent sous les fenêtres des belles, escaladent les balcons et enlèvent les jeunes filles. Nous nous figurions d'entendre des sons de guitares, des cliquetis d'épées, et des cris de moribonds. En réalité, rien de tout ce que nous représentait notre active imagination. Les rues étaient désertes, les fenêtres closes. Nous arrivons sans encombre à notre hôtel, où nous nous endormons, bercés par des songes dorés.

De nos jours Tolède est bien déchue de son ancienne grandeur. Les familles riches l'ont désertée pour aller demeurer à Madrid ; les hommes de talent ont suivi les riches ; il n'y a plus de commerce. L'industrie des laines, la seule qui soit florissante, pourvoit à l'existence de quelques centaines de familles, mais ne suffit pas à la ville.

L'instruction populaire est négligée (1) et le peuple est misérable ; mais il n'a rien perdu de son caractère antique.

Comme tous les habitants d'une ville célèbre déchue, il est fier et chevaleresque et abhorre les actions basses. Quand il le peut, il se charge de

(1) Nous empruntons ces détails sur les habitants à Antonio Camero, auteur d'une histoire de Tolède fort estimée.

faire justice, de sa propre main, des assassins et des voleurs.

Enfin les habitants de Tolède sont éveillés et courageux. Ils participent de la gravité des Espagnols du Nord et de la vivacité de ceux du Midi, et tiennent le milieu entre le Castillan et l'Andalou. Ils parlent l'espagnol avec élégance, ont des grandes dispositions pour la poésie et la musique et citent avec orgueil leurs deux célèbres compatriotes Garilaso de la Vega, réformateur de la poésie espagnole, et l'ingénieur Francisco de Rogas, l'auteur de *Garcia del Castanar*.

Enfin les Tolédains sont flattés de voir accourir dans leurs murs les artistes et les savants de tous les pays du monde, qui viennent y étudier l'histoire de trois peuples et les monuments de trois civilisations. Mais quelles que soient les qualités de ses habitants, Tolède est morte ; la ville de Wamba, d'Alphonse le Brave et de Padilla, n'est plus qu'une tombe. Depuis que Philippe II lui a enlevé la couronne de capitale, elle est toujours allée en déclinant ; elle se détruit peu à peu, seule sur le sommet de sa triste montagne, comme un squelette abandonné sur un écueil au milieu de la mer.

Avant de prendre congé de la vieille capitale des Goths et des anciens rois de Castille, il nous

reste à visiter l'église de *Nuestra Señora del Tránsito*, ancienne synagogue, les restes d'un amphithéâtre et naumachie du temps des Romains, et la fameuse fabrique d'armes blanches.

Ecuyers! écuyers! à mon aide!
Ma hache, mon poignard, ma lame de Tolède!

Les poètes romantiques ont beaucoup abusé des lames de Tolède et de bien d'autres rimes. — Mais ce n'était pas une raison de nous priver de visiter l'établissement, qui fournit à l'armée espagnole toutes ses armes blanches.

La manufacture fondée par Charles III, est bâtie au bord du Tage, dont les eaux servent à la trempe des épées et font mouvoir les roues des machines. Les ateliers occupent les côtés d'une grande cour entourée de portiques et d'arcades comme presque toutes les cours en Espagne. Ici on chauffe le fer, là il est soumis au marteau, plus loin on le trempe.

La trempe élastique et souple de l'acier permet de plier la lame en deux sens comme un fouet, de façon à ce que la poignée rejoigne la pointe. On fit sous nos yeux cette expérience.

Les lames de Tolède méritent encore de nos jours leur antique renommée car le secret de la

trempe n'est par perdu. L'origine de cette belle industrie se perd dans la nuit des temps.

Les lames portent communément cette noble devise :

No me saques sin razon, ni me entres sin honor. (Ne me dégainé pas sans raison, ne me rengainé pas sans honneur!)

Le lendemain matin nous visitons l'hôpital du cardinal Gonzalès de Mendoza. C'est une grande construction de proportions larges et sévères.

Nous traversons rapidement la cour, environnée de colonnes et d'arcades, qui n'a de remarquables que deux grands puits avec des margelles de marbre blanc, et nous entrons tout de suite dans l'église pour voir le tombeau du cardinal, exécuté en albâtre par ce prodigieux Berrugnète qui vécut plus de quatre-vingts ans, couvrant sa patrie de chefs-d'œuvre d'un style varié et d'une perfection toujours égale.

Le cardinal est couché sur sa tombe revêtu de ses habits pontificaux.

De petits enfants dans des attitudes désolées soutiennent le plinthe et le blason du cardinal. — Nous admirons dans l'église deux célèbres tableaux du Greco! Une Sainte-Famille et le baptême du Sauveur.

Il nous tarde de rentrer dans notre *fonda*, pour

prendre nos dispositions pour notre excursion dans les montagnes, où nous devons nous rendre le lendemain à l'aube du jour.

Nous jetons un dernier regard sur la noble cité de Tolède, assise sur son trône de rochers, avec sa ceinture de tours et son diadème d'églises dont l'admirable silhouette est toujours présente à notre pensée.

CHAPITRE VI

LA SIERRA MORENA

Nous allons enfin nous rendre en Andalousie, le pays de nos rêves.

Le bruit des voix et un mouvement extraordinaire dans la cour de notre *posada* (hôtel), nous arrachent au sommeil.

Les mulets agitent leurs grelots ; on attelle la lourde voiture qui doit nous transporter à travers la Sierra Morena. Rien de plus pittoresque que ce voyage qui a pour nous un irrésistible attrait et nous promet de vives jouissances.

Parlons tout d'abord des diligences espagnoles, qui diffèrent complètement des nôtres, par l'attelage et la manière dont elles sont conduites.

On y attelle, deux à deux, une dizaine de mulets plus vigoureux, aussi rapides et plus infatigables

que les chevaux. Les colliers de grelots, les panaches, les pompons de laine verte, jaune et rouge, anciennes couleurs aimées des Maures, donnent à cette longue file de mulets une physionomie originale.

Le postillon monte en tête de l'attelage; trop éloigné du char pour atteindre de son fouet toutes les mules qu'il frappe en se retournant sur la selle, il est aidé par le *zagal*; celui-ci est un jeune homme qui s'assied près du *majoral* (conducteur), mais descend du siège et y remonte avec une rapidité et une adresse prodigieuses, alors même que la diligence est lancée à fond de train.

Il distribue avec une dextérité, souvent révoltante, les coups de fouet aux mulets paresseux ou rétifs, car il en est de l'Espagnol comme de l'Arabe; l'un et l'autre sont à la fois très durs et très bons dans la manière de traiter les animaux, ils ne leur épargnent ni l'effort, ni la fatigue.

L'Espagnol n'a pas assez de plumets, de pompons, de clochettes pour ses mules, il les excite en les flattant des beaux noms de *Coronela*, *Capitana*, *Pastora*, ce qui ne l'empêche pas de leur rompre les os.

Le *zagal* exerce un métier fort pénible; il ne prend pas de repos et, quand il ne stimule pas l'atte-

lage à tour de bras, c'est à force de paroles et de cris.

Le *zagal* change à chaque relais; d'ordinaire c'est un enfant de douze à treize ans; les malheureux qui remplissent cette charge ardue meurent presque toujours phtisiques.

Nous entendons la conversation très animée du conducteur, parlant à ses bêtes : « *Pastora!* au timon; te reveilleras-tu enfin grande paresseuse? — *Capitana*, garde tes ruades pour ce soir; tranquille, *Frasquita!* grande folle. Voyons, à ton poste *Adelanta!*..... Qu'on aille avertir *los señores viajantes* (les seigneurs voyageurs).

L'aube commençait à peine à blanchir, quand la lourde voiture nous emportait à fond de train.

En Espagne le voyageur doit être matinal. La nature dont il veut s'enivrer, la nature où il veut découvrir le reflet des grandeurs de Dieu, lui offre au lever du jour des beautés particulières, une vie propre, une éclosion, un réveil qui le fait assister, pour ainsi dire, comme Adam au spectacle sublime de la création.

La route, étroite et sinueuse, longe un torrent; elle s'élève rapidement au-dessus du précipice, presque toujours suspendue en corniche. En avançant la tête par la portière, nos regards plongent

jusqu'au fond du ravin, ou gronde le torrent. Le moindre accident nous ferait faire une chute de plusieurs centaines de pieds. Au premier moment cette réflexion est loin d'être agréable. Mais on s'habitue à cette impression.

D'ailleurs les postillons sont d'une adresse merveilleuse. Même dans les passages les plus difficiles, ils ne ralentissent jamais leur train ; la voiture, emportée au galop de son vigoureux attelage, vole, bondit, penche et se redresse. On finit par prendre plaisir à se sentir entraîné par ce tourbillon et la beauté du paysage distrait bientôt de toute autre pensée.

Nous traversons la fameuse Manche, théâtre immortel des aventures de Don Quichotte.

Elle est telle que nous nous l'imaginions : de grandes plaines nues, de longs espaces de terrains sablonneux, quelques moulins à vent, quelques misérables villages, des sentiers solitaires ; des maisons de chétive apparence.

En voyant ces lieux, on éprouve ce vague sentiment de mélancolie qu'éveille souvent en nous la lecture du livre de Cervantes.

Don Quichotte est une figure triste et solennelle, sa folie est une lamentation, sa vie est l'histoire des songes, des illusions, des désenchantements.

ments, des aberrations de tous ; la lutte de la raison contre le faux, de l'idéal contre la réalité. Tous nous avons un peu du Don Quichotte ; nous prenons des moulins à vent pour des géants ; tous nous sentons avec amertume le perpétuel contraste entre la grandeur de nos aspirations et la faiblesse de nos facultés.

Beaux rêves de l'enfance et de l'adolescence, généreux desseins de consacrer notre vie à la défense de la vertu et de la grandeur, chères images de périls affrontés, de luttes aventureuses, de grandes actions, tombées une à une, comme des pétales de fleurs, sur l'étroit sentier de la vie, comme il les ravive dans notre âme, comme il nous donne de doux et profonds enseignements le généreux et infortuné chevalier de la *Triste-Figure* !

Le souvenir de Don Quichotte hante notre esprit pendant cette route jusqu'au prochain relai de Puerto-Lapiche.

C'est avant d'arriver à Puerto-Lapiche que Don Quichotte croisa sa redoutable lance contre l'aile d'un moulin à vent qui le jeta tout étourdi, à vingt pas, sur la terre ! c'est sur ce même chemin qu'il mit en déroute les deux moines et qu'il faillit assommer le pauvre Biscaien.

Nous cherchions des yeux le chêne dont il avait

arraché une branche pour remplacer sa lance brisée contre les moulins. La plus humble prairie, arrosée par un filet d'eau, était celle où Sancho avait fait ces admirables repas, qui réveillent encore l'appétit du lecteur. Nous nous efforcions de ressaisir dans le murmure des blés verts quelque chose de ces admirables discours que le chevalier adressait à son écuyer.

— Voici Argasanillo d'Albaron où Don Quichotte naquit et mourut. — Le village se trouve à quelques lieues du Manzanarès.

» Dans un bourg de la Manche, dont je ne veux pas me rappeler le nom. » Ainsi commence le Don Quichotte!

Ce nom que Cervantes ne veut pas se rappeler est bien certainement Argamasilla de Alba. Cervantes, s'étant pris de querelle avec les habitants d'Argamasilla, fut arrêté par eux et jeté en prison, où il conçut son chef-d'œuvre. On montre encore aux étrangers la maison où il fut retenu captif.

Il se vengea de sa captivité en faisant de Don Quichotte le compatriote de ses geôliers : vengeance qui, nous l'espérons, lui sera pardonnée dans le ciel. N'avait-il pas d'ailleurs expié d'avance son péché en perdant un bras à Lepante, contre les infidèles?

L'aspect sévère du plateau des hautes montagnes est tempéré par des bouquets d'arbres qui s'élancent de toutes les anfractuosités et par des petites éclaircies de gazon ; dans le fond de la gorge, un clair ruisseau qui s'obstine à suivre tous les caprices du rocher : tel est l'aspect des lieux que Don Quichotte choisit pour renouveler la pénitence d'Amadis. C'est parmi ces rochers et ces buissons qu'il découvrit le pauvre Cardenio, c'est là que le hasard amena auprès de la belle Dorothée, le barbier et le curé qui cherchaient Don Quichotte.

« Ils aperçurent derrière un rocher, et assis au pied d'un frêne, un jeune garçon vêtu en laboureur, dont ils ne purent alors voir le visage, parce qu'il le tenait baissé, étant occupé à laver ses pieds dans le ruisseau qui courait par là. »

La belle route que nous parcourons était jadis un sentier étroit et dangereux. Lope de Vega a chanté ce pays ; voici la traduction de son sonnet se rapportant au Manzanarès :

« Que l'on ôte ce pont qui m'écrase. Que ne l'envoie-t-on à Séville, si toutefois il peut tenir dans le chemin de l'Argent.

» Mourant de soif durant l'été, qui oserait donner pour raison que je m'emporte dans la saison des orages ?

» Puisque de ce pont la moitié me suffit, que vos Seigneuries amènent ici un autre fleuve qui lui serve d'hôte et s'abrite sous ses arches. »

Ce sonnet original n'était que la paraphrase poétique d'un mot charmant échappé au grand poète dans un moment d'humeur. Un jour qu'il passait sur le pont de Tolède, Lope de Vega s'écria : « Ou vendez votre pont, ou achetez une rivière ! »

C'est précisément cette route que nous parcourons qu'on appelait jadis le *Chemin d'Argent* ; ainsi nommé, parce que c'était celui que suivait, pour se rendre de Séville à Madrid, l'argent qui d'Amérique arrivait à Séville. Tel était alors le respect qu'inspirait ce trésor de l'Etat, que souvent, au lieu d'escorte, il n'était défendu que par le drapeau de Castille, dressé sur le col des mules. Les lingots d'or et d'argent allaient ainsi sans crainte par le chemin des bandits.

Nous passons près du village de *Val de Penas* qui donne son nom à un des vins les plus estimés de l'Espagne. Nous apercevons des paysans revêtus des costumes les plus variés et les plus pittoresques, les chapeaux pointus des montagnards de la Sierra Morena, des toreros, des bohémiens.

Nous entrons dans la partie rocheuse (sauvage)

de la Sierra Morena, qui sépare la vallée de la Guadiana de celle du Guadalquivir, célèbre par les chants des poètes et les hauts faits des brigands. De distance en distance nous voyons, le long de la route, de petites croix de bois avec cette inscription : *Aquí mataron un hombre* (ici a été tué un homme). La route court entre deux murailles de rochers à pic, si hautes, que pour en voir le sommet, il faut mettre la tête hors de la portière. Ailleurs les rochers sont plus élevés, tantôt presque suspendus, tantôt séparés par des cavernes profondes et des précipices effrayants. Enfin la gorge que nous remontons devient toujours plus sauvage, de manière à ne plus laisser qu'un défilé.

Ce défilé a un nom dans l'histoire : on l'appelle le *Puerto de Despena-Perros*. C'est le passage le plus important de la Manche en Andalousie et depuis les guerres des Maures, jusqu'à la guerre de l'Indépendance, ce lieu a été un des points stratégiques qu'on s'est le plus disputés. Jamais nous n'oublierons l'horrible défilé de *Despenaperros* ; il serait une digne avenue de l'enfer si bien décrit par le Dante !

*Così d'acnico della roccia scogli Moven, che ricidean gli argini
ei fossi.*

(Ainsi, en bas des montagnes, les rochers découpent les précipices et les abîmes.)

(*Enfer*, t. XVIII).

On respire plus librement quand on est parvenu à la pyramide qui marque la limite entre les provinces de Jaen et de la Ciudad-Real.

Sur ce sommet, la piété espagnole a placé d'un côté une image sculptée de la Vierge de Tolède et de l'autre la Sainte-Face.

Nous récitons une prière devant ces images insignes et nous admirons cette imposante nature qui nous environne, bien faite pour élever l'âme vers le Créateur tout puissant.

Autrefois on ne franchissait ce terrible passage que l'œil au guet et les armes à la main, sans parler des loups qui, en hiver, s'y rassemblaient par groupes et attaquaient l'homme. Les brigands y trouvaient un asile assuré, ils étaient les rois de ces montagnes, tenaient pour sceptre le poignard et l'espingle et nul ne leur refusait le tribut sans y laisser sa tête.

La construction géologique de la Sierra Morena explique la présence d'un grand nombre de ces immenses cavernes, où les brigands se réfugiaient dans les temps anciens.

A l'époque des luttes entre la croix et le crois-

sant, elles ont plus d'une fois servi de refuge aux populations chrétiennes. Tout danger a disparu maintenant de la belle route que nous parcourons.

Cette route, ouverte en 1779 sous Charles III et sous la direction d'un ingénieur français, a présenté quelque sécurité du jour où, par ordre du monarque, des colonies, *nuevas poblaciones*, composées d'étrangers, peuplèrent les solitudes de la Venta de Cardenas, de Santa Elena, de los Carboneros, de los Rios et de Guaroman. Les colons venaient en aide aux soldats et aux alguazils pour la poursuite et l'arrestation des brigands.

Le court arrêt aux *Navas de Tolosa* nous permet de jeter un coup d'œil sur ces plaines célèbres, où se livra au mois de juillet 1212 (de l'hégire 609) la plus formidable et peut-être la plus importante des batailles qui aient jamais ensanglanté le sol de la Péninsule.

En espagnol on désigne sous le nom de *navas* les terrains qui offrent une plaine rase et qui, par conséquent, sont favorables aux manœuvres des armées.

Or, au commencement du treizième siècle, on ne savait pas encore si l'Espagne serait définitivement chrétienne ou musulmane. Les chrétiens, refoulés au huitième siècle au bord du *Douro*, avaient

reconquis pied à pied une partie du territoire envahi par les sectaires de Mahomet, et ils possédaient la moitié de la Péninsule ; mais la dynastie des Almohades, fondée par Abd-el-Moumen, fit prêcher le *djebad*, ou guerre sainte, dans son empire. De son côté le pape Innocent III, fidèle aux traditions des pontifes, pères et protecteurs de la chrétienté, pacifiait les princes catholiques et faisait annoncer à l'Europe une croisade en faveur du roi de Castille. Alphonse VIII, ou plutôt le christianisme, appelé à un duel suprême.

Le roi de Navarre, les ordres religieux de Calatrana, de Saint-Jacques-de-l'Épée, du Temple, de Saint-Jean-de-Jérusalem, les chevaliers français, commandés par l'archevêque, de la croix et du croissant, eut lieu dans *los Navas* qui se déroulaient sous nos regards.

Le 16 juillet, au point du jour, l'armée chrétienne, tombant à genoux, reçut des évêques qui l'accompagnaient l'absolution générale et l'absolution plénière des croisades.

L'Islam avait en ligne cinq cent mille hommes. Plus de cent mille mordirent la poussière ; aussi les historiens arabes nomment-ils cette journée *el aquab* (la punition).

Elle marqua une ère nouvelle dans les fastes de

l'Espagne, dans le destin des Almohabes, dont elle commence l'irréremédiable déclin. Leur empire se démembra en Espagne par la révolte des gouverneurs et à la puissante union du califat succéda la division du territoire entre les émirs, que les princes chrétiens pouvaient réduire plus facilement.

L'Espagne était sauvée.

On remarque dans les armes de Navarre les chaînes qui se dessinent sur l'écusson et se réunissent au centre par une émeraude. Elles ont été ajoutées au champ de gueules de l'antique écu de ses ancêtres, par le brave Sanche, qui rompit le premier la chaîne tendue devant la tente du calife et décida la victoire.

En passant au milieu des oliviers et des cactus qui commencent à paraître sur le versant de la Sierra Morena et qui rappellent si bien les pays arabes, nous rêvions, absorbé par ces grands souvenirs. Nous ne cherchions pas la trace du sang. L'archevêque Rodrigue, historien et acteur du terrible drame, raconte que la terre but ce sang avec une telle avidité, qu'elle n'en demeura pas teinte!

Con quedar muerta tan grande muchedumbre de Moros, dit d'après lui Mariano, *en todo el*

campo no se vio rastro dit sangre. Notre imagination souleva le voile jeté sur cette terrible bataille, nous rêvions assis au pied d'un olivier, symbole de la paix, dans le silence de la solitude, à peine troublée par la brise, qui fait frissonner les genêts odorants, qu'en France nous réservons aux jardins.

De distance en distance, se montrent quelques habitations de mineurs.

Nous traversons une suite de petits villages : Santa-Helena, Venta-Nueva, Venta del Rey, la Carolina, chefs-lieux fondés de quelques établissements miniers. Le fond de ces populations est allemand, mais il n'a fallu qu'un demi-siècle au soleil de l'Andalousie pour transformer ces blondes familles, attirées des bords du Rhin, par Charles III. Les voilà loin aujourd'hui des rêveries de Schiller, de Goethe et du docteur Faust, leur mélancolique compatriote. On reconnaît déjà dans leur chant la note un peu sauvage de la mélodie arabe.

En descendant les dernières rampes de la Sierra-Morena, le paysage change subitement, l'horizon s'élargit, les plaines s'ouvrent, le ciel prend les teintes les plus chaudes ; mille fleurettes émaillent les bords de la route, une fraîche verdure succède aux plantations d'oliviers, au doux aspect. Ce feuillage d'un ton sombre, austère, a été très judicieu-

sement choisi par les anciens, si habiles appréciateurs des rapports naturels, comme symbole de la paix et de la sagesse.

La délicieuse vallée du Guadalquivir, le jardin de l'Espagne, l'Éden des Arabes, le paradis des peintres et des poètes, la bienheureuse Andalousie se déploie devant nos regards ravis, comme dans un immense panorama. Cette vue a la grandeur et l'aspect de la mer ; les chaînes de montagnes sur lesquelles l'éloignement passe son niveau, se déroulent avec des ondulations d'une douceur infinie, comme de grandes boules d'azur. Tout cela est inondé d'un jour splendide comme devait être celui qui éclairait le paradis terrestre. La lumière ruisselle dans cet océan de montagnes, comme de l'or et de l'argent liquides.

Une végétation nouvelle s'épanouit de tous les côtés, déjà les aloès dressent au bord du chemin leurs grandes feuilles charnues et des nopals aux formes bizarres se montrent dans les champs parmi les figuiers.

Ce passage des plaines froides et nues de la Manche aux riches et tièdes vallées de l'Andalousie, nous jette dans un ravissement indicible. C'est comme un lever de rideau splendide, comme si une baguette magique nous eût transportés dans un

instant, des brumes du nord dans le ciel éternellement radieux.

Nous nous approchons de la vaste plaine de Baylen, d'où partit, le 20 juin 1808, le premier avertissement que la Providence donnait à Napoléon. Ce fut un de ces coups dont toutes les circonstances agrandissent encore la portée. On a parlé de trahison, vaine excuse, par où l'orgueil humain cherche à se dissimuler sa défaite. S'il y eut un traître à Baylen, ce fut le destin qui, ce soir, commença à trahir l'empereur. A Waterloo, il dut se souvenir de cette autre journée de juin.

Le duc de Rivas a consacré à ce souvenir, glorieux pour l'Espagne, mais cruel pour la France, une de ses belles romances historiques. Nous ne pouvons résister d'en citer ici les derniers vers :

- « Vive l'Espagne ! s'écria le monde en s'éveillant de sa léthargie.
- » A ce bruit formidable, un astre s'éteignit dans le firmament.
- » Du trône de l'Éternel, deux archanges descendirent. L'un allait porter la nouvelle au pôle, dont la neige se changeait en flammes.
- » L'autre allait creuser une tombe à Sainte-Hélène, morné écueil qui, sous la zone embrasée, se dresse au-dessus de l'Océan. »

Nous changeons de relais dans la petite ville de Baylen, et nous déjeunons dans une *posada* de modeste apparence. Il y avait grand encombrement,

mais en se serrant un peu, tout le monde finit par trouver place à la table d'hôte. Nous sommes servis par des maritornes, pouvant rivaliser avec les filles d'auberges, décrites par Cervantes.

Notre repas se compose du *pulchero*, le plat espagnol par excellence, qui est mangé tous les jours par tout le monde, dans toute la Péninsule. Il y a un peu de tout dans ce plat national. Le *pulchero* est une espèce de pot-au-feu ; un bon morceau de bœuf bouilli forme la base du plat : à l'entour, des membres de poulet, un morceau de saucisson, du lard, des légumes, du jambon ; en dessus, en dessous, et dans tous les interstices, des *garbanzos*, espèce de pois chiches, mais plus gros, plus tendres et de meilleur goût. Notre long voyage nous avait aiguisé l'appétit et nous ne dédaignons pas ce plat de résistance. Des perdrix frites à l'huile et des oranges complétèrent notre repas, arrosé du vin généreux du val de Penas.

La jeune maîtresse de la *posada* portait sur les bras un bel enfant : c'était un type de Vierge digne du pinceau de Murillo.

Nous reprenons la route de Cordoue, où nous devons coucher le soir même.

Nous voici dans la véritable Andalousie : des blés superbes, des oliviers magnifiques, dont les li-

gnes régulières allaient à perte de vue, expirer au pied des collines, elles-mêmes couvertes d'une éclatante verdure. De puissantes haies d'aloès, gardaient, comme les dragons de la mythologie chevaleresque, le jardin de promission. Sur le bord des fossés, sur les talus, jusque sur la route, des fleurs en touffes, en buissons, les unes sur les autres, groupées en grands bouquets, tremblant au bout de leur tige; des lauriers-roses, des petits bois d'orangers, des collines variées par cent nuances de vert, surmontées de vieilles tours mauresques, semées de maisons bariolées, et, entre elles, des ponts blancs et légers, jetés sur des ruisseaux cachés par les arbres. A l'horizon, apparaissent les sommets neigeux de la Sierra-Nevada; au-dessous de cette bande blanche, les autres bandes bleues, ondulées, des montagnes plus rapprochées.

Aux oliviers succèdent des bois.

Là où la culture manquait, les fleurs s'étaient emparées de la terre, pour y dessiner d'admirables dessins.

Telle était la route enchantée par laquelle nous descendions aux bords du Guadalquivir. Ses eaux un peu limoneuses avaient la teinte rosée de celles du Nil : c'était une harmonie de plus dans le paysage.



FORT OF CADIX

Nous passons le Guadalquivir sur un fort beau pont. Ce pont évoque aussi de poétiques souvenirs.

Il y a des mots qui ont un charme secret, qui sont formés de syllabes si sonores, si musicales qu'ils ne frappent jamais notre oreille sans éveiller en nous mille souvenirs charmants, mille riantes images. Celui-ci est du nombre. Il veut dire simplement en arabe : *Ouel-el-Kébir*, mais pour ceux qui ne connaissent pas l'arabe, il veut dire le fleuve aux rives fortunées, il veut dire tous les charmes de la nature, toutes les délices d'un beau ciel, tous les enchantements de la poésie.

La route devient toujours plus accidentée, on ne cesse de perdre et de retrouver le fleuve capricieux. La vaste plaine légèrement ondulée, qu'il enlace dans ses harmonieux détours, est parfois d'une richesse monotone, parfois aussi elle s'anime et s'égayé.

Ce sont d'ordinaire des bandes de chevaux que l'on mène vendre à Valence ou que l'on en ramène, et qui, s'échappant de la route, s'abattent comme des volées d'oiseaux sur les vertes prairies.

Cinq lieues avant Cordoue, nous laissons à gauche un village pittoresque : c'est Carpio, la patrie du vaillant chevalier de ce nom. Bernard de Carpio

a été chanté par Lope de Vega, et, comme le Cid, il a eu son long épisode dans le *Romancero*.

A quelque distance de la cité maure, conquise par les chrétiens, le héros semble veiller encore dans sa haute tour, sentinelle avancée, placée là pour voir si l'ennemi ne revient pas,

» Quand à votre Carpio, disait-il un jour, dans un moment d'humeur, au roi Alphonse le Chaste, je n'en veux pas, vous pouvez le garder pour vous; car lorsque je le voudrai, je saurai bien le conquérir. »

La campagne devient toujours plus variée et plus fleurie : Arjonilla, au milieu d'un bois d'oliviers dont on ne voit pas la fin ; Pedro, Abad, dans une plaine couverte de vignobles et d'arbres fruitiers, Ventas de Alcolea, sur les dernières collines de la Sierra-Morena, peuplées de villas et de jardins.

On approche de Cordoue ; un parfum délicieux se répand dans l'air, on traverse un jardin enchanté, les aloès, les cactus se multiplient. Voici Cordoue !

Que de riantes promesses éveille l'écho de ce nom !

CHAPITRE VII

CORDOUE

Le royaume de Cordoue est une des plus belles provinces de l'Andalousie. Son ciel est toujours pur, le soleil éclatant et son sol d'une fertilité prodigieuse.

Les Arabes la nommaient : « le paradis de Mahomet. » Aux yeux de tous ceux qui ont conservé la poésie du cœur et le culte du beau c'est le *paradis terrestre*.

Nous retracerons ici les souvenirs historiques, les mouvements, les mœurs des habitants de cette merveilleuse cité de Cordoue, qui reste gravée fidèlement sur cette trame légère, qu'on appelle la mémoire.

Cordoue était jadis l'empire mauresque de la Péninsule, le centre du gouvernement, la portion

de l'Espagne la plus riche, la mieux cultivée, le centre duquel les sciences, les lettres et tous les beaux-arts, que les Omniades avaient apportés de l'Orient, répandaient sur le reste de l'Europe cet éclat qui, pendant plusieurs siècles la fascina et l'éblouit. — L'Europe a presque oublié le royaume de Cordoue.

Voici un terrain accidenté, de vastes plaines, de hautes montagnes, des rivières et des fleuves nombreux, un beau ciel et un soleil éclatant, tels sont les avantages que nul pouvoir humain ne saurait enlever au royaume de Cordoue ; avantages qui, sous les califes, avaient rendu ce royaume si puissant. En voyant cette terre de promesse presque en friche, ces villes silencieuses, sans commerce, sans industrie, sans agriculture, on ne douterait point qu'au dixième siècle, sous Abdérame III, le royaume de Cordoue renfermait à lui seul plusieurs millions d'habitants. L'histoire de l'Europe nous apprend que d'après la plupart des écrivains contemporains d'Abdérame, Cordoue, ville capitale des Omniades, bâtie sur la rive droite du Guadalquivir, dans une plaine protégée par la Sierra-Morena contre les vents du nord, était, au dixième siècle, la plus grande et la plus peuplée de toute l'Europe. Abul-Walid assure que la ville de Cor-

doue avec ses faubourg s'étendit cinq lieues le long du Guadalquivir.

D'autres historiens affirment que Cordoue renfermait alors deux cent douze mille maisons, parmi lesquelles soixante mille grands édifices ; six cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingt-cinq mille boutiques ou caravansérails ; le tout enfermé dans une épaisse ceinture de remparts, dont la circonférence était de six lieues... En dehors des remparts, et comme pour témoigner de sa puissance, vingt-et-un faubourgs, pavés comme la cité, et comme elle, éclairés par d'excellents réverbères, s'étendaient joyeux et animés, comme les vastes plis d'un manteau royal d'une puissante souveraine.

La population de la seule ville de Cordoue s'élevait à un million d'habitants. Elle en compte aujourd'hui environ trente mille.

Abdérame III fut grand par les guerres qu'il soutint contre les ennemis de son empire, mais il fut plus grand encore par la magnificence de sa cour, par la prospérité de son pays, par l'état florissant, où, pendant son règne, il sut maintenir les sciences et le commerce, l'industrie et les beaux-arts. Sous ce règne remarquable, les lettres répandirent un vif éclat sur toute l'Europe.

Après de longues guerres civiles, Abdérame, ami du grand et du beau, se livra presque entièrement à ses goûts d'artiste, et de magnifiques constructions, de nombreux et féeriques monuments s'élevèrent comme par enchantement sous l'impulsion de son puissant génie. Le calife avait compris qu'encourager les œuvres de l'intelligence, veiller au bonheur du peuple, au développement des arts, en accordant toute liberté à la pensée, sont les seuls droits légitimes qu'un souverain puisse avoir à l'immortalité.

Vue du haut de la Sierra, Cordoue a un aspect ravissant.

Après avoir passé un pont de seize arches, construit par les Romains, reconstruit par les Maures, et par conséquent déjà à sa seconde antiquité, il faut s'arrêter et se retourner.

On s'écrie alors comme cet Arabe condamné à retourner en Afrique : « Ah ! Cordoue, que tu es ravissante et que l'on goûte chez toi des délices ! »

Délices de l'esprit, du cœur, de l'imagination ! Ce qu'on voit d'abord, tout au bord du fleuve, c'est une vieille tour qui est comme l'avant-garde ; puis la ville entière qui se déroule en amphithéâtre, entremêlée d'orangers, qui font songer à ces fontaines et ces bouquets de palmiers, qui rappellent ses

anciens maîtres, sortis pour toujours par la brèche encore ouverte de ses murailles.

La ville forme deux groupes distincts, en tête desquels se dressent, à gauche, son vieil Alcazar, devenu aujourd'hui une prison, et à droite cette merveilleuse mosquée ; plus à droite encore, au-dessus de l'une des dernières maisons, le palmier d'Abdérane balance sa tête royale, et par de là encore, la Sierra montre ses villes étagées, qui se détachent par leur blancheur sur l'éclatante verdure de ses escarpements.

Entrons, maintenant, si vous voulez, dans la ville qui a l'aspect plus africain que tout autre cité d'Andalousie. Elle a gardé une physionomie à part et conservé l'empreinte profonde de la civilisation qui a fleuri autrefois chez elle. Ses maisons blanches portent encore le cachet mauresque : elles n'ont sur la rue que de rares et petites ouvertures ; tous les appartements prennent jour intérieurement sur une cour décorée avec plus ou moins d'élégance. Au-dessus de beaucoup de toits s'élèvent les palmiers des jardins intérieurs, qui font songer aux fantastiques légendes d'odalisques et de califes !

Toutes les rues se ressemblent : les maisons badigeonnées de blanc, les fenêtres fermées, partout silence et mystère !

A mesure qu'on avance chaque porte présente un nouveau spectacle : arceaux, colonnes, fleurs, jets-d'eau, palmiers, une merveilleuse variété de dessins, de teintes, de lumières, de parfums; un souffle d'air frais, le bruissement des feuilles, des chants d'oiseaux; une harmonie suave et variée qui, sans troubler le silence de la rue, caresse l'oreille comme l'écho d'une musique lointaine. Dans ces murs on vit d'une autre vie, on respire l'air d'un autre monde, on est transporté en Orient!

Nous invitons le lecteur à nous accompagner tout d'abord dans le célèbre Alcazar de Cordoue, qui fut construit vers 708, par Abdul-Abdérame; aujourd'hui ce n'est plus qu'un monceau de ruines.

L'Alcazar, nom donné à toutes les habitations royales de souverains maures, était à la fois un palais et une forteresse.

On voit encore dans l'intérieur quelques restes informes des somptueux jardins qui le décoraient autrefois.

... Les palmiers qui balancent leur tête solitaire et attristée dans l'*arizafa* (ou rempart), les bouquets d'orangers et de cédrats qui s'étendent encore abandonnés à toutes les chances de la destruction; tous ces arbres chevelus, emmêlés, que nulle main d'homme n'a daigné émonder, faisaient, il y a

bientôt cinq siècles, les délices des rois maures et des gracieuses beautés de leurs harems.

Que de beaux mirages et de poétiques souvenirs réveille l'écho de « l'antique perle d'Occident, » comme les poètes arabes appellent Cordoue, qui renfermait dans ses murs le plus grand temple de l'Islam !

La renommée de cette fameuse mosquée se répandit dans tout l'Orient et obscurcit la gloire de l'antique Damas. Des plus lointaines régions de l'Asie les fidèles se transportaient aux rives du Guadalquivir pour se prosterner devant le *Mihrab* merveilleux de cette mosquée, à la clarté de mille lampes de bronze, faites avec les cloches des cathédrales d'Espagne. Enfin la savante Cordoue, couronnée de 30,000 villages, montrait fièrement ses blancs minarets au milieu des bosquets d'orangers et répandait autour d'elle, « dans la vallée divine », un souffle voluptueux de joie et de gloire.

Chaque voyageur court tout d'abord à cet édifice, qui est unique au monde. Le premier regard jeté sur cette merveilleuse ruine nous transporte et nous fait comprendre tout l'acharnement que mirent les Arabes à défendre Cordoue.

Nous nous trouvons devant une vaste enceinte, dont les murailles élevées de quarante pieds, d'un

beau ton doré, sont surmontées de créneaux dentelés. Nous entrons d'abord dans une cour irrégulière, dont l'enceinte forme une sorte de cloître ou de portique, et qui est plantée de beaux orangers, de cyprès et de palmiers, dont une fontaine jaillissante entretient la fraîcheur. — C'était dans ce bassin de marbre, que les musulmans faisaient leurs ablutions, commandées par le Coran, avant de pénétrer dans la mosquée. Rien de plus charmant, à notre sens, que cette disposition qui, au-devant du lieu saint, a placé ces beaux et paisibles ombrages, comme un vestibule qui invite au repos et prépare au recueillement.

De là nous pénétrons dans une autre forêt, qui est la mosquée même, forêt de colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre ; leurs lignes se croisent en tout sens et se prolongent en avenues. Sur ces colonnes légères s'élèvent deux étages d'arceaux superposés.

La lumière, inégalement répartie, pénètre facilement par d'étroites fenêtres placées à l'extrémité des nefs ; quand un rayon de soleil s'y glisse furtivement, il y a des clartés qui émerveillent le regard.

Le Caire n'a rien de comparable à ce merveilleux monument.

La mosquée d'Amrou, que nous avons admirée au Vieux-Caire, semble avoir servi de modèle à celle de Cordoue. Mais l'œuvre d'Abdérane surpasse de beaucoup celle du conquérant d'Egypte.

La mosquée du Vieux-Caire, dans sa partie couverte, n'a guère que trois cents colonnes ; la mosquée de Cordoue en a plus de mille.

L'imagination s'arrête confondue devant ce magique coup d'œil. L'esprit s'égaré éperdu, avec une sorte de ravissement, dans ces mystérieuses profondeurs, dans les épisodes infinis de ce *romancero* musulman. On n'en jouit qu'avec une sorte d'extase craintive, et comme si on redoutait de voir tout à coup s'évanouir la prodigieuse vision.

Voici qui donne la mesure de sa grandeur : au centre même du labyrinthe immense se dresse une église, ou plutôt une cathédrale.

Après la lutte violente qui se termina par la prise de Cordoue, la conquête a dû se montrer impitoyable et nous ne nous étonnons pas de trouver une église hardiment assise sur le foyer même de Mahomet : C'est le Dieu des armées qui a dressé sa tente dans le camp surpris et emporté de l'ennemi.

— Mais cette église laisse encore à droite et à gauche de profondes perspectives ouvertes par la

mosquée. C'est une double issue par laquelle Mahomet vaincu rentre dans son domaine.

— C'est en 786 que commença à sortir de terre, comme un fruit naturel de ce climat d'Orient, l'incomparable mosquée. Le calife Abdérame, qui en eut la première pensée, y travaillait lui-même de ses mains une heure chaque jour. Ce prince, éprouvé par la mauvaise fortune et ramené de l'exil sur le trône, se souvenant de ce qu'il avait le plus admiré dans sa vie errante, voulut retrouver dans la mosquée de Cordoue, le plan de celle de Damas, la grandeur et la magnificence de celle de Bagdad, la mystérieuse sainteté de celle de Jérusalem.

Son fils Hakim continua l'œuvre de son père et comme lui ne dédaignait pas d'y mettre la main.

Pourtant il fallut encore quelques générations royales pour achever l'édifice ; chaque calife avait à cœur d'y ajouter quelque chose, et la ville s'augmentant avec sa puissance, il fallut que ce temple s'élargît pour contenir tous les croyants. — Ses arcades, aujourd'hui fermées, étaient ouvertes alors, et la foule qui n'avait pu trouver place sous le dôme sacré, groupée autour des orangers, pouvait encore s'associer de loin à la prière commune.

Mais ce monument, dans sa dernière forme, surpasse et puissant effort du génie arabe et espagnol,

porte déjà, çà et là, l'empreinte de l'art byzantin.

Pendant qu'il s'achevait, des ambassadeurs étaient arrivés de Byzance et quelque chose de l'Orient chrétien était venu, qui se retrouve dans les procédés et dans certains effets de cette architecture.

La mosquée était dans toute sa splendeur à l'époque de la conquête et la pieuse barbarie des vainqueurs lui porta le premier coup ; le temps a fait le reste.

La mosquée de Cordoue eut de plus à souffrir sous Charles-Quint, à l'époque où l'on construisit l'église qu'elle renferme. Elle fut commencée en 1523.

Charles-Quint, le premier, ne pensait guère alors aux Arabes. — Trois ans plus tard, les événements ayant conduit l'empereur à Cordoue, il s'écria : « Ah ! si j'avais su ce que vous vouliez faire, jamais vous ne l'eussiez fait, car ce que vous avez fait là, aussi bien se pouvait-il faire ailleurs et ce qui était là n'avait pas son égal dans le monde. »

Il est incontestable que la demi-civilisation de la Renaissance a été en Espagne bien plus destructive que n'avait été la barbarie du moyen âge.

Les chanoines du seizième siècle ont du moins conservé dans la mosquée deux petits chefs-d'œuvre de l'art arabe. L'un est un petit oratoire, qui

était la partie du temple réservée aux ulemas et dont les murs sont intérieurement revêtus d'arabesques du meilleur goût. — L'autre est le sanctuaire, *mihrab*, qui était placé, comme toujours, dans la direction de l'Orient, et vers lequel les musulmans se tournaient en faisant leurs prières. — Le Coran y était déposé, et les pèlerins venaient y faire leurs dévotions. — C'est une sorte de petite chapelle au-devant de laquelle est une étroite galerie à trèfles. Les colonnettes qui soutiennent cette galerie, les fenêtres à grillages qui l'éclairent, l'arc en ogive qui forme l'entrée du sanctuaire, les ornements, noir et or, qui en font la bordure, les mosaïques en verre de couleur, qui en revêtent les parois, tout cela est d'une grâce, d'une élégance, et d'une richesse extrêmes.

A la place des voûtes actuelles, il y avait jadis des plafonds en bois de cèdre et de mélèze, ornés de caissons dorés et sculptés avec cette élégance dont les Arabes nous ont laissé de si beaux modèles. Au-dessus du toit s'élevaient de nombreuses coupes surmontées de boules d'or.

A l'intérieur brûlaient quatre mille lampes. Ces coupes ont été réservées.

Après la conquête de Cordoue par saint Ferdinand en 1236, la mosquée avait été, sans de grandes

modifications, appropriée au culte chrétien, et on eut le bon esprit et le bon goût de lui laisser son caractère original. Comme nous l'avons dit plus haut, ce n'est que sous Charles-Quint que le chapitre de Cordoue imagina de construire au milieu de l'édifice arabe un *coro* (chœur). L'administration municipale eut beau menacer de la peine de mort quiconque entreprendrait de démolir la mosquée, le conseil royal donna raison au chapitre. Soixante colonnes furent abattues pour faire place à une construction de plus de trois cents pieds de long, qui contrastait d'une manière déplaisante avec le style de l'édifice.

Malgré nos regrets de voir cette église en ce lieu, nous ne voulons pas nous dispenser de la visiter car elle renferme de riches sculptures.

Celles du chœur, toutes de la même main, sont de Cornejo, un artiste de Séville, dont les restes reposent à deux pas de son œuvre. Le trésor renferme de superbes orfèvreries, deux croix antiques d'un précieux travail et un saint ciboire d'une exquise élégance.

Nous invitons le lecteur à se replonger avec nous au sein de la forêt arabe.

Ces innombrables colonnes, ou pas un chapiteau ne ressemble à l'autre, forment dix-neufs nefs du

nord au midi et trente-cinq de l'Orient à l'Occident. Quoique le temps et le fanatisme aient travaillé à l'envi à effacer cette page sublime d'un art qui n'est plus, ils n'y ont cependant réussi qu'à moitié. Le sanctuaire même du temple est resté tout entier : c'est une chapelle d'une grâce, d'une élégance incomparable, d'une poésie qui n'a d'égale qu'à l'Alhambra. Mosaïques, inscriptions, marbre, ors et couleurs, tout s'est mêlé dans une profusion adorable. — Pas un peintre ne s'est arrêté devant ce miracle d'un art inspiré, sans se retirer désespéré de ne pouvoir en emporter qu'une vaine image. C'est assez pour émouvoir encore ceux qui ont vu ; mais quel pinceau rendra jamais, pour les autres, l'infinie légèreté des proportions, ces arceaux élançés et qui vont se rattacher à la voûte comme les rameaux d'un palmier, s'épanchant avec grâce? — Quel pinceau assez rapide pour suivre le merveilleux tissu de ses arabesques, assez riche pour retrouver la couleur de ses mosaïques étincelantes comme au premier jour, assez net pour reproduire les versets du Coran, sculptés d'une main si ferme, qu'on sent encore la foi de celui qui poussait le ciseau? La plume y serait impuissante comme le pinceau. Cet art qui tant de fois s'était vainement essayé à faire visible la pensée du poète, prend ici

sa revanche, et aucun poète ne traduira jamais l'harmonieuse beauté de cette création.

Les Arabes ont toujours été en Espagne des étrangers campés, en quelque sorte, plutôt que naturalisés sur le sol. Aussi, bien qu'on trouve partout des traces profondes de leur passage, leur civilisation ne leur a pas survécu, elle a disparu avec eux.

L'antipathie des races, la diversité des mœurs, l'hostilité des religions ; ajoutez-y cet esprit national héroïquement opiniâtre, cet orgueil patriotique qui a tenu pendant près de huit siècles le peuple espagnol en quelque sorte debout et armé pour reconquérir son indépendance et rejeter au-delà des mers ses envahisseurs : toutes ces causes ont fait que les Espagnols n'ont pas toujours rendu justice à ce qu'il y a eu d'admirable dans cette civilisation arabe.

Abdérame, après avoir construit la mosquée de Cordoue, ouvre des routes ; il fonde des bibliothèques et établit des écoles dans les principales villes de l'Andalousie.

L'agriculture et le commerce maritime s'étendent considérablement. Les sciences naturelles et la médecine, déjà en honneur parmi les Arabes, il les favorise et fonde un jardin botanique près de Cordoue (1).

(1) *Cosmos*, t. II, ch. v.

On rapporte même qu'en souvenir de Damas, sa patrie, d'où il avait été forcé de s'exiler (après le massacre de toute sa famille par Aboud-Abbas), Abdérame fit apporter à Cordoue et planter dans les jardins de son palais le premier palmier qu'on ait vu en Espagne. L'histoire atteste ce fait (1).

La poésie s'est emparée de cette légende, et une vieille romance espagnole exprime, non sans grâce, les plaintes du calife s'adressant à l'arbre, qui, loin de le consoler, lui rappelle la patrie et entretient ses regrets :

Toi aussi, noble palmier,
 Tu es étranger sur cette terre.
 Les doux zéphirs des Algarves te balancent amoureusement.
 Tes racines plongent dans un sol fécond, ta cime s'élève jusqu'au ciel.
 Et pourtant tu pleureras comme moi,
 Si, comme moi, tu pouvais te souvenir.
 J'ai arrosé de mes larmes les palmiers qui baignent l'Euphrate ;
 Mais les palmiers et le fleuve ont déjà oublié mes peines.
 De notre patrie bien-aimée, il ne te reste, à toi, aucun souvenir.
 Pour moi, hélas ! infortuné je me la rappelle sans cesse et je pleure !

(1) Condé : *Histoire de la domination des Arabes en Espagne*, t. I, p. 139.

Nous ajouterons encore le texte espagnol avec la traduction en dessous :

LE PALMIER D'ABDÉRAME

Tu tambien, insigne palma,
Eres aqui foresteras.
De Algarbe las dulces auras
Tu pompa halagan y besan
— Y al cielo tu cima elevas,
Tristes lagrimas llorazas
Sí mal yo sentir pudieras
— Tu no sientes contra tiempos
Como yo de suerte odiosa :
A mi de pena y dolor.
Continuas lluvias me asegan
Con mis lagrimas regúe
Las palmas que el Farat riego.
— Pero las palmas y el rio
Se olvidaron de mis penas,
Cuando my infaustas hades
Y de al Abbás la fiereza
Me forzaron a dejar
Del alma les dulces prendas.
— A ti de mi patria amada
Ningun recuerdo te queda ;
Pero yo, triste no puedo
Dejar de llorar par ella.

Tu vis, palmier majestueux,
Etranger aussi sur ces plaines.

L'Algarve a de douces haleines
Qu'il souffle avec amour sur ses sommets pompeux.
— Dans ce sol ta racine plonge
Ta cime monte dans les airs
Ah ! tes pleurs seraient bien amers
Si tu pouvais souffrir le tourment qui me ronge.
— Mais non ! jamais tu ne les sens
Les maux qu'un sort injuste entraîne ;
Tandis que la douleur, la peine
Sur moi toujours viennent s'abattre par torrents
— L'Euphrate arrose de son onde
Les palmiers qu'ont baignés mes pleurs
Ils oublièrent mes malheurs
Ces arbres tant aimés et cette eau si féconde
Lorsque par un sort que je hais
Et par Abbas, le sanguinaire
Proscrit sur la terre étrangère
J'allai vivre en exil, loin de ceux que j'aimais.
— A toi, de ma terre chérie
Ne reste plus un souvenir.
Pour moi je n'aurai qu'à mourir
Quand je devrai cesser de pleurer ma patrie.

Ce qui n'honore pas moins Abdérame que son goût pour les sciences et les arts, c'est l'esprit de tolérance dont il fit preuve vis-à-vis des chrétiens d'Espagne. Moyennant des subsides annuels, il leur octroya des chartes de sûreté, où furent ratifiés les privilèges qu'ils possédaient déjà aux termes des anciennes capitulations, et qui leur permettaient de s'administrer selon leurs lois civiles et religieuses.

Cette sage et philanthropique politique contribua considérablement à la prospérité du pays, pendant tout le temps que régna la dynastie des Omniades, c'est-à-dire de 756 à 1145. — C'est la belle période de la civilisation arabe.

Les chrétiens formaient la partie la plus nombreuse de la population, et la douceur avec laquelle ils furent traités, les retint sur ce sol, où il n'y avait de changé pour eux que leurs maîtres.

Ce sont ces chrétiens, sujets des califes, qu'on appela plus tard mozarabes (de *Most-Arab*, faits ou devenus Arabes).

La hiérarchie catholique subsista parmi eux : les évêques nommaient les curés et les abbés (1). — Viardot nous apprend qu'un concile fut tenu à Séville sous le règne d'Abdérame le Grand lui-même. Deux autres eurent lieu à Cordoue, l'un en 852, l'autre en 862.

Les Juifs, très nombreux à cette époque en Espagne, y jouissaient de la même tolérance que les chrétiens.

Doués d'une aptitude merveilleuse pour les sciences, les Arabes ont été les premiers maîtres de l'Occident.

(1) *Histoire de la domination des Arabes* : t. II, p. 63-76.

Par l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure, ils avaient été initiés aux connaissances scientifiques des Grecs ; à Bagdad on traduisait et commentait les livres d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Euclide, d'Archimède, de Ptolémée. Par la Perse et l'Inde, ils avaient recueilli les plus précieuses découvertes de l'Orient ; ils avaient reçu des Indiens l'algèbre, des Chinois le papier et la boussole. Ces connaissances si variées, ils ne se bornaient pas à les apporter en Europe ; ils surent les développer, les enrichir, les perfectionner.

M. de Humboldt est la plus haute autorité qu'on puisse citer à ce sujet ; il dit : (1)

« Les Arabes ont agrandi les vues sur la nature et doté les sciences d'un grand nombre de créations nouvelles.

» Ils doivent être regardés comme les véritables fondateurs des sciences physiques, en prenant le mot dans le sens étendu qu'on lui donne aujourd'hui. »

L'étude des plantes médicinales conduisit les Arabes à la botanique, qu'ils ont en quelque sorte créée.

La chimie ne leur dut pas de moindres progrès. Ils

(1) *Cosmos*, t. II, p. 238.

cultivèrent la géographie et la géométrie avec succès. L'astronomie surtout a reçu d'eux de notables perfectionnements (1).

Les Arabes rectifièrent les tables de Ptolémée et déterminèrent la durée de la révolution annuelle de la terre, avec une exactitude qui ne s'écarte que d'une à deux minutes des calculs les plus récents.

Ce sont eux qui ont les premiers appliqué la pendule à la mesure du temps : cette importante découverte appartient au grand astronome Ebu-Jounis, qui vivait à la fin du dixième siècle.

Le savant Gerbert, qui fut précepteur du fils de Hugues-Capet, puis évêque de Reims et de Ravenne et enfin pape, sous le nom de Silvestre II, Gerbert était allé s'instruire dans les écoles arabes de l'Espagne.

Il étudia, dit-on, pendant trois ans, à Séville, sous les docteurs musulmans, les mathématiques, l'astronomie, la rhétorique ; il y apprit aussi la chimie qui le fit accuser un peu de magie par ses contemporains.

Au moyen âge, pendant les neuvième et dixième siècles, où la culture intellectuelle s'était réfugiée dans les monastères, il y avait au sud des Pyrénées,

(1) *Cosmos*, t. II, p. 258.

dans ces villes riches et puissantes, où se déployait toute la magnificence orientale, à Tolède, à Cordoue, à Séville, à côté des palais enchantés et des merveilleuses mosquées, de vastes collèges richement dotés, où la poésie, la philosophie, les sciences naturelles furent enseignées à des milliers d'auditeurs venus quelquefois, comme Gerbert, de pays lointains. Ils y avaient des bibliothèques publiques où s'étaient accumulés les trésors scientifiques et littéraires de la Grèce et de l'Orient, traduits et commentés par les écrivains arabes.

On comptait jusqu'à soixante-dix de ces bibliothèques. Celle de Cordoue était tellement nombreuse que le catalogue seul formait quarante-quatre volumes.

Quatre cents ans plus tard, malgré les efforts de Charles le Sage, la bibliothèque royale de France ne se composait que de neuf cents volumes, dont les trois quarts de théologie (1).

Aristote était enseigné dans les écoles de Bagdad et de Séville, trois siècles avant qu'il régnât dans les nôtres ; Averroès ouvrait la voie à la philosophie scolastique.

Les juges les plus autorisés affirment que notre

(1) Viardot : *Histoire de la domination arabe*, t. II, p. 365.

littérature provençale du moyen âge a reçu une influence très marquée de la littérature arabe. Cette influence s'exerça, non par le contact direct, mais par le mélange des peuples et des langues. M. Villemain nous apprend que c'est « par mille détours que le souffle de la poésie arabe, parfum de l'Orient, est arrivé dans notre Occident et que cette verve orientale passa jusqu'à nos méridionaux qui sont presque des gens du Nord pour les Arabes (1). »

Les chevaliers arabes visitaient les cours des rois chrétiens ; plusieurs étaient à la fois poètes et guerriers comme tous les troubadours.

Le génie arabe a montré le plus d'originalité dans l'architecture. Si elle manque de grandeur, elle possède une grâce, une élégance, une variété merveilleuse.

L'architecture, appelée improprement gothique, est née spontanément en France vers le milieu du douzième siècle, et ne tire son origine que du roman et par le roman du byzantin.

Si les Arabes ont fait preuve d'un esprit singulièrement ingénieux et précoce, il ne faut pas prétendre mettre leur civilisation au niveau de la civilisation chrétienne. L'esprit arabe, si curieux, si

(1) Villemain, Littérature du moyen âge, IV^e leçon.

inventif, si actif, manquait de puissance et de profondeur; s'il s'est montré original, son essor s'est vite arrêté.

Deux à trois siècles ont épuisé sa sève. Le génie arabe n'a pu se renouveler; aussitôt que la race arabe, peu nombreuse, se fut mêlée et confondue avec des populations moins bien douées, avec les tribus sauvages du Maroc, il a été frappé de stérilité.

La civilisation arabe n'en a pas moins eu en son heure un admirable éclat et une salutaire influence. Elle a été la transition entre les civilisations antiques qui venaient de s'éteindre et la civilisation moderne qui allait naître.

Avant de quitter cette cité mauresque idéale, visitons une dernière fois la mosquée de Cordoue, dont nos descriptions n'ont pu donner qu'un pâle reflet. — Bien que transformée en église chrétienne depuis plus de six cents ans, elle a gardé son nom musulman, et les Espagnols eux-mêmes disent toujours la *Mezquita*.

C'est une féerie vers le soir, sous les longues arcades sombres de la mosquée. Sans efforts d'imagination on se croit en plein monde oriental.

A chaque instant nous nous attendions à voir, au détour d'une colonnade, un croyant, prosterné le

front sur la dalle, faisant ses adorations du côté du levant, ou quelque derviche accroupi dans un coin, roulant dans ses doigts les gros grains de son cha-pelet.

A notre retour de la mosquée, nous parcourons au hasard les rues sombres et tortueuses de Cordoue, qui ont gardé si fidèlement leur caractère national.

Ces blanches maisons renfermaient pour nous d'agréables mystères que les grilles peintes de leurs petites croisées ne nous dérobaient qu'à demi. — Depuis longtemps les anciens maîtres ont repris le chemin de l'Afrique, emmenant avec eux les belles captives, dont ils étaient si jaloux; mais l'éclair de leurs doux regards est resté aux yeux des nouvelles habitantes de leurs harems.

Nous les voyons par les portes entr'ouvertes assises au fond de leur cour de marbre rêvant aux murmures des fontaines, ou glissant, pour se livrer à quelques soins domestiques, parmi les orangers, chargés de leurs fruits d'or.

Par intervalle une voix douce s'élevait dans le silence de ces rues un peu désertes et animait d'un charme mélancolique toutes ces images éparses de la vie orientale.

Nous retrouvions partout à Cordoue cette poésie d'une nature toute nouvelle, d'une civilisation

vaincue, mais dont quelques traces ont résisté au temps et à des habitudes plus dures.

C'est de Cordoue que venaient autrefois, dans le reste de l'Europe, ces beaux cuirs dorés et couverts de riches arabesques qui paraient les galeries féodales de nos ancêtres.

CHAPITRE VIII

UNE IDYLLE ANDALOUSE

Après avoir visité tout ce que l'antique et merveilleuse cité mauresque offre de plus curieux, il nous reste à faire une excursion dans la Sierra de Cordoue.

Sa richesse et sa fraîcheur l'ont rendue célèbre en Andalousie.

Elle est pleine de riants ombrages où l'on fuit chaque année les ardeurs de l'été.

Pendant la rude montée il faut quitter la voiture et recourir aux chevaux, aux ânes, aux mulets. Par ces sentiers plus accidentés, la promenade devient plus pittoresque et plus gaie.

Nous rencontrons de grands puits où viennent, au coucher du soleil, s'abreuver les troupeaux.

L'imagination a peu à faire pour se représenter Eliézer abordant Rebecca au bord de ces puits.

Pendant que nous nous reposions sur un site ravissant, dominé par de riantes collines, les mœurs espagnoles nous gardaient une surprise.

Parmi les montures de notre caravane étaient assis des groupes de gens au costume bariolé. — Ils étaient accompagnés de musiciens.

Tout à coup, du milieu des arbres, des chœurs de chanteurs font entendre des airs du pays. A ce doux appel un jeune homme et une jeune fille se détachent d'un groupe de paysans et exécutent un gracieux bolero.

Un peu plus loin nous apercevons un campement de bohémiens.

Les musiciens accourent à notre approche, et, aux premiers sons de la guitare, des castagnettes répondent dans la troupe. Une gitana s'avance, puis une seconde, une troisième, il en vient jusqu'à six qui se mettent à danser dans leur costume aux couleurs éclatantes. La plus belle, une grande jeune fille, à la démarche indolente, avait des grands yeux noirs veloutés, au regard mélancolique.

Sur le visage de plus d'une de ces gitanas, nous reconnaissons les lignes du type égyptien et dans

leur danse, un peu monotone, une certaine analogie avec celle des almées.

Rien de plus simple que leur danse ; deux d'entre elles se détachent pendant que les autres, groupées à l'écart, se préparent à les accompagner en chantant et s'accompagnent elle-mêmes, en frappant dans leurs mains. — Pendant qu'elles récitent, dans un idiome que peu de gens comprennent aujourd'hui, quelque longue histoire tendre, celles qui sont en scène tournent sur elles-mêmes en élevant leurs bras, et prennent mille attitudes diverses, tandis que leur regard semble chercher parmi les spectateurs un regard qui réponde à la capricieuse mobilité de leurs impressions.

Celle qui se sent fatiguée s'arrête et rentre dans le groupe de ses sœurs ; une autre aussitôt la remplace dans la danse et toutes y prennent part successivement. Il est probable que les pas comme les voix retracent aussi quelque mystère d'amour, dont, avec le temps, le secret s'est perdu.

Chaque jour ainsi les pauvres bohémiennes, ou gitanas, laissent aux épines de leur sentier aventureux quelque chose du poème dont leurs pères étaient les rapsodes.

Le soleil couchant encadrait dans ses chaudes teintes cette idylle andalouse qui avait bien son côté

poétique. On reconnaît les gitanas à leurs cheveux noirs un peu crépus, à leur peau basanée ; leur profil est généralement busqué. Elles ont un air timide, étrange, l'œil mobile, quelque chose de naïf et de farouche dans le regard. Il y a un proverbe espagnol qui dit : « Œil de gitana, œil de loup. » Ces gitanas ont dans tous leurs mouvements tant de souplesse et de force, elles portent dans cet exercice national tant d'animation, de verve, de passion, leurs danses ont un caractère si original et si naïf, qu'on finit par leur trouver une certaine grâce.

Les gitanas qui sont belles ne le sont pas à demi ; elles ont quelque chose de noble et de fier qu'on retrouve rarement chez les autres femmes. Nos danseuses avaient les cheveux relevés avec soin et ornés de fleurs naturelles avec cet art coquet qu'ont, en Espagne, mêmes les femmes du peuple.

Les gitanos étaient autrefois très nombreux en Espagne. A Séville ils peuplaient presque à eux seuls le faubourg de Triana.

Quoique un peu dispersés aujourd'hui on en rencontre encore un grand nombre à Grenade, où ils ont formé une colonie et ont pris des habitudes plus sédentaires qu'ailleurs.

Ils habitent, sur le flanc méridional de la colline de l'Albaycin, un coin retiré, qui est en dehors de



M. J. G. DE BELLON

CATHÉDRALE DE MALAGA

la ville, comme les anciens *ghetto* des Juifs. Leurs demeures ne sont pas des maisons mais des grottes, creusées dans le rocher, comme on en voit sur quelques points des bords de la Loire. Mais ces grottes étroites, basses, sales, enfoncées, ressemblent plutôt à des tanières qu'à des habitations humaines.

Elles se composent d'une seule chambre, qui ne prend le jour que par la porte; la fumée s'en va comme elle peut par un trou percé dans le plafond. A peine voit-on çà et là quelques meubles délabrés; en guise de lits, des nattes, ou un tas de feuilles sèches. Les enfants, à demi nus, se roulent dans la poussière, leur premier berceau, pêle-mêle avec les poules, les chiens et ces animaux détestés des Juifs comme des musulmans.

Cette race étrange, à la fois redoutée et méprisée des Espagnols, a toujours pullulé dans la Péninsule et particulièrement en Andalousie.

Cette pauvre population semble avoir apporté dans notre Occident le type, les mœurs et la condition des parias de l'Inde. — On sait, en effet, que les gitanas, les mêmes que nos Égyptiens ou Bohémiens, que les gypsies d'Angleterre et les zingari d'Italie, sont un peuple chassé des bords de l'Indus par les révolutions politiques ou des persécutions religieuses.

Il semble que le soleil d'Orient lui rappelât sa première patrie.

L'Europe les vit apparaître vers la fin du quatorzième siècle.

Des bords du Danube, où fut leur première halte, ils se répandirent bientôt jusqu'aux dernières limites du continent et ne s'arrêtèrent dans leur course vagabonde que sur le rivage de l'Atlantique.

Leur langue qui se rattache par une filiation très claire au sanscrit, la langue sacrée de l'Inde, leurs traits mêmes, qui se rapportent encore au type indou, mettent hors de doute leur origine orientale.

L'existence de ce peuple depuis cinq siècles, est une des singularités les plus curieuses de l'histoire.

Ils ont traversé l'Europe en tous sens, et ils ne se sont fixés nulle part.

Ils se sont mêlés à toutes les nations occidentales sans jamais se fondre avec aucune. Campés, en quelque sorte, au milieu d'elles, vivant sur les chemins, dans des landes, tout au plus dans les faubourgs des villes, redoutés des populations sédentaires et exerçant toutes sortes de métiers suspects, cette nation mystérieuse et nomade est restée obstinément, invinciblement en dehors de la civilisation moderne, qui l'enveloppe sans pouvoir la pénétrer.

C'est une chose étrange, que cette persistance de

certaines races qui ne se sont altérées, ni par le temps, ni par les influences environnantes.

Il n'y a que les Juifs qui présentent encore, quoique à un moindre degré, un second exemple d'un pareil phénomène.

Probablement dans les deux cas le même fait trouve-t-il son explication dans la même cause : la persécution, l'antipathie de mœurs et de religion, qui a fait de ces exilés, de ces proscrits une sorte de race maudite, redoutée, haïe, traitée en ennemie par le genre humain.

A travers les vices traditionnels des habitudes incorrigibles de vol et de brigandage, les gitanas ont gardé cependant deux vertus : la chasteté des femmes et le sentiment de la famille. — Ils ne se marient qu'entre eux. Ils ont leurs lois, leurs coutumes, on peut dire, leur religion ; car il est douteux qu'ils soient chrétiens autrement que de nom.

On nous a raconté, qu'il y a une vingtaine d'années, un Anglais, Georges Barrow, membre de la Société biblique de Londres, essaya de répandre la Bible parmi eux. Il apprit leur langue, vécut avec eux pendant plusieurs années, traduisit en zingari l'évangile de saint Luc, et parvint à le faire imprimer à Madrid. Mais nos gitanas regardaient ce livre comme une amulette, un talisman et le met-

taient dans leur poche quand ils allaient voler ou faire un mauvais coup (1).

Un autre jour nous avons eu la bonne fortune de voir un ballet national dans une fête champêtre.

Quatre danseuses, dans le costume espagnol traditionnel, jupon de couleur éclatante, orné de dentelles noires et de paillettes d'argent, ont dansé tout d'abord le bolero, la cachucha, le jalero de Xérès, la danse de la cape et de l'épée.

Quelques-unes de ces danses sont originales et gracieuses, mais depuis un siècle on les a vues en France sur nos théâtres.

Ce qui nous a charmé davantage ce sont deux gitanas, qui, dans leur costume pittoresque, ont exécuté devant nous une danse mauresque ou bohémienne pleine de caractère.

La guitare sert d'accompagnement pendant que le chanteur d'une voix gutturale et stridente fait entendre une mélodie étrange et sauvage, tour à tour trainante et précipitée. La danseuse, qui est seule, tantôt imite avec les doigts le bruit des castagnettes, tantôt frappe dans ses mains ; les autres, formant le chœur, de temps en temps battent des mains pour marquer la mesure.

(1) *The Bible in Spain*, par G. Barrow.

L'une des gitanas, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, avait de grands traits, la bouche fine et fière, les cheveux d'un noir bleu, des grands yeux veloutés, avec des éclairs qui jaillissaient par instant, et ce teint à chauds reflets, qui a si bien fait dire poète :

Tu n'es ni blanche, ni cuivrée
Mais on dirait qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

Sa démarche, ses gestes avaient une noblesse naturelle, cette noblesse qui tient, ce semble, à la race.

Quand elle s'avancait, la tête droite, un bras élevé, l'autre pendant, frappant la terre du pied, comme par des appels précipités, elle avait des attitudes et un port de reine. Ces mouvements obliques, ces contorsions de hanches, qui ressemblent à des ondulations de couleuvres, qui sont propres aux danses espagnoles et mauresques, n'avaient rien de vulgaire et n'étaient pas dépourvues de grâce.

Il y a longtemps que les femmes de l'Andalousie sont renommées pour leurs danses. Déjà, chez les Romains de l'empire, ces danseuses étaient recherchées dans les fêtes et les festins de ces maîtres du monde.

CHAPITRE IX

SÉVILLE

Nous suivons une route ravissante pour nous rendre de Cordoue à Séville.

Près d'Alcala nous admirons les immenses débris de son château maure : C'est une des plus belles ruines de l'Andalousie.

Des familles entières de gitanas disputent aux oiseaux de proie les excavations du rocher.

Le pays est riche et accidenté. Une petite chaîne de montagnes court sur la droite du Guadalquivir ; plus loin la blanche ville de Palma à demi cachée dans un épais bois d'orangers, on s'avance au milieu des champs blondissants d'épis, bordés de longues haies de figuiers d'Inde, de rangées de petits palmiers, de bois de pins, de plantations épaisses d'arbres fruitiers ; à chaque instant on voit des col-

lines, des châteaux, des torrents, des vastes clochers de villages cachés parmi les arbres et les sommets azurés de montagnes lointaines. Nous remarquons de ravissantes maisons blanches comme la neige. Quelques-unes de ces maisons ont une ou deux fenêtres géminées à la mauresque, d'autres ont quelques arabesques sur la porte, d'autres le toit couvert de tuiles peintes de diverses couleurs comme les maisons arabes. Les paysans que nous voyons devant leur porte, ou qui accourent pour regarder le train portent des costumes pittoresques : ils ont un chapeau de velours à grands bords un peu relevés, avec le fond petit et de forme de pain de sucre, une petite veste courte, un gilet ouvert, des pantalons courts arrêtés au genou, des grandes guêtres et une ceinture multicolore autour de la taille. Ça et là, dans les champs, on voit cheminer des hommes enveloppés de grands manteaux rouges et blancs, qui étonnent le regard de l'étranger au milieu de cette chaude atmosphère.

Mais le climat détermine la convenance des aliments comme celle des vêtements chez les peuples divers.

Ce que vous jugez nuisible dans votre pays, même à bon droit, peut être ailleurs utile et hygiénique. Chez toutes les nations les usages universels et

séculiers ont leur raison d'être, quand même on ne les soupçonnerait pas d'abord, et l'expérience des générations, l'instinct populaire, ne sauraient guère, sous ce rapport, se trouver en défaut.

L'étranger souvent sourit à la vue de l'ample manteau dont s'enveloppe le Castillan sous un climat de feu, ou bien à la vue du double et triple burnous qui semble étouffer l'Arabe du Sahara.

Mais qu'on se détrompe. Toutes ces draperies arrêtent l'action directe des rayons solaires, beaucoup plus à craindre que la simple élévation de la température. Elles laissent à l'air une circulation plus ou moins libre, et il suffit de les resserrer quelque peu pour parer au danger des brusques passages du chaud et du froid, si redoutables aux premières heures des nuits méridionales.

Après cette digression sur la manière de vêtir des Espagnols, reprenons la route de Séville.

A droite, au delà du Guadalquivir nous voyons de belles collines, couvertes d'oliviers, aux pieds desquelles gisent les ruines d'Italica. — Voici Alcala.

Après avoir emporté cette ville et son château, saint Ferdinand s'y établit; du haut de la tour principale, encore debout aujourd'hui, il put y contempler longtemps Séville avant d'y entrer. C'était

pour nous une conquête moins difficile, mais non moins attrayante.

Le temps était magnifique, le soleil inondait de ses éblouissantes clartés la vaste et ondoyante plaine de verdure, au fond de laquelle on ne distinguait de Séville que sa majestueuse cathédrale. Mais à mesure qu'on avance le tableau confus se débrouille, et les premiers plans se détachent en champs de blé ou de maïs, en profondes rangées d'oliviers, en bouquets de pins, en odorants massifs d'orangers; çà et là le grand fleuve brille dans les hautes herbes comme une lame d'argent. La ville enfin laisse mesurer ses hautes murailles, bâties par Jules César.

A quelque distance des portes se trouve un lieu appelé la *Cruz-del-Campo*, à cause d'une belle croix de pierre, élevée là par un vaillant chevalier revenu de la Terre-Sainte.

Depuis *Cruz-del-Campo* la route est bordée par les arcades d'un immense aqueduc, bâti par les Romains et restauré par les Maures et qui amène à Séville les eaux estimées d'Alcala.

Quels abords riants, sous un ciel toujours pur! La campagne fleurit et répand ses parfums, le train vole! Voici les maisons blanches, les jardins, les ruelles! nous entrons dans la ville.

*Quien no ho visto Sevilla
No ha visto maravilla.*

(Qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu de merveilleux, disent les Espagnols.)

Pour ne rien exagérer nous traduisons ce proverbe :

(Il est une merveille que n'a pas vue celui qui n'a visité Séville.)

C'est cette incomparable cité qui jadis disputait à Cordoue le sceptre de la Mauritanie espagnole. Les Espagnols la citent avec raison comme la perle de leurs cités. Séville a un charme indéfinissable comme Venise et Naples, qui semblent faites pour une vie de plaisir.

Un climat enchanteur, une nature fertile et riante, une population vive et légère, contente de peu et avide de divertissements ; ce sont là les principaux traits de sa physionomie.

Le premier aspect de Séville est charmant. Ses places spacieuses plantées d'orangers ; ses belles promenades au bord du fleuve, plein de navires, ses palais, son Alcazar, sa majestueuse cathédrale que domine la tour dorée de la Giralda, ses rues propres et pavées de larges dalles, les maisons blanches,

les balcons verts, *les miradores*, ornés de tentures bariolées et de fleurs : tout cela lui donne la physiologie d'une capitale aussi attrayante que possible.

Là, pas un balcon qui n'ait gardé quelque souvenir du passé, pas un mot tombé de la bouche d'un passant qui ne révèle un trait de mœurs ; pas un monument qui n'ait reçu du temps quelque reflet de poésie.

Séville est remplie d'agréments pour l'étranger ; elle unit les charmes de l'Orient aux avantages de la vie européenne, la forte et poétique empreinte de la religion catholique, aux vestiges matériels de l'ancienne domination mauresque. Il est heureux que l'Évangile ait triomphé du Coran dans ces délicieuses contrées ; une religion sensualiste comme celle de Mahomet eut dégradé là, plus qu'ailleurs, l'humanité entourée de toutes les séductions de la nature.

Séville est belle au bord du Guadalquivir dont la roue à vapeur fait écumer les flots, tandis que près de lui la locomotive s'enfuit en sifflant à travers ces magnifiques oliviers. Elle est belle, pressée dans sa ceinture de murailles et ses cent soixante tours dorées, à créneaux aigus aussi vivement découpés qu'au lendemain de leur construction.

Nous retrouvons ici la description mauresque, ou

plutôt grecque et romaine des maisons bâties en carré, avec une tour au centre, une cour à galerie ou portique, pavée de marbre, ornée de fleurs et d'une fontaine; salon incomparable, le soir surtout, lorsque les lanternes vénitiennes jettent des lueurs magiques sur les colonnettes torsées, à travers les feuillages des plantes tropicales et sous les arcs variés, en fer à cheval. — Au dehors, sur les murs blancs, se détache en saillie la *reja*, cage de fer peinte en vert, dont les barreaux sont élégamment enlacés et artistement tournés. A travers ce réseau l'on voit sans être vu, et l'on respire le courant d'air qui circule dans la rue étroite, fermée aux rayons du soleil.

La ville est vivante et gaie; il y règne une grande animation. Dans cette foule bruyante, pittoresque, on retrouve sans effort tous les personnages de la comédie de Beaumarchais (*Barbier de Séville*). Figaro est partout, gesticulant, riant, semant ses bons mots de porte en porte et continuant à faire la barbe à tout le monde.

Almaviva est à cheval, toujours jeune, hardi, jetant des baisers aux balcons. Au lieu du costume de théâtre, il porte avec grâce une veste andalouse couverte de broderies de soie et de boutons d'argent.

Rosine est à tous les balcons, plus charmante que jamais sous sa mantille noire ; mais il faut croire que Bartolo est mort, car elle ne se gêne guère pour laisser tomber son bouquet et agiter son mouchoir de la main.

Basile aussi est dans la foule, nous ne le reconnaissons qu'à son long chapeau, tant il a aujourd'hui la mine gracieuse et avenante.

L'Alcazar de Séville est avec l'Alhambra de Grenade, le monument le plus précieux et le plus complet que l'architecture arabe ait laissé à l'Espagne.

Avant de visiter ces édifices, occupons-nous un peu de la biographie (histoire de Séville).

Fondée par Hercule, elle fut agrandie et embellie par César.

C'était déjà une grande ville quand les Vandales s'en emparèrent, en 413.

Leurs rois en firent la capitale d'un royaume qui, en 730, passa au pouvoir des Maures. Ce furent eux qui en l'an 1000 bâtirent la Giralda, ce poétique monument du génie arabe.

Deux siècles plus tard, en 1181, ils élevèrent l'Alcazar où vint se reposer vainqueur, le 23 octobre 1248, le saint roi Ferdinand. Deux ans après le même roi tenait à Séville les cortès de la monar-

chie. Alphonse le Sage les y tiendra en 1262 et Sanche le Brave en 1284.

Puis le sage et le vaillant cèdent la place au grand justicier, Don Pedre, dont l'austère et sombre légende pèse encore de nos jours sur les riantes imaginations de l'Andalousie.

Un événement tout pacifique nous repose un moment de cette époque tragique. Le 17 juin 1400, la première horloge du clocher qu'on ait vu construire en Espagne, venait se fixer dans la tour de la Giralda, et c'était elle encore dont nous entendions le grave et régulier mouvement.

Que de choses ont changé depuis en Espagne! dans ce pays en apparence si peu mobile!

Elle seule a sonné invariablement l'heure.

En 1478 un concile national est tenu à Séville. En 1499 les rois catholiques y réunissent encore les cortès et apportent de Grenade la double splendeur de leur règne.

Le seizième siècle se lève et remplit toute l'Europe de l'agitation de ses pensées et du bruit de ses querelles.

C'est le moment où de Séville partent ces hardis navigateurs qui vont dans le nouveau monde poursuivre l'œuvre de Colomb. Ferdinand Cortès et Pizarre, pour ne citer que les plus illustres.

En 1626, le Guadalquivir voulut aussi avoir son jour dans l'histoire de Séville, il déborda sur la ville et y exerça de grands ravages.

Un siècle plus tard la triple alliance de la France, de l'Angleterre et de la Hollande, signe dans Séville la paix avec l'Espagne. — C'est encore là qu'en 1808 se réunit la junte révolutionnaire. — Redevenue libre en 1814, le roi Ferdinand jure à Séville en 1820 la Constitution de 1812. — Les cortès s'y rassemblent en 1823, jusqu'au moment, où elles iront placer leur liberté orageuse sous la protection de l'Océan, et à l'abri des remparts de Cadix.

A dater de cette époque la joyeuse ville rentre dans son repos et retourne à ses combats de taureaux.

Mais au mois de novembre 1843 son antique énergie se réveille et la puissance d'Espartero vient se briser contre ses murailles.

Quatre titres résument cette histoire de la capitale de l'Andalousie :

La très noble est le nom que lui donna saint Ferdinand.

La très loyale est la désignation qu'elle reçut de Jean II pour avoir su résister aux provocations séditieuses de l'enfant Don Enrique.

Ferdinand VII la nomma *l'héroïque* et sa fille enfin l'appela *l'invincible*.

Mais les véritables armes de Séville que l'on retrouve dès 1311, présentent saint Ferdinand assis sur son trône, l'épée droite dans la main et ayant à ses côtés saint Isidore et saint Léandre, deux anciens évêques de l'Andalousie. Toute l'histoire de Séville a ce caractère héroïque et religieux à la fois ; ses patronnes mêmes sont deux martyres : sainte Juste et sainte Rufine.

Elle porte sur l'écusson de ses armes un écheveau entre ces deux syllabes *no-do*, ce qui avec écheveau (en espagnol *madeja*) fait *no madejado* : « Séville ne m'a pas abandonné. »

Cet ingénieux jeu de mot date du roi Alphonse le Sage, et remonte à 1283.

La physionomie des Sévillans n'est pas moins intéressante que celle de leur cité, que nous nous proposons d'étudier tout d'abord dans le caractère de ses habitants. Dans ce but nous parcourons les rues, les promenades, les marchés, les églises, nous arrêtant aux groupes, prêtant l'oreille aux conversations populaires. A chaque pas nous sommes frappés de ces vives allures, de cette démarche aisée et rapide, qui a quelque chose de l'oiseau, de ce costume à la fois pittoresque et simple, de ce langage coloré, de cet accent musical, en un mot de tout ce qui distingue l'homme du peuple de l'Andalousie.



LE PRADO A MADRID

La vie de ces gens-là semble une fête continuelle. On dirait que Dieu ne les a fait naître que pour danser, chanter, se divertir.

Souvent nous entendions des joueurs de guitare chantant d'une voix douce quelque longue romance, qui parlait sans doute du Cid. Ils étaient entourés d'une foule attentive qui les applaudissait chaleureusement.

L'Andalousie tout entière était là.

CHAPITRE X

L'ALCAZAR DE SÉVILLE

L'imagination la plus fertile ne saurait rêver quelque chose de plus merveilleux que l'Alcazar de Séville. Il justifie bien son nom car il a toute la tournure d'une habitation orientale, la plus opulente. On se croit dans un palais de fée. On est étonné, charmé, ébloui.

Les murailles semblent tendues d'une guipure de soie et d'or.

Les Arabes n'ont jamais été surpassés dans l'art de la décoration intérieure.

Malgré la profusion des ornements qui revêtent les salles jusqu'aux voûtes, il n'y a rien de lourd et de surchargé dans l'ensemble. Au dehors l'immense édifice a l'aspect d'une forteresse, au dedans c'est un palais féerique.

Tout n'est pas mauresque dans l'Alcazar; les armes de Séville en gardent fièrement les portes et l'ombre de Don Pèdre hante surtout ces ruines. Il semble que le justicier soit resté le dernier habitant de cette demeure de tant de maîtres divers.

Mais Goth, Arabe ou Castillan, musulman ou chrétien, plus il a vu passer de races ennemies, plus ce palais ressemble à l'Espagne.

L'Alcazar est renfermé entièrement par de hautes murailles et de tours crénelées.

La façade est nue et sévère comme les autres parties extérieures de l'édifice.

La porte est ornée d'arabesques dorées et peintes, entre lesquelles on voit une inscription gothique qui indique l'époque où l'Alcazar fut restauré par l'ordre de Don Pèdre.

En effet, l'Alcazar, bien que ce soit un palais oriental, est l'œuvre des rois chrétiens plus que celle des rois arabes.

Aujourd'hui l'antique muraille a éclaté en plus d'un endroit : la ville moderne fait irruption depuis des siècles dans le palais d'Abdelasis et de Don Pèdre; elle y a bâti des maisons, dessiné des rues, planté des promenades.

Seulement, çà et là, quelque tour élancée se détache sur le bleu du ciel, et, par sa forme et sa couleur,

semble vouloir maintenir, contre l'effet des âges nouveaux, la poésie des anciens temps.

La première origine de l'Alcazar se perd dans la nuit des temps.

Vers la fin du douzième siècle il est construit par le roi maure, Abdelasis. Au milieu du treizième, saint Ferdinand y plante sa bannière sur une petite tour, encore debout, à un angle de la place Santo Tomaso. Dans le siècle suivant Don Pèdre lui donne sa première forme en se servant encore pourtant de la main et du génie des architectes arabes. — Après Don Pèdre (le Justicier), tous les rois de Castille l'habitèrent plus ou moins de temps. Un siècle et demi plus tard Charles-Quint y vint épouser une infante du Portugal; il ne change pas l'Alcazar, il se contente d'y ajouter une partie nouvelle.

Enfin ce palais garde les traces de trois dynasties royales : chacune de ses pierres éveille un souvenir et garde un secret.

Visitons maintenant le merveilleux Alcazar.

Nous entrons d'abord dans une première cour plus longue que large, entourée de vieilles maisons. Cette cour, qui s'appelle encore la *Patio de la Montéria*, avait été ainsi nommée parce que les Monteros de Espinosa y tenaient leurs assises.

Une seconde entrée conduit à une espèce de cour

d'honneur, sur laquelle donne la véritable façade du palais. Cette façade n'est qu'une porte de moyenne grandeur, entourée d'arabesques peintes et dorées. Une inscription gothique placée en dehors, et qui fait elle-même partie des ornements de l'entrée, donne la date précise de la restauration de Don Pèdre.

Très haut, très noble et très gracieux conquérant, Don Pèdre, roi de Castille et de Léon, fit construire ce palais et cette façade l'an MCCLXII.

Par cette porte, nous pénétrons dans une étroite galerie qui nous conduit dans un grand *patio* de marbre.

La vue de ce merveilleux *patio* nous jette dans le ravissement : au centre une belle fontaine, un double étage de colonnes de marbre. Sur ses quatre faces d'une poésie orientale, les appartements intérieurs reçoivent le jour par des portes colossales, percées de guichet.

Ces salles basses formaient les fraîches habitations de l'été; au-dessus étaient celles de l'hiver, qui n'ont gardé que deux souvenirs de leur royale splendeur : une chambre mauresque qui fut, dit-on, celle de Don Pèdre, et une toute petite chapelle gothique que l'on attribue aux rois catholiques.

Mais cette partie supérieure du palais domine ces

délicieux jardins dont la renommée s'est répandue dans le monde entier.

Notre admiration grandit à mesure que nous parcourons les salles royales. De quelque côté que tombe le regard, du pavé à la voûte, c'est un fouillis d'ornements d'or et de pierres précieuses, d'inscriptions, d'arabesques, de dessins et de couleurs à vous donner le vertige.

On comprend le style de l'édifice quand on songe qu'il fut construit par des architectes arabes, à la solde des rois chrétiens.

A cette époque, les Arabes cultivaient seuls les sciences; ils étaient architectes et ingénieurs. A la guerre les rois chrétiens étaient obligés d'avoir recours aux ingénieurs arabes pour la construction des machines dont on se servait pour abattre les murailles des villes assiégées.

Plus d'une fois les rois chrétiens appelèrent les architectes arabes à Tolède et à Burgos pour y diriger leurs travaux.

La langue elle-même a gardé la trace de ce fait : en espagnol maçon veut dire *albanil*, mot dérivé de l'arabe.

Près de la porte du *patio* dont nous avons parlé plus haut, on montre, sur les dalles de marbre, une tache indélébile couleur de rouille. — Selon la tra-

dition populaire, c'est là que fut tué, par ordre de Don Pèdre, l'infant Don Fabrique, son frère naturel. Le roi gardait un implacable ressentiment contre ses deux frères Henri de Trastamare et Don Fabrique, qui, en 1354, s'étaient ligués aux princes révoltés contre lui, et l'avaient tenu prisonnier à Toro. Henri, craignant quelque piège, s'était réfugié en Languedoc; Don Fabrique, plus confiant, s'était réconcilié avec Don Pèdre et le servait loyalement.

En 1358, il venait de conquérir pour le roi la ville de Jumilla, dans le royaume de Murcie, quand il apprit que Don Pèdre le mandait à Séville. Il s'y rend à la hâte, pensant n'avoir mérité que ses bonnes grâces.

Le roi le reçoit de l'air le plus gracieux. Mais à peine avait-il franchi la porte que les gardes l'arrêtèrent.

Il leur échappe, fuit dans la cour et essaie de se défendre; mais la poignée de son épée s'embarrasse dans son baudrier: il est assommé à coups de masse par les arbalétriers.

Pendant ce temps, un des gentilshommes de sa suite, son premier écuyer, Sancho Ruiz de Villegas, se réfugie dans les appartements de Maria de Padilla et saisit dans ses bras une de ses filles pour s'en faire un rempart contre les meurtriers. Mais le roi

qui le suit, la dague à la main, lui fait arracher l'enfant et lui porte le premier coup. Les courtisans l'achèvent. Don Pèdre descend ensuite dans la cour, où gisait son frère immobile, mais respirait encore. Il s'approche, le regarde attentivement et tirant son poignard, le remet à un esclave africain pour donner le coup de grâce au moribond. Cela fait, il entre au palais et va se mettre à table (1), dans la salle des *Azulejos*.

On appelle *Azulejos* les belles faïences de couleur qui, en Orient, revêtent à hauteur d'appui les murs intérieurs des palais mauresques.

Ce Don Pèdre est une sombre figure auquel l'histoire a infligé le surnom, le Cruel (2).

Pèdre a été un tyran, mais comme Louis XI, il a été un roi.

Dans l'anarchie féodale du quatorzième siècle il a défendu la royauté que les seigneurs commençaient à abaisser et qu'ils devaient si fort humilier sous Henri IX. Il a guerroyé contre les grands vassaux et les a fait périr.

C'étaient là des titres à la reconnaissance de ses successeurs. Mais cette réhabilitation intéressée n'a

(1) Ayala, *Chronique*, p. 237-243.

(2) Mérimée, *Histoire de Don Pèdre*, t. IV.

pu l'emporter sur la tradition populaire. Il faut que les cruautés de Don Pèdre aient fortement frappé l'imagination du peuple pour qu'il ne les ait pas pardonnées en considération du mal qu'il a fait aux grands. — Mais il ne faut pas oublier que Don Pèdre vivait à une époque de mœurs violentes et sauvages.

Les chroniques du temps sont pleines de faits qui nous peignent cette société sous les plus terribles couleurs.

La force y règne seule; le sang coule à flots; le meurtre et la vengeance sont partout. — Comme les pachas turcs, qui font exécuter devant eux les condamnés, les rois d'alors, toujours accompagnés de bourreaux, faisaient décapiter leurs ennemis en leur présence. Quand les arbalétriers royaux allaient faire une exécution au loin, ils rapportaient, suspendue à l'arçon de leur selle, la tête de la victime. C'était encore là une coutume orientale, empruntée par les chrétiens aux califes : la tête coupée était à la fois le trophée du vainqueur et la preuve que l'envoyé avait fidèlement rempli son mandat.

Les poésies populaires nous offrent de ces mœurs une peinture non moins fidèle, et qui est plus vive encore que celle de l'histoire. — On voit éclater là, dans toute sa violence et son âpreté, le caractère du

peuple et l'esprit de l'époque. Sous le récit, qui est parfois légendaire, il y a un fond de vérité; ce sont les passions, les idées, les habitudes du temps.

Le *Romancero* nous fait connaître le moyen âge espagnol, le génie batailleur et féroce de ces siècles reculés.

Nous empruntons au *Romancero* le récit du sort tragique d'une des victimes de Don Père sur laquelle la pitié populaire s'est attendrie et dont elle a chanté les malheurs de la manière la plus touchante!

C'est sa femme, l'infortunée Blanche de Bourbon. Elle était nièce du roi de France, Charles V, jeune, belle, douce, de toutes sortes d'aimables qualités.

Le mariage avait été célébré solennellement à Valladolid, le 3 juin 1353.

Deux jours après, Don Père abandonnait Blanche et allait à Montalvan retrouver cette Marie de Padilla dont il subit toute sa vie l'empire.

Quelques écrivains ont prétendu que le roi avait surpris une intrigue coupable entre la reine et son frère Don Fabrique. Ce n'est là qu'un roman inventé à plaisir et dont il n'y a pas de trace dans les historiens contemporains.

Bientôt, craignant que Blanche ne devienne un appui pour les seigneurs révoltés contre lui, il la

fait enlever de Medina-del-Campo, où elle s'était retirée, et l'enferme dans un château fort. Délivrée un instant, pendant la captivité de Don Pèdre, à Toro, elle ne tarde pas à retomber entre les mains de son bourreau. Plusieurs années se passent sans qu'on entende parler d'elle.

Puis, tout à coup, en 1361, la nouvelle se répand que la reine Blanche est morte subitement au château de Xérès de la Frontera. Elle était âgée de vingt-cinq ans et avait passé huit années en captivité.

Tous les auteurs contemporains attribuent cette mort à Don Pèdre. Le chroniqueur Ayala nomme même les exécuteurs de cet odieux meurtre. Ce qui est moins prouvé, c'est que Maria de Padilla ait trempé dans ce crime et excité même, comme le prétend la tradition populaire, le roi à le commettre. L'histoire ne lui prête pas ce rôle odieux ; quoiqu'il en soit, les vieilles romances enveloppent la favorite dans la réprobation que souleva la mort mystérieuse de la reine Blanche.

Voici le chant de cygne de la jeune et infortunée reine :

« O France, ô ma douce patrie, pourquoi ne m'as-tu pas retenue, quand tu m'as vue partir pour venir souffrir dans cette Espagne ? Je ne me plains

pas de ce noble pays, car ses habitants ont compati à mes maux. Mais voici que le roi permet contre le vœu de la Castille, et pour complaire à la Padilla, que sa femme légitime périsse.

» O Castille! Castille! que t'ai-je fait? Je ne t'ai point trahie; et la couronne que tu-m'as donnée était pleine de sang et de douleurs! Mais j'en attends une au ciel qui vaudra mieux. »

Don Pèdre avait une grande prédilection pour Séville. C'est à l'Alcazar même, dans une sorte de harem, qu'il avait royalement établi Maria de Padilla.

On montre encore dans une partie écartée du palais, près des jardins somptueux qui l'avoisinent, les bains à la mode orientale, qu'il avait fait construire pour elle, et qui portent encore son nom.

On cite encore à Séville la rue où Don Pèdre entrevit pour la première fois Maria de Padilla. Le chroniqueur, si sévère pour Don Pèdre, dit que « Maria de Padilla était une femme de haut lignage, belle, petite et de bon entendement. »

Ce n'est pas seulement l'Alcazar qui est plein des souvenirs de Don Pèdre, on les retrouve partout dans Séville. Sans doute la légende se mêle un peu à l'histoire; mais elle n'atteste pas moins quelle place ce prince a occupée dans la mémoire et l'ima-

gination du peuple, par ses bizarreries, ses violences, ses cruautés et ses actes de justice un peu fantasques.

LES RUES DE SÉVILLE

Une promenade dans certaines rues de Séville est un voyage de découverte. Là pas un balcon qui n'ait gardé quelque souvenir du passé, pas une sculpture brisée qui ne raconte quelque roman, pas un mot tombé de la bouche d'un passant qui ne rappelle un trait de mœurs.

Il n'y a pas jusqu'aux noms des rues qui ne fournissent un sujet à la rêverie ou à la pensée.

On pourrait dire que toute l'histoire de Séville est écrite par fragments sur ces petites plaques de faïence où se lisent les dénominations. Une d'elles s'appelle : *Rue de la tête de Don Pèdre*. Nous voyons en effet dans une niche le buste de ce roi.

En Andalousie, la tradition parle beaucoup des aventures nocturnes de don Pèdre. On se plaît à le comparer, sous ce rapport, à ce calife,

Haroun-al-Raschid, dont nous avons demandé le souvenir aux rues du Caire.

Une nuit, le roi don Pèdre, sous un déguisement, parcourait furtivement les rues de Séville. En sortant d'une maison, où, au lieu d'ajouter un nouveau fleuron à sa couronne de Justicier, il laissa quelque chose de sa renommée de chrétien, un passant le reconnut et ne put retenir un cri. Le monarque en bonne fortune tira son épée et tua l'indiscret. Le lendemain à son réveil, le roi se souvint des méfaits de l'aventurier. Il manda *l'alcade mayor*, don Martui Fernandez : « Un homme a été tué cette nuit, le savais-tu ? »

— « Oui, Sire, répondit l'alcade, un de ces hommes habiles qui savent que, à de certains maîtres, il ne faut jamais répondre non.

— « Que justice se fasse », dit le roi.

C'était l'usage alors que la tête du coupable fût exposée dans le lieu où un meurtre avait été commis. — A quelques jours de là, don Pèdre, repassant par la même rue, aperçut dans une niche son buste, ayant au cou une ligne rouge, qui marquait que la tête avait été séparée du tronc.

L'alcade ayant découvert le meurtrier, avait rendu la sentence ; mais ingénieux courtisan, il l'avait exécutée sur la pierre. Cette façon de conci-

lier la justice avec le respect de la royauté ne déplut pas à don Pèdre et le buste demeura où le bourreau l'avait placé : il y est resté pendant trois siècles. Celui qui l'a remplacé, grossièrement sculpté, ne manque pas d'un certain caractère.

Un peu plus loin se trouve une autre rue qui rappelle encore un souvenir du grand Justicier. C'est la *rue del Candileja* :

Le *candileja*, désigne la petite lampe de la ménagère et du pauvre.

Ce mot rappelle ici un autre épisode de la même histoire.

Le meurtre de don Pèdre avait eu un témoin : c'était une pauvre vieille qui, au bruit des épées, était accourue à sa fenêtre, sa lampe à la main, et qui, voyant le roi s'éloigner, l'avait reconnu à un signe qui lui était particulier : le craquement de ses genoux. Les courses nocturnes du roi don Pèdre avaient appris à ses sujets ce singulier phénomène de sa conformation naturelle.

La courageuse franchise de la vieille, qui ne craignait pas de dire la vérité, trouva grâce devant le roi et la rue qu'elle habitait prit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui.

Les actes de justice de don Pèdre ont été rares et ses cruautés furent sans nombre. Presque tous

les membres de sa famille tombèrent sous ses coups. Il fit périr ses deux frères naturels et don Juan d'Aragon, son cousin. La reine Éléonor, sa tante, dona Juana de Lara, sa belle-sœur, Isabelle, veuve de don Juan, sont emprisonnées et mises à mort. Tous ceux qui portaient ombrage au tyran ou provoquaient sa cupidité, perdaient la vie.

On sait comment il mourut.

Un crime termina cette vie, souillée de crimes. Assiégé dans le château de Monteil par son frère, Henri de Trastamare, à l'aide duquel était venu du Guesclin avec ses Grandes Compagnies, don Pèdre, une nuit, essaie de s'échapper sous un déguisement : trahi, surpris, il est tué à coups de poignard, après une lutte corps à corps avec son frère. Un fratricide vint clore cette vie pleine de forfaits. Elle n'explique que trop le jugement de la Castille indignée ; elle nomme don Pèdre :

....*Alma mas cruel*

Que vivio in pecho cristiano. »

(L'âme la plus cruelle qui ait jamais vécu dans la poitrine d'un chrétien).

Le mariage de Charles-Quint est la dernière grande page de l'histoire de l'Alcazar, mais elle

n'efface pas l'éclat sinistre de la tache de sang de 1368.

Au-dessus des bains de Maria de Padilla s'étend la vaste salle où fut célébré le mariage de Charles-Quint, avec l'infante du Portugal. Des fenêtres cintrées de cette salle, l'œil embrasse les jardins et y découvre un pavillon arabe; ce charmant édifice fut élevé par ordre de l'empereur. La grandeur de Charles-Quint est ailleurs : dans l'Alcazar de Séville, le père de Philippe II n'a toujours que la seconde place ; la première appartient à don Pèdre. Cette sombre figure de Pierre le Cruel s'appelle simplement : Don Pèdre le Justicier, en Andalousie. Ce surnom, qu'il s'était donné lui-même, le peuple le lui a maintenu.

En voici la raison : Don Pèdre, comme Louis XI, avec une mine moins fière a poursuivi la même entreprise et a gardé ainsi une espèce de popularité de mauvaise aloi. Don Pèdre qui, dans son humeur farouche, cachait l'instinct grossier des devoirs futurs et du droit de la royauté, appesantit surtout son bras de fer sur les grands et laissa respirer les petits. Il eut cela de commun avec les empereurs favoris de la populace, qui « ne périrent, dit Juvénal, que lorsqu'ils voulurent se faire craindre des savi-
tiers de Rome ». La cruelle justice de don Pèdre

n'eut pas le temps de descendre des hautes régions, où elle s'exerçait, et il emporta dans sa tombe sanglante le renom qu'il devait surtout à la reconnaissance intéressée du peuple. Ajoutons qu'il eut souvent, dans la pratique de sa justice, de ces surprises dramatiques, de ces appareils mystérieux qui ne manquent jamais leur effet sur les imaginations naïves.

CHAPITRE XI

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

Visitons maintenant la cathédrale de Séville avec sa merveilleuse tour : la Giralda. La cathédrale n'est séparée de l'Alcazar que par une petite place ovale plantée d'orangers, d'acacias. Elle borne cette place au nord, l'Alcazar au midi, et à l'orient, un bel édifice, à la fois tribunal du commerce et archives des Indes.

La cathédrale de Séville est sans contredit la plus belle église de l'Espagne. Bâtie sur l'emplacement d'une ancienne mosquée, elle en a conservé les hautes murailles d'enceinte, le magnifique portail en arc arabe et la cour mauresque plantée d'orangers.

La cathédrale tout entière est entourée de colonnes de granit d'environ six pieds de hauteur,

unies les unes aux autres par des chaînes de fer. La plupart de ces colonnes proviennent des anciens monuments romains dont les ruines couvraient autrefois la province.

L'édifice, du style gothique le plus sévère, est partagé en cinq nefs.

Les voûtes, qui reposent sur de minces piliers, formés de faisceaux de colonnettes, sont d'une élévation suprême. Les nefs latérales ont presque la même hauteur que la nef du milieu : l'effet est des plus imposants.

Le *patio des orangiers* est environné d'un mur dont les créneaux rappellent ceux de la mosquée de Cordoue.

Deux côtés de ce *patio* supportaient jadis l'ancienne mosquée de Séville, assise sur le *patio* lui-même. Cette mosquée, dont on faisait remonter l'origine à l'année 1171, devait être un grand édifice, car le *patio* ou cour n'a pas moins de 455 pieds de long sur 350 de large.

Une fontaine s'élève aujourd'hui au centre. A l'une de ses extrémités est adossée au mur une chaire de marbre. Celle-là même au pied de laquelle saint Ferrier attirait les populations de l'Andalousie. Le dimanche de la Passion, cette chaire en plein air retrouve un écho de cette éloquente parole.

Trois portes s'ouvrent sur le *patio des orangers* : la principale est une porte arabe, appelée la porte du pardon. Du côté de la rue elle est encadrée par des statues des apôtres et surmontée d'un bas-relief qui représente Jésus-Christ chassant les marchands du temple.

Cette porte se compose de trois arcs massifs construits en 1340 par l'ordre d'Alphonse XII et en mémoire de la victoire de Salado. Le dessin, purement arabe, est d'une rare élégance : c'est un hymne au vainqueur chanté dans la langue et par la voix des vaincus. A gauche, en entrant, la Vierge Marie sourit avec une douce compassion aux pauvres, qui, couchés à ses pieds, tendent la main aux passants.

La porte du *Sagrario* se trouve en face de la chaire, à l'autre extrémité de la cour.

Le *Sagrario* est la paroisse des fidèles qui habitent les environs de la cathédrale : Celle-ci, étant la paroisse universelle, ne peut être à un nombre restreint de fidèles.

La construction de l'église actuelle fut décrétée le 8 juillet 1401.

Le chapitre y consacra toutes ses ressources augmentées par les dons des fidèles.

Neuf fort belles portes donnent accès dans l'im-

mense édifice. La principale ne s'ouvre que pour le roi ou pour l'archevêque revêtu de ses ornements pontificaux.

Nous nous avançons avec respect dans les augustes ténèbres de l'immense nef. Le faible jour qui descend des hautes fenêtres et se colore de la teinte adoucie de leurs vitraux, ne parvient jamais à dissiper complètement cette obscurité mystérieuse que percent de distance en distance les feux des lampes d'argent, suspendues dans les chapelles. Il n'est pas jusqu'à la fraîcheur de ces immenses arceaux qui ne pénètre jusqu'à l'âme comme une rosée invisible, qui vient calmer les stériles ardeurs de la pensée humaine.

Une fois que nos sens se furent accoutumés à cette bienfaisante atmosphère, nous cherchions le maître-autel.

Il occupe le centre de la nef principale, dont il est isolé par une grille d'un travail et d'une richesse extrêmes.

Le chœur renferme cent dix-sept sièges sculptés; il est couronné de deux orgues magnifiques. — Comment dire le nombre et l'étendue des chapelles, les unes célèbres par leurs richesses, les autres par le trésor spirituel de leurs privilèges; celle-ci par une toile sublime, celle-là par une statue fameuse,

toutes par de précieuses reliques et d'immortels souvenirs. Chacune raconte sa légende et plus d'une se rattache à quelque puissante confrérie.

On pose un pied respectueux dans les salles capitulaires, où délibèrent encore ces chanoines qui jadis étaient comme les Grands de l'Église d'Espagne.

L'écrivain ne peut raconter que vaguement où le voyageur a vu avec émotion. — Sachons garder tous les souvenirs des lointains pèlerinages, c'est le meilleur de la vie de l'esprit!

Entrons dans la chapelle où repose le corps de saint Ferdinand, qui reprit Séville sur les Maures. Cette chapelle a son clergé spécial et relève directement de la Couronne, ou comme on dit ici : du royal patrimoine. Elle échappe entièrement à la juridiction du chapitre et presque à celle de l'archevêque lui-même.

L'ouverture du grand arc, qui forme l'entrée de la chapelle de Saint-Ferdinand, a toute la largeur de la nef centrale de l'église, quatre-vingt-sept pieds d'élévation. La grille qui ferme cet arc immense est un don du roi Charles III.

Cette grille monumentale est surmontée de la statue équestre du conquérant, entre deux rois maures, qui lui offrent à genoux les clefs de la ville.

Sur la frise elle-même, qui s'arrondit sur le cercle de l'arc, se détachent douze statues de grandeur naturelle ; ce sont des rois de l'Ancien-Testament, qui font bien cortège au vainqueur des Maures.

Il faut entrer dans la chapelle pour en mesurer les énormes proportions : au centre, elle a cent trente-sept pieds de hauteur et forme un carré long de quatre-vingts pieds de longueur sur cinquante-trois de largeur.

Nous remarquons dans le mur deux larges niches profondes, occupées chacune par un sépulcre, en forme de lit, recouvert d'une étoffe d'or et surmonté d'un sceptre et d'une couronne. Celui de droite renferme le corps de Dona Béatrice, épouse du saint roi. Dans le tombeau à gauche repose le corps du fils de saint Ferdinand, Alphonse le Sage.

Au centre de la chapelle se dresse un double autel dont l'un domine l'autre, mais qui, en réalité, forme un monument unique, divisé en deux parties. L'autel proprement dit est le chef-d'œuvre de Luis Ortiz, qui le termina en 1617. — Le milieu en est occupé par une célèbre image de la Vierge : *Nuestra Señora de los Reyes* (Notre-Dame des Rois) dont saint Louis fit présent à saint Ferdinand.

Un Père éternel, tenant le globe dans la main,

couronne le retable. — Tous les rois de Castille figurent dans les arabesques de la voûte : c'est vraiment une chapelle royale.

La seconde partie de l'autel est formée par la châsse de saint Ferdinand.

Cette châsse, don de Philippe V, est toute d'argent et d'or : l'art y vaut la matière. Mais l'un et l'autre s'effacent ici devant la figure du saint roi, dont les siècles ont respecté les traits.

Sous le verre, on le reconnaît encore revêtu du manteau royal et le front paré de la couronne, tel que le montrent les portraits du temps.

Ses mains jointes sur la poitrine sortent au milieu des flots de dentelles de ses manches ; ses pieds ont gardé la couleur de la chair.

À droite du héros, et à portée de sa main, est la couronne, en Espagne, signe de toute espèce de commandement.

L'épée est à gauche dans un étui. Cette noble épée, qu'on porte processionnellement autour de la cathédrale, le 23 novembre, produit sur le peuple un effet indescriptible.

À droite de l'autel se trouve une porte donnant sur l'escalier du caveau. En y entrant, nous nous trouvons en face d'un autel surmonté de trois petites armoires vitrées.

Dans celle du milieu nous remarquons une Vierge d'ivoire, d'un admirable travail : c'est Notre-Dame des batailles. Quand saint Ferdinand se présentait devant l'ennemi, il portait cette Vierge d'ivoire assujettie au pommeau de sa selle. On voit encore le trou destiné à recevoir la tige de fer qui la retenait. Voilà l'origine du nom de cette Madone, qui forme un si charmant contraste.

Maître de Séville, le saint roi en fit l'hommage à Celle qui en avait ouvert les portes. — L'armoire à gauche contient le cercueil où reposait la sainte relique avant d'être placée dans la châsse de Philippe V.

Les vers ont moins épargné le cercueil que le saint lui-même.

Les tableaux et les sculptures de la cathédrale ont une réputation universelle. L'école de Séville y est représentée par tous ses grands maîtres : Murillo et Moralez en tête, le plus célèbre de ses peintres et le plus éminent de ses sculpteurs.

La chapelle du Baptistère renferme un des chefs-d'œuvre de Murillo : la *Vision de saint Antoine de Padoue*. La demi-obscurité de cette chapelle ajoute encore à l'effet prodigieux de cette grande toile.

Rien de plus simple que la composition dont le sujet est un des éléments du merveilleux : Saint An-

toine est à genoux, les bras tendus vers le Sauveur qui descend du ciel, entouré d'anges, et semble s'élançer vers le saint. La majesté de Dieu rayonne sur le front du divin Maître. Le visage et le regard du Bienheureux expriment le respect et une sorte de crainte religieuse, tempérée par la joie de l'extase. Il est heureux que le peintre ait montré dans le lointain la grille du cloître, sinon on se serait figuré que l'entrevue avait eu lieu au Paradis. Ce tableau, peint en 1556, est du meilleur temps de Murillo.

Le chapitre le paya dix mille réaux ; aujourd'hui il en vaudrait cent mille.

La cathédrale possède encore plusieurs autres toiles remarquables de Murillo. Nous avons admiré un beau tableau de Louis Morales, et de Alonso Cano, Zurbaran a peint une belle figure de saint Pierre, entourée de sept belles petites étoiles, où sont retracés les principaux traits de la vie du prince des Apôtres.

LA GIRALDA

Il nous reste à parler de la fameuse Giralda, qui forme, pour ainsi dire, une annexe de la cathédrale. C'est un monument tout arabe, qui, après cinq siècles, a grand'-peine à prendre un aspect chrétien. Tout rappelle que, sur cette haute tour, le muezzin a chanté pendant des siècles : *Allah! il Allah!* en annonçant l'heure aux croyants de Mahomet et que sa voix sonore y appela les musulmans à la prière. On a pu l'élever de quelques pieds pour y loger la sonnerie de la cathédrale, mais on n'a pas réussi à lui enlever sa physionomie primitive. On lui a enseigné une langue étrangère, mais elle ne la parle pas si bien qu'on n'y reconnaisse point l'accent natif.

La Giralda est une captive maure demeurée forcément en pays chrétien, condamnée à louer le Dieu de ses nouveaux maîtres. — Elle ne touche à la cathédrale que par un côté où elle est comme enchâssée et retenue dans sa muraille massive, mais ne communique avec l'église par aucune porte in-

térieure. Pour y entrer du dehors, il faut passer sous un étroit guichet, derrière lequel veille un gardien, qui est comme le geôlier de la charmante prisonnière. La Giralda est un monument démesuré comme une pyramide d'Egypte, mais elle a en même temps un aspect gai et gracieux.

Cette tour merveilleuse fut construite, dit-on, sur le plan de l'architecte Guever, inventeur de l'algèbre.

A l'époque de la conquête de Séville, elle toucha le cœur de saint Ferdinand, qui lui laissa sa forme primitive du onzième siècle.

C'est une tour carrée, dont chaque face a cinquante pieds de largeur. Elle est construite en pierre de taille jusqu'à hauteur d'homme, tout le reste est en briques. L'épaisseur des murailles répond à ses formidables assises. De distance en distance, la tour est inégalement percée d'étroites fenêtres, surmontées d'arabesques dans lesquelles se joue la lumière autour de ces colonnettes si familières à l'art arabe. Plus tard l'art chrétien y entremêla des fresques représentant des sujets religieux. Mais de cette œuvre de Louis de Verga le temps n'a guère respecté que les patrons de Séville, qui, placés sur la façade du nord, ont eu moins à souffrir des ardeurs du soleil. La tour arabe s'est obstinée à re-

pousser loin d'elle tout ce qui prétendait altérer son originalité native.

Les cent pieds ajoutés par Fernan Ruiz se découpent en trois corps de bâtiments : le premier, qui renferme les cloches (au nombre de vingt-cinq) de différentes grandeurs, continue dans toutes ses proportions l'édifice primitif ; seulement il est percé d'arcades régulières, qui, en laissant passer le jour, lui donnent une légèreté merveilleuse.

Le second, également carré, mais de dimensions moindres, appartient à l'ordre dorique. On lit sur les quatre faces de la frise :

Turris, Fortissima Nomen Dominum.

Le dernier, de forme ronde, plus léger encore, est terminé par une coupole portée par des colonnes ioniques.

C'est le piédestal d'une statue de la Foi de quatorze pieds de haut.

Cette statue, qui tourne sur une base de fer, sert de girouette et porte une palme dans la main gauche : on la nomme la Giralda. Ce nom, qu'elle doit sans doute à sa mobilité, est devenu celui de la tour même.

La Giralda jette dans le ravissement tous les artistes qui visitent l'Andalousie. Elle est aussi les délices du soleil. Tous les jours il la revêt de teintes

merveilleuses, qui, changeant selon l'heure du jour, semblent lui prêter une âme ouverte à toutes les impressions de la vie.

Ce qui fait que la Giralda ne sera jamais un monument chrétien c'est qu'elle n'a rien de la gravité catholique : elle est surtout l'expression de la grâce légère des Maures.

CHAPITRE XII

LE FILS DE CHRISTOPHE COLOMB SA TOMBE DANS LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE

A une nouvelle visite à la cathédrale de Séville, notre attention fut attirée par une large dalle de marbre, derrière le chœur des chanoines. Les rayons du soleil, se colorant à travers les peintures des vitraux, venaient glisser sur cette pierre, dont ils faisaient ressortir l'éclatante blancheur. Sur le marbre du milieu, on distinguait un globe terrestre, autour duquel se lisaient en devise les deux vers espagnols :

» *A Castille y a Leon*

» *Novo mundo dado Colon.*

(Aux rois de Castille et de Léon, Colomb a donné un nouveau monde.)

De chaque côté de cette tombe, il y avait une autre dalle plus petite, sur laquelle était gravée une galère avec ses rameurs

Cette circonstance éveilla notre curiosité. Nous nous rappelions promptement que Christophe Colomb, mort à Valladolid le 8 mai 1506, avait été enseveli à Saint-Domingue, d'où ses restes furent transportés à la Havane. Nous nous demandions qui pouvait gésir sous cette pierre, et s'était fait une épitaphe de ce nom glorieux? Une inscription espagnole, placée au-dessus de la sphère, nous expliqua l'énigme. Sous cette pierre, à l'ombre de ce grand souvenir, dormait le propre fils du grand navigateur génois.

Fernando Colomb, mort à Séville, le 12 juillet 1556, à l'âge de cinquante ans. Sous l'inscription nous lisions ces distiques latins :

*Aspice, quid prodest totum sudasse per orbem,
Atque orbem patris ter peragresse meam?
Quid placidi Bælis ripam finxisse decoram
Divitiis genium post habuisse meum.
Ut tibi Castali reserarem numina fontis.
Offerremque simul quas Ptolemeus opes
Si tenui saltem transcurrens murmure saxum
Nec patri salve, nec mihi dicis ave?*

« Que sert, dis moi, d'avoir arrosé de mes sueurs l'univers entier; d'avoir trois fois parcouru le nouveau monde trouvé

par mon père ; embelli les rives du tranquille Betis, et aux richesses préféré mes goûts simples, pour rassembler autour de toi les divinités de la source de Castalie et t'offrir les trésors amassés jadis par Ptolémée ; si, en passant en silence sur cette pierre, tu n'adresses pas même un salut à mon père, et à moi un léger souvenir ? »

Un vénérable ecclésiastique, sortant du chœur des chanoines, nous donna avec la courtoisie habituelle des Espagnols, les explications suivantes :

Fernand Colomb, fils du grand navigateur génois, fut très jeune page d'Isabelle la Catholique et du prince Don Juan ; il voyagea aux Indes avec son père et son frère, l'amiral Don Diego, suivit l'empereur Charles-Quint dans ses guerres, fit d'autres voyages en Asie, en Afrique, en Amérique. Partout il recueillit à force de peines et de grandes dépenses, des livres très précieux, dont il composa une bibliothèque qui passa après sa mort dans les mains du chapitre de la cathédrale où elle est encore de nos jours sous le titre de Bibliothèque Colombine. Avant de mourir il composa lui-même les distiques latins, cités plus haut, qui se trouvent sur la pierre de sa tombe. Il manifesta le désir d'être enseveli dans la cathédrale.

Étant près de mourir, il se fit apporter des cendres, s'en couvrit la tête en prononçant les

paroles de la Sainte-Écriture : *Memento homo quia pulvis es*, entonna le *Te Deum* et expira avec la sérénité d'un saint, le sourire sur les lèvres.

Ces détails excitaient au plus haut point notre intérêt, et en quittant la cathédrale nous n'avions rien de plus pressé à faire que de consulter les célèbres chroniques de Séville par Ortiz de Zuniga. A la date du 12 juillet 1536, nous voyons le passage suivant :

« Ce même jour, mourut dans cette ville Fer-
» nando Colomb, fils de l'amiral Christophe Colomb,
» personnage distingué par ses hautes qualités et
» son mérite supérieur dans les armes et dans les
» lettres. Il était né à Cordoue, le 29 août 1487,
» d'une mère noble ; comme il résulte des pièces
» dont notre sainte église conserve l'original. Son
» père étant devenu veuf, il fut, dans sa première
» jeunesse, page de la reine catholique, dona Isa-
» belle et ensuite du prince don Juan. Il suivit
» plusieurs fois son père et son frère, l'amiral don
» Diego, dans les Indes, où ils essayèrent de
» cruelles infortunes, et depuis il passa avec l'em-
» pereur en Italie, en Flandre et en Allemagne. —
» Dans le cours de ces voyages et de quelques
» autres qu'il entreprit pour lui-même, il parcourut
» ainsi toute l'Europe et une grande partie de

» l'Asie et de l'Afrique, s'enrichit de connais-
» sances et de beaux ouvrages dont il réunit plus
» de vingt mille d'un grand choix dans cette ville,
» où il passa paisiblement les dernières années de
» sa vie. Là, avec la permission de l'empereur, il
» voulut établir une académie et un collège de ma-
» thématiques dont l'étude est si importante pour
» la navigation. »

Mais la mort le surprit et vint interrompre ses projets.

Cette vie, si éprise d'étude, avait eu sa part des agitations du siècle ; mais la noble passion du savant voyageur avait constamment fait tourner les péripéties de sa vie au profit de la science. — On voit que la science fut la véritable vocation du fils de Colomb. Trois fois, suivant cette épitaphe latine qu'il s'était composée lui-même, il avait traversé la grande conquête paternelle, mais son génie plus humble aspirait à d'autres découvertes. Pendant que les autres fils et le frère de Colomb, animés, comme plus tard ceux de Cortez et de Pizarre, de la soif des richesses lointaines, cherchaient aussi des empires, le docte Fernando se mettait en quête de livres rares, et au lieu de l'or du Nouveau Monde, il amassait à grands frais les trésors scientifiques et littéraires de l'ancien.

De retour à Séville pour la dernière fois, il s'occupa de placer en un lieu agréable et sûr ses précieux ouvrages apportés de si loin. Il se bâtit une belle maison de campagne, entourée d'un verger, qui existe encore et porte toujours son nom, et il s'y établit avec ses livres. Quand il eut donné un logis convenable à ses hôtes bien-aimés, sa pensée inquiète se préoccupant de l'avenir, il chercha les moyens de défendre ces enfants délicats de son adoption, contre l'avidité, l'incurie ou l'ignorance de ses héritiers. Il portait un respect trop légitime et trop sincère au nom que son père avait rendu fameux, pour songer à déshériter ses neveux qui portaient aussi ce grand nom. Indifférent au sort à venir de ses autres richesses, il ne l'était pas à celui qui pouvait être réservé, après sa mort, à sa bibliothèque, et son testament, qui est à nos yeux son plus beau titre de gloire, révèle toutes les précautions que lui suggérèrent l'amour des livres et l'intérêt de la science pour assurer la conservation et l'utile emploi de son trésor préféré. Il écrivit à Philippe II, qui régnait alors, une lettre très noble pour mettre sous sa protection le précieux legs qu'il désirait laisser à sa famille. Il proposait d'établir dans chacune des grandes villes de l'Espagne, un *index* détaillé des ouvrages de sa bibliothèque. A

l'aide de ce catalogue on pourrait de partout consulter les livres qui y seraient portés, et en faire extraire les passages dont on aurait besoin.

Philippe II ne paraît pas avoir pris grand souci de donner suite à cette lettre dont l'auteur voulait, pour ainsi dire, associer l'Espagne aux généreuses dispositions de son testament...

Il choisit pour légataire universel son neveu don Luis Colomb, fils de l'amiral don Diégo et amiral lui-même. Il lui laissa la bibliothèque, à condition de prélever chaque année une somme considérable sur le reste des biens, qui devrait être employée à l'achat des meilleurs ouvrages qui s'imprimeraient à Rome, à Venise, à Anvers, à Nuremberg, à Paris, et à Lyon; à la reliure de ces livres et à l'entretien de sa bibliothèque. Si son neveu négligeait de remplir ces conditions, la bibliothèque passait au chapitre de la cathédrale, et à défaut du chapitre, aux religieux du couvent de Saint-Paul.

Après avoir pourvu avec cette touchante sollicitude à l'avenir de la noble fille, qu'il chargeait, à sa manière, de perpétuer l'éclat de son nom, Fernando Colomb fit un dernier retour sur lui-même et se prépara à son dernier voyage. Ce fut avec un

singulier et naïf mélange de préoccupations chrétiennes et de sollicitudes humaines.

Il dessina lui-même son tombeau, fixa le prix du marbre qui devait recevoir son épitaphe et écrivit la double inscription espagnole et latine dont elle se compose. La mort pour le frapper n'attendait sans doute que la fin de ces arrangements, achevés avec une tranquillité d'âme et une sérénité sublime (1).

Quand Fernando Colomb ferma les yeux, son héritier et neveu, l'amiral don Luis, était dans le Nouveau Monde. On ne dit pas si plus tard il réclama les autres biens, mais il ne paraît point qu'il ait jamais demandé les livres. Les religieux de Saint-Paul profitèrent de son absence pour s'emparer de la bibliothèque, qu'ils enlevèrent de l'asile préparé avec tant de soin, pour la mettre en sûreté dans leur couvent. Mais le chapitre de la cathédrale, qui, à défaut de l'amiral, avait de meilleurs droits sur l'héritage, ne se laissa pas dépouiller sans se plaindre ; de là un procès qui dura plusieurs années. Il ne fut terminé qu'à Grenade en 1551, et par un arrêt qui adjugea le legs au chapitre. La bibliothèque fut alors ramenée en triomphe et

(1) *Études sur l'Espagne* par A. de Latour, p. 87-94.

établie dans l'aile mauresque, dépendant de la cathédrale où elle est encore aujourd'hui.

Si les bienheureux ont encore là-haut de ces joies innocemment profanes, l'âme de Fernando Colomb dut se réjouir dans le ciel de voir ses livres revenir auprès de ses cendres.

Depuis cette époque la bibliothèque s'enrichit, à plusieurs reprises, de la succession de quelques chanoines, et aujourd'hui elle possède à peu près trente-cinq mille volumes.

Plus heureux que son père, le fondateur ne trouva point d'Améric Vespuce et, s'il manque au Nouveau Monde, le grand nom de Colomb demeura du moins attaché à l'humble monument de la science : la bibliothèque du fils de Colomb s'appelle toujours la Colombine.

CHAPITRE XIII

LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE

Il nous tarde de visiter la bibliothèque Colombine sur la place de *los Naranjos*, où elle occupe le premier étage du seul monument qui survive aujourd'hui de l'ancienne mosquée arabe.

Malgré les hommes et les siècles, cette construction a conservé l'aspect et la couleur de l'architecture sarrasine. Toute l'année, le parfum des orangers monte vers les fenêtres de la bibliothèque, qu'atteint presque aussi leur feuillage, et se mêle aux parfums des anciens temps, exhalé des vieux livres. Tous les ouvrages de cette bibliothèque sont rangés avec soin et enfermés sous verre, dans une série de hautes armoires d'acajou, surmontées des portraits des personnages qui, dans les arts et dans les lettres, ont illustré Séville. Nous admirons

une collection de missels, de bibles, de manuscrits précieux, dont un, attribué à Alphonse le Sage, intitulé : *Le Livre du trésor*, est écrit avec beaucoup de soin dans la vieille langue espagnole. On nous montre le missel in-folio du cardinal Mendoza, enrichi de ravissantes miniatures ; un autre missel plus petit, non moins curieux, et revêtu de l'approbation manuscrite de l'Inquisition, en date de 1575, une petite bible latine, d'une écriture charmante. Une autre en hébreu, formant deux volumes, ornée de peintures merveilleuses.

Au début du quinzième siècle, cette Bible avait été envoyée par saint Louis à Alphonse le Sage. On nous fit voir ensuite un traité d'astronomie et de cosmographie en latin, ayant appartenu à Christophe Colomb lui-même, qui l'avait couvert de notes marginales, tracées d'une main rapide et avec une écriture très fine.

La vue de ce livre nous fit battre le cœur et nous le considérions avec un religieux respect.

C'était là, à n'en pas douter, un des ouvrages que Colomb avait étudiés et sur lesquels il avait le plus souvent incliné son front, pendant ses longues veilles, quand son esprit nourrissait ses grands projets. Toutes ces notes sont autant d'indications sûres, de savantes rectifications et d'ob-

servations délicates. On est frappé de la vaste érudition de Christophe Colomb et on s'incline devant son profond génie.

Le plus curieux de tous les ouvrages où ce grand homme ait laissé sa trace, c'est un écrit de sa main où sont réunies toutes les prophéties des historiens sacrés et profanes qui ont rapport à la découverte du Nouveau Monde; écrit dont il se servait, à ce qu'il paraît, pour engager les souverains d'Espagne à lui fournir les moyens de tenter son entreprise. — Il y a, entre autres, un passage de la *Médée* de Sénèque, qui dit : Viendra un jour où, l'Océan lâchant ses barrières, un continent immense apparaîtra. Thyphis découvrira de nouveaux mondes, et Thulé ne sera plus le dernier horizon de la terre (1).

Dans l'exemplaire de Sénèque qui se trouve dans la bibliothèque Colombine, ayant appartenu à Fernando Colomb, auprès du passage cité, il y a une amélioration de sa main qui dit : « Cette pro-

(1)

.... Venient annis
Saecula veris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxet, et ingens
Patent tellus : Thyphisque novos
Delegat orbes, nec sit terris
Ultima Thule.

phétie a été accomplie par mon père, l'amiral Christophe Colomb, en l'année 1492. »

C'est un cri de triomphe échappé à l'amour filial!

La Colombine renferme encore bien d'autres richesses, mais il faut savoir nous borner pour pouvoir jeter un coup d'œil sur le Consulat et les Archives des Indes, où nous trouverons d'autres souvenirs du temps de Christophe Colomb, de Cortez, de Pizarre, de Cervantes.

Nous invitons le lecteur à nous y suivre.

Nous traversons la petite place du Triunfo, entre l'Alcazar et la cathédrale, où se trouve un bel édifice d'architecture gréco-romaine : c'est le Consulat, où se trouvent les Archives des Indes.

Nous montons au premier étage par un fort bel escalier, dont les parois et les marches sont en marbre de couleur. Dans une antichambre, nous remarquons un portrait en pied de Christophe Colomb.

Il est là, debout, à l'entrée de ce monde dont il a été le premier conquérant. Cette toile, d'un mérite médiocre, mais d'un caractère assez naïf, est un présent d'un des petits-fils du grand amiral.

La première salle s'ouvre sur la collection même des archives, c'est-à-dire sur une immense galerie

qui occupe trois côtés de l'étage, au nord, au midi et à l'orient.

Les précieux documents sont rangés avec un ordre parfait dans de hautes armoires d'acajou. Toute l'Amérique est là, divisée en ses quatorze audiences, subdivisées chacune en affaires militaires ou civiles, ressortant du roi ou de l'Église. Sur chaque liasse de papier se lit l'indication des archives particulières dont elle a été tirée.

Si Christophe Colomb ouvre les archives, c'est Ferdinand Cortez qui les ferme. Nous y avons remarqué une belle tête peinte de ce grand homme, et, au-dessous, une petite statue de Sébastien del Cano, le premier pilote qui aborda à la côte d'Amérique. — Au-dessous de l'une et de l'autre, est déroulée, sur la muraille, une grande carte du Nouveau Monde. Quelques portraits des rois d'Espagne ornent la salle. Les Archives des Indes ne possèdent aucun écrit de la main de Christophe Colomb, mais on y garde l'original des conventions entre le grand navigateur et les rois catholiques et qui sont datées de Santa-Fé, à deux lieues du Grenade.

On nous a montré une lettre de Ferdinand Cortez : il n'y a de sa main que les deux lignes du protocole et la signature; puis, une lettre de Pi-

zarre, adressée au roi. — Mais Pizarre savait-il écrire ? C'est une question longtemps controversée en Europe, mais dont nous n'avons pas cherché à connaître la solution.

L'autographe le plus précieux de la collection est une lettre de *Miguel Cervantes de Saavedra*, d'une écriture rapide et nette.

Avant d'écrire l'immortelle épopée de l'Espagne, Cervantes avait sollicité un emploi en Amérique. Le mutilé de Lepante demandait humblement le prix de la main qu'il avait perdue. Pour toute réponse, un renvoi dédaigneux au Conseil des Indes était écrit en marge de sa lettre même.

Les surprises du sort sont étranges. A quoi a tenu la destinée d'un chef-d'œuvre de l'esprit humain ?

Si cette demande d'un pauvre blessé avait été accueillie comme elle le méritait, le *Don Quichotte* restait à jamais enseveli dans la pensée de Cervantes. On nous dit que le renvoi de cette demande était écrit de la main de Philippe II. A cette lettre de Cervantes était annexée une foule de pièces à l'appui de la demande ; il y avait là plus d'une recommandation signée d'un nom célèbre dont, aujourd'hui, le meilleur titre de gloire est d'avoir sollicité pour Cervantes.

De la galerie des archives nous montons à la terrasse par un escalier d'une surprenante hardiesse; il suffirait seul à la gloire d'un architecte. Du haut de cette terrasse nos regards embrassent tout Séville et ses environs. Ils étaient parés alors d'une luxuriante végétation que le soleil inondait de ses éblouissantes clartés.

LES ANDALOUSES

Pour avoir une idée de la beauté des femmes du peuple et de leur costume, nous visitons la fabrique à tabacs, une des plus grandes de l'Europe, qui ne compte pas moins de cinq mille ouvrières. — L'établissement se trouve devant le vaste jardin du palais du duc de Montpensier.

Les ouvrières se trouvent presque toutes dans trois grandes salles, partagées en trois parties par des rangées de piliers.

Nous traversons rapidement les salles basses où l'on respire une odeur âcre de tabac, qui nous prend à la gorge, et nous montons dans les ateliers du premier étage.

Il y a là une multitude de femmes occupées à rouler des cigarettes.

Tous les types de la race andalouse s'y trouvent réunis. C'est un coup d'œil étrange. Nous voyons à la fois huit cents jeunes filles, groupées par cinquante ou six, assises autour de petites tables ; les lointaines dans un brouillard et les dernières à peine visibles, toutes jeunes, quelques-unes encore enfants ; huit cents chevelures noires et autant de visages bruns, de toutes les parties de l'Andalousie, de Jaën à Cadix, de Grenade à Séville.

Ces femmes revêtent, pour se livrer à leur travail, un costume grossier ; les jupes garnies de dentelles, les écharpes, les mantilles sont suspendues aux murailles des salles depuis la porte d'entrée jusqu'à la sortie.

Beaucoup de ces jeunes filles sont remarquablement jolies ; même celles qui ne le sont qu'à demi ont quelque chose qui attire le regard et se grave dans la mémoire : la couleur des yeux, les sourcils, le sourire. Beaucoup d'entre elles, surtout les Gitanas, ont le teint d'un brun foncé ; d'autres ont des yeux d'une grandeur et d'un éclat surprenants. La plupart sont petites et bien faites ; toutes ont une rose ou un œillet entre leurs tresses.

Les Espagnoles, les Andalouses en particulier,

prennent un soin extrême de leur chevelure, même les femmes du peuple se font coiffer chaque jour.

Ces ouvrières sont payées en raison du travail qu'elles font ; les plus habiles et les plus laborieuses gagnent jusqu'à trois francs par jour.

Les mères travaillent en remuant un pied, où elles ont attaché un cordon qui fait balancer le berceau.

De la salle des *cigaritas* nous passons dans la salle des caisses, et dans toutes nous voyons des robes roses, des tresses noires et de grands yeux.

On nous dit que les fleurs que les jeunes filles mettent toutes dans leurs cheveux ont aussi un langage. Quand la fleur est placée sur le côté, cela veut dire que la jeune fille a un fiancé, un *novio* ; quand elle est sur le milieu du front, c'est que la jeune fille est libre et que le cœur est à prendre. Nous avons rarement vu la fleur au milieu du front.

A la chute du jour le mouvement extraordinaire des rues apporte au regard le spectacle le plus animé. C'est le moment où partout le travail cesse, où des jeunes gens sortent par essaims joyeux des ateliers ; où de blanches formes, à peine entrevues, viennent respirer sur les balcons, entre les fleurs dont ils sont chargés ; où les marchands, debout

devant leur porte, causent avec leurs voisins, et forment des groupes qui, sans cesse, varient et se renouvellent.

La promenade devient charmante à mesure que la foule s'éclaircit.

Quelquefois le sentiment de la vie courante et vulgaire est comme suspendu subitement par le tintement d'une clochette dans le lointain.

Elle est agitée devant un prêtre portant le viatique ou l'extrême-onction à un agonisant, suivi de quelque pieuse confrérie.

A cet appel bien connu, tout le monde tombe à genoux dans la rue, et il se fait un profond silence, aussi longtemps que l'on peut entendre le tintement de la cloche qui s'éloigne.

Pas un coin de Séville où la nuit ne nous offre de charmantes perspectives. Une guitare que l'on entend de loin en loin, une voix qui se lève, le bruit des castagnettes, de frais éclats de rire, le parfum des fleurs, le murmure d'un jet d'eau, tels sont les signes avant-coureurs qui découvrent la féerie et exhalent un parfum de poésie.

Nous visitons un de ces *patios* enchanteurs, qui, vus de la rue, font rêver à tant de délices.

Le *patio* est une vaste cour pavée de marbre, entourée de portiques, et égayée par le murmure

d'une fontaine. Celui que nous avons vu avait la grandeur d'un salon ordinaire, mais il était tout de marbre et de fleurs, avec un jet d'eau au centre et tout autour des tableaux, des statuettes ; d'un toit à l'autre une tente le garantissait du soleil.

Le *patio* n'est séparé de la rue que par une grille de fer artistement travaillé, et les mille arabesques tiennent les importuns à distance, sans repousser le regard.

Quand la famille se retire, on pousse devant la grille une porte massive, mais jusque-là, la grille seule demeure fermée. — A l'automne, les meubles, les tableaux, les vases de fleurs sont transportés au premier étage.

Aux approches de l'été, lits, tables, chaises, sont rapportés dans les chambres du rez-de-chaussée et la famille y dort, y mange, y reçoit ses amis et y travaille au milieu des fleurs et des marbres, au murmure de la fontaine.

Comme on laisse les portes ouvertes la nuit, des chambres à coucher, on voit le *patio* éclairé par la lune et l'on respire le parfum des fleurs ! Impossible de rêver un plus poétique séjour.

Les Sévillanes méritent la réputation de beauté dont elles jouissent.

Plutôt petites que grandes, plutôt jolies que

belles, le teint mat et doré, les yeux en amandes, bordés de longs cils, qu'on a comparés pour l'éclat à des diamants bleus, des cheveux de ce noir bleuâtre, inconnu dans nos contrées et qui a les reflets métalliques de l'aile du corbeau, des mains et des pieds d'une finesse aristocratique, une taille souple et cambrée, enfin dans le port de la tête, dans la démarche, un je ne sais quoi de gracieux et d'ondoyant qui n'appartient qu'à elles : voilà les signes distinctifs de la race.

La coiffure nationale est ce qui résiste le plus, en tout pays, à l'envahissement des modes étrangères. — Les Sévillanes auraient grand tort de sacrifier la leur. Ces beaux cheveux relevés en larges ondes, la mantille de tulle ou de dentelle, retombant à dessin sur le front comme une ombre légère et mobile, une fleur de grenadier ou un œillet rouge coquettement placé sur le côté : c'est certainement la plus jolie coiffure qui puisse encadrer un charmant visage.

L'Andalouse présente bien le type de la beauté méridionale. Partout on admire ce regard toujours en fête, ces cheveux superbes, ces dents éclatantes, ces attitudes gracieuses, ce pied idéal.

La mantille et l'éventail sont pour les gracieuses filles de l'Andalousie une des plus grandes affaires

dans leur vie. A chaque saison et presque à chaque heure du jour, pour chaque circonstance, il faut une mantille particulière : pour les visites, la mantille noire; pour les courses de taureaux, la mantille blanche. L'église en veut une plus grave; là, ce n'est pas assez de la dentelle, il faut y ajouter quelques bandes de velours. Mais blanche ou noire, qu'elle soit de soie ou de dentelle, la mantille produit un effet heureux. C'est l'indispensable complément de la beauté andalouse. L'éventail est aussi indispensable à l'Espagnole que la mantille. Il y a deux choses que la veuve la plus indigente demandera avant le morceau de pain : c'est une mantille et un éventail. On a ici un éventail comme ailleurs un mouchoir de poche. L'éventail est à la fois l'ombrelle du pauvre et le dernier hochet de la misère. C'est encore le premier jouet des petites filles. — En remontant l'échelle sociale, l'éventail devient le trait le plus charmant de l'élégance. Les mouvements accompagnent avec grâce la vive parole de l'Andalouse; ils achèvent la pensée, ils tempèrent, en la voilant, la flamme du regard.

Aux courses des taureaux ce ne sont plus les femmes seules, la plupart des hommes ont aussi leur. Le programme de la course a pris cette forme pour se vendre mieux. On s'en sert ainsi sans ver-

gogne, et dans des mains moins indulgentes, l'éventail devient parfois l'arme de la raillerie. Pour peu que l'*espada*, placé en face du taureau, lui fasse attendre le coup mortel, on voit aussitôt tous ces éventails éphémères s'agiter bruyamment, et ce mouvement, répété par plusieurs milliers de mains, produit un effet assez pittoresque.

CHAPITRE XIV

LE SERENO DE SÉVILLE

Le *sereno* de Séville veille sur le sommeil des citoyens, mais pendant la nuit seulement; le jour il dort. Enfin le *sereno* est le génie familier des rues, qui vient au milieu de la nuit vous rappeler aux pensées de la veille, et qui au point du jour se prête si bien à remplir l'office du réveille-matin.

Il y a bon nombre d'années, les *serenos* de Séville composaient une compagnie de simples volontaires qui gardaient le repos de la cité et qui, chaque semaine, allaient de maison en maison recueillir ce que voulaient bien leur donner les personnes assez riches pour craindre d'être volées. — Enfin les *serenos* étaient des horloges vivantes, que chacun remontait à son tour. Ces gardiens nocturnes annoncent toujours l'heure et l'état du ciel, et

comme il est rare, en Andalousie, que le ciel ne soit pas d'une sérénité parfaite, de tout temps on les a nommés *serenos*.

Ils se recrutent maintenant parmi les anciens soldats qui rentrent dans leurs foyers avec de bonnes notes. On leur donne une solde de six reaux (1 fr. 50), un uniforme, composé d'un pantalon gris, de la veste andalouse et d'une casquette. L'hiver on y ajoute un caban, dont le capuchon rabattu leur donne un aspect monacal.

Chaque *sereno* est armé d'une lance, d'un pistolet; de plus il est muni d'un sifflet et d'une lanterne.

Assis sur le seuil de quelque maison, le *sereno* prête l'oreille du côté de l'église voisine, et au premier coup de l'horloge, il se lève et fait sa ronde, en chantant :

Ave, Maria purissima, las onze han dado y sereno.

(Salut, Marie très pure ; il est onze heures et il fait beau).

Ces paroles sont modifiées par l'heure et le temps.

Le nom de la sainte Vierge, qui est en Espagne une patronne de toutes les époques et de tous les partis, a remplacé toute autre invocation profane.

L'INQUISITION

Dans une étude sur l'Espagne, nous ne pouvons pas nous dispenser de dire quelques mots sur l'Inquisition.

Le château qui défendait autrefois le faubourg de Triana, a été la première résidence des inquisiteurs à Séville.

Sur la porte de ce château fut placée, en 1481, l'inscription suivante, destinée à constater la date de l'établissement du Saint Office dans cette province : *Sanctum Inquisitionis Officium contra haereticorum pravitatem in Hispaniæ regnis initiatum est Hispali anno MCCCCLXXXI.* (1)

L'Inquisition avait été d'abord une juridiction purement ecclésiastique ; et, comme telle, était jusque-là restée sous l'autorité supérieure des évêques. Ferdinand l'enleva à l'autorité épiscopale : les inquisiteurs désormais furent nommés par lui ; et il

(1) L'an 1481, le Saint Office de l'Inquisition des royaumes d'Espagne contre la perversité des hérétiques fut établi à Séville.

eut soin de les prendre parmi les moines, quelquefois même parmi les laïques. L'Inquisition fut réellement alors, comme le dit Ranke « un tribunal royal investi d'armes spirituelles. » Tout le profit des confiscations était pour le roi, et ce n'était pas une branche de son revenu à dédaigner. Nulle position d'ailleurs, nul titre qui mit à l'abri de ses sentences. Les évêques et les archevêques eux-mêmes ne pouvaient s'y soustraire. Charles-Quint lui déféra des prélats qui avaient pris part à l'insurrection des *Comuneros*. En 1559, Bartolomeo Carranza, archevêque de Tolède et primat de Castille, fut arrêté par ordre de Valdès, grand inquisiteur, et n'échappa que grâce à l'intervention du pape Pie V, qui évoqua la cause.

Aussi voit-on le clergé et la noblesse repousser avec une égale énergie l'introduction et l'extension du Saint-Office. Les papes y voient une sorte d'empiètement du pouvoir temporel. Ils blâment aussi, il faut le dire à leur gloire, les poursuites indiscrètes et les rigueurs exagérées des inquisiteurs espagnols. En 1445, Nicolas V avait déjà défendu de faire aucune différence entre les anciens et les nouveaux chrétiens. (On appelait *nouveaux chrétiens* les Juifs convertis et leurs enfants.) Sixte IV, dans son bref de 1482, se plaint des inquisiteurs de

Ferdinand, et ordonne qu'à l'avenir ils ne procèdent que de concert avec les évêques. Comme on ne tint nul compte de ses prescriptions, il nomma, en 1483, Inigo Manrique, archevêque de Séville, pour connaître en appel des sentences de l'Inquisition. Enfin, toutes ces mesures étant inutiles, il ordonna que les appels fussent portés devant lui-même. En 1519, les inquisiteurs de Tolède sont excommuniés par Léon X, qui leur rappelle la parabole du bon Pasteur (1).

Rien n'y fit, le terrible tribunal grandit malgré les résistances et les protestations : tout fléchit, tout trembla devant lui. Soutenu par le pouvoir royal, son autorité fut sans contrôle, sa juridiction sans limites, ses jugements sans appel. Charles-Quint sentait si bien la portée de cette institution aux mains de la royauté, qu'en mourant il recommandait à son fils le Saint-Office comme chose de première importance « s'il voulait bien remplir son devoir de gouvernant. »

Il ne le remplit que trop. Grâce à cette concentration entre leurs mains de tous les pouvoirs, les rois espagnols exercèrent un despotisme qui n'a pas eu d'égal chez les nations chrétiennes. Mais un

(1) Michelet : *Précis de l'Histoire moderne*, p. 59 et 60. — Héféle : *Histoire du cardinal Ximènes*.

tel régime ne peut être que fatal à un pays. L'Espagne en a été la preuve. C'est de Philippe II que date sa décadence.

Dès ce moment elle s'immobilise et s'engourdit; son génie pâlit et s'éclipse; elle n'a plus ni un grand homme d'Etat, ni un grand homme de guerre, et si les arts et les lettres jettent encore pendant quelque temps un admirable éclat, cette dernière gloire même ne tarde pas à s'éteindre.

Il est vrai, l'Espagne a été préservée des déchirements religieux et des hérésies; mais il est douteux que la foi ait gardé chez elle, autant qu'on le croit, son intégrité et sa force.

Voici l'appréciation d'un éminent écrivain, un des plus éloquents défenseurs du catholicisme qui s'exprime sur ce sujet.

« Qu'on se rappelle, dit-il, ce que le pouvoir absolu a fait de la religion au dix-septième et au dix-huitième siècle, dans la monarchie catholique par excellence... qu'on aille étudier sur place ce qu'est devenu l'état des âmes dans la patrie de sainte Thérèse, de saint Ignace et de Calderon... Sondez la décadence remarquable dans ce pays où le système de la compression universelle a si longtemps triomphé.

» Comparez-la avec ce que fait et ce que

peut l'Église dans les pays où il lui a fallu vivre et lutter à l'ombre de la liberté politique ou intellectuelle, en Belgique, en Angleterre, en France !... (1) »

(1) *De l'avenir de l'Angleterre*, par M. de Montalembert, p. 283.

CHAPITRE XV

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

Aux approches de la Semaine Sainte, Séville présente le spectacle le plus animé ; on ne parle plus que de la *Feria*, des processions. Ce mélange du sacré et du profane est un des caractères de l'Andalousie : tout y fournit prétexte au plaisir. De tous les environs on accourt à Séville ; les villes, les bourgades sont abandonnées. Chaque jour, le bateau à vapeur de Cadix dépose sur la berge du Guadalquivir une nuée de voyageurs qui vont s'abattre sur la ville, dont ils se disputent à prix d'or les plus petits logements. De l'intérieur du pays, des montagnes arrivent des équipages de toutes formes, d'où sortent des familles entières. On dirait une émigration, mais qui n'a rien de forcé, car tout ce monde est gai, animé, bruyant, et, dès le même

soir, vous le rencontrerez partout, dans les rues, sur les places, au théâtre, et par groupes, comme vous les avez vus arriver le matin ; tribus complètes, où nul ne manque, depuis la grave aïeule, jusqu'aux serviteurs étonnés et ravis.

A Séville, l'esprit du pays, cette fièvre du plaisir qui agite l'Andalousie tout entière, s'est tellement emparé des fêtes, même de la religion et de ses plus touchantes cérémonies, que nous avons remarqué avec tristesse que la part du catholicisme s'amoin-drit chaque jour dans l'exposition populaire de ce grand drame de la Passion du divin Sauveur, représenté dans la rue et dans le sanctuaire.

Que ce devait être beau, jadis, quand tout ce peuple prenait, pour ainsi dire, fait et cause dans le drame ; quand l'ardeur de la croyance et non une curiosité frivole, précipitait ce torrent de peuple, et le jetait palpitant contre la porte des églises, impuissantes à contenir cette foule, qui portait dans le cœur une même espérance, parlait la langue d'une foi commune. Quand on pouvait se dire, surtout, que cette multitude, associée à tous les actes de cette dernière semaine de la vie de Jésus-Christ, souffrait, mourait et ressuscitait avec lui. Malheureusement aujourd'hui, le plus grand nombre cherche dans ces augustes cérémonies un vain amusement

des sens, une pâture pour l'imagination, au lieu d'un douloureux retour de l'âme sur elle-même.

Pourtant il y a encore place pour la piété sincère et véritable : sous ces vêtements surannés, beaucoup de saintes âmes croient contempler encore l'immortel Auteur. Mais il n'y a plus cette vie intime, qui, en d'autres temps, faisait que, pendant toute une semaine, Séville avait besoin de peu d'efforts pour se croire à Jérusalem.

Parmi les habitants de Séville la grande affaire est celle des confréries, qui se rallient et se rassemblent, peut-être moins pour mettre en commun leurs prières et leurs bonnes œuvres, que leurs petites ressources, et tout ce que l'homme peut inventer pour l'emporter sur son voisin. C'est à qui réunira le plus de pénitents autour de la scène muette empruntée à la vie du Sauveur et promenée par les rues.

Le dimanche de la Passion a lieu la touchante cérémonie du sermon en plein air, sous les orangers *du patio* de la cathédrale.

Le dimanche suivant, celui des Rameaux, le matin une partie du clergé de la cathédrale sort en pompe, par une porte latérale, fait le tour de ce vaste portique, fermé par les colonnes de l'ancienne mosquée, et va frapper, en chantant, à la porte

principale, qui, en s'ouvrant, laisse entendre de l'intérieur d'autres chants, qui viennent au-devant des premiers. A cette procession, qui est d'un grand effet, parce que rien de profane ne s'y mêle, on ne porte pas, comme en France, des branches de buis, mais de vraies palmes, et ce souvenir des anciens martyrs nous rend comme un parfum lointain de la primitive Église et de l'entrée du Sauveur à Jérusalem.

Le dimanche des Rameaux les confréries commencent à sortir en procession. On compte jusqu'à quarante confréries à Séville dont chacune appartient à l'une des paroisses de la ville. La plus célèbre de toutes les processions est celle qui se rattache au souvenir des funérailles du Sauveur.

Elle sort de trois à quatre heures de l'après-midi, défile sur la place San Francisco, se rend à la cathédrale, qu'elle traverse dans toute sa longueur, et, par un autre chemin, rentre dans l'église d'où elle est partie.

Dès le matin, les curieux ont choisi leurs places, les uns dans les rues, les autres, plus heureux, à quelque balcon, dont le moindre se loue à des prix énormes.

Toute la matinée la foule se porte aux églises qui étalent toutes les splendeurs de leurs trésors et de

leurs sacristies. Sur tout le trajet que doivent suivre les processions, on dispose des bancs, des chaises, des échafaudages qui se couvrent de spectateurs.

Pendant plusieurs jours des crieurs publics vendent dans les rues des programmes imprimés, annonçant les heures de départ, la marche des stations et la composition de chacune des processions ; il y a en tête : *gran function*, expression locale qui se lit souvent sur les affiches de spectacle et dont les Espagnols se servent indifféremment pour désigner les grandes solennités religieuses et les représentations théâtrales. C'est que tout cela est un peu spectacle pour eux. La foule va là comme aux courses de taureaux.

La première confrérie de ce jour-là avait pour titre : *Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*.

Nous contemplons le cortège de la procession de la place de San-Francisco, dont toutes les maisons, sont, à tous les étages, chargées de spectateurs. Notre regard plonge dans la profondeur des rues voisines, où nous découvrons les perspectives les plus pittoresques.

Des toiles et des nattes sont tendues au-dessus des rues ; des draperies, des tentures de toutes couleurs flottent à tous les balcons, ornés de fleurs et de feuillage.

Bientôt une musique se fait entendre ; quelques enfants de chœur ouvrent la marche avec des cierges et des palmes. Puis viennent quelques prêtres en surplis blancs ; ensuite, sur une double file, une centaine environ de pénitents revêtus de longues robes noires, dont ils portent la queue sur le bras gauche, et qui sont serrées à la taille par une large ceinture de corde. Chacun d'eux était coiffé d'un bonnet noir de haute forme, semblable à ceux des astrologues, et qui se termine sur le visage par un masque de soie, avec deux petites ouvertures, pratiquées à la hauteur des yeux. Chaque pénitent marche d'un pas grave, armé d'un long cierge incliné et croisé avec celui du compagnon qui lui fait place dans la file parallèle.

En Espagne, ces pénitents prennent le nom de *Nazaréens*.

Un grand mouvement de satisfaction, dans la foule, nous avertit que nous allons voir quelque chose de nouveau : C'était le premier *paso* qui s'approchait.

Dans une procession espagnole, le *paso* est la représentation d'un mystère de la Passion du Sauveur.

Celui-ci représentait, au naturel, l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Comme dans l'Évangile,

l'ânesse et son ânon étaient là, et, nous sommes forcé de l'avouer, c'étaient ces deux personnages qui attiraient surtout l'attention et l'intérêt de la multitude.

Jésus est suivi de ses disciples, et au-devant de lui s'agenouillent quelques hébreux en robes de velours.

Tout cela est naïf, et nous ne nous étonnions pas de voir un peu d'émotion sincère et involontaire se glisser parmi ceux qui ne veulent pas être confondus avec la foule.

Après l'entrée à Jérusalem une nouvelle file de Nazaréens se déroule et devance de peu le second *paso*. A son apparition on eut dit qu'une étincelle électrique avait parcouru la foule entière. C'est qu'aussi, le christianisme allait, cette fois, se produire sous une forme digne d'elle-même.

Sur une vaste croix de bois, un Christ, plus grand que nature, avait saisi cette foule par l'expression sublime de la Divinité volontairement expirante.

* Nous avons sous les yeux un des chefs-d'œuvre du célèbre Montanez. Cette sublime figure produit toujours une profonde impression sur les spectateurs et le recueillement de la foule atteste son religieux respect.

Le dernier *paso* nous fit voir, sous un dais, une touchante statue de la Sainte Vierge, revêtue d'un magnifique manteau de velours brodé d'or.

On nous dit que cet immense et superbe manteau d'impératrice, tout couvert de broderies et de perles, a coûté dix mille douros (cinquante mille francs).

Ce dais, un brancard, était porté par une douzaine d'hommes placés dessous, et qui étaient cachés par des draperies retombant tout alentour.

Le dais était entouré de vases et de candélabres d'argent.

Un *alcade* fermait la marche.

Le lundi et le mardi de la Semaine Sainte sont abandonnés aux inspirations de la piété particulière ; mais le mercredi, la cathédrale commence ses augustes cérémonies.

Nous nous rendons aux offices du matin pour entendre chanter la Passion. La foule était grave et recueillie, et chaque instant amenait un nouveau flot, qui, de toutes les parties de la ville, venait se perdre dans les vastes et profondes ténèbres de la cathédrale, sans que jamais on pût dire qu'elle se remplît. — A l'Évangile, un prêtre monte dans la chaire adossée à l'une des extrémités de l'immense grille qui sépare l'autel des fidèles.

Ce prêtre est chargé de psalmodier le récit sacré. Il y a une seconde chaire, à l'autre extrémité de la grille : le prêtre qui y monte représentera le Christ lui-même, et chantera ses propres paroles.

Un troisième, vêtu de blanc, et debout sur une estrade élevée entre les deux chaires, remplit le rôle des divers interlocuteurs ; et, des bancs des chanoines, séparés de l'autel par une partie des fidèles, quelques voix graves, soutenues par la musique, feront entendre les clameurs de la multitude ; enfin, un enfant de chœur, de sa voix aiguë, redira les quelques paroles de la servante qui reconnaît Pierre et qui l'accuse.

Une toile immense, abaissée de la voûte au-devant de l'autel, figure le voile du temple. — La beauté tragique de ce tableau, ce chant tour à tour grave, sévère, tendre, vif, précipité, nous soulevait de terre, en faisant taire toute préoccupation profane.

Mais à mesure que le drame sacré avançait vers son terrible dénouement, nous ne pouvions nous empêcher de remarquer qu'un certain mouvement se produisait dans la foule, autour de nous ; les groupes épars des bas-côtés s'approchaient du chœur avec une visible impatience. Le secret de cette attente fiévreuse allait bientôt nous être révélé.

Tout à coup, au moment où commence le récit des prodiges que la mort de Jésus-Christ fit éclater sur la terre, le voile placé devant l'autel se déchire en deux, et aussitôt un bruit formidable ébranle toutes les parties de l'édifice, lesquelles se remplissent d'une fumée épaisse. — Cette espèce de feu d'artifice, exécuté avec précision, au bon moment, produit un grand effet, et l'émotion de la parole sainte lui ôte un instant ce qu'il y a d'un peu puéril.

Les limites qui nous sont assignées ne nous permettent pas de rapporter ici toutes les cérémonies, toutes les processions de la grande semaine.

L'Espagne célèbre le Jeudi saint à sa manière.

Le Jeudi saint est un jour de gala. C'est-à-dire que tout officier revêt son uniforme; tout personnage civil, son costume brodé; les femmes quittent le noir et se parent de leurs robes les plus élégantes, de leurs mantilles les plus riches, de leurs fleurs les plus fraîches. A défaut d'uniforme, le simple bourgeois endosse l'habit noir et prend les gants blancs. Hors de là, le deuil est partout : les cloches ne sonnent plus, les voitures ne circulent pas, le soldat porte le canon de son fusil tourné vers la terre. Ce jour-là, en France, les fidèles vont visiter pieusement le sanctuaire et vont dé-

poser leur offrande au tombeau du divin Crucifié; en Espagne, toutes les autorités se réunissent et font en corps cette visite; à Madrid, la reine elle-même, en grand costume de cour, ferme le cortège.

Si le Jeudi saint est, à Séville, un jour de gala, le Vendredi saint a toute la gravité que commande un tel anniversaire. Toutes les femmes ont quitté leurs brillantes toilettes et revêtu leurs robes noires. L'Espagne entière porte le deuil du divin Sauveur.

La foule se précipite au long office de la cathédrale. La ville entière ne semble plus vivre que sous ses voûtes et sur le passage de ses confréries. Dès le matin, le Christ est porté en pompe au tombeau et exposé à l'adoration des fidèles sur le premier degré du monument, où cette simple croix, voilée d'un crêpe, contraste singulièrement avec l'éclat de tant de lumières qui inondent toute la nef.

Nous avons souvent admiré la bonne humeur du peuple andalou. Rien n'égalait l'animation de cette fourmilière de têtes à l'approche des processions. Malgré l'effort des soldats qui tâchaient de maintenir un peu l'espace vide où la confrérie pût passer, les premiers rangs, poussés par les derniers,

gagnaient toujours du terrain. Mais après ce flux irrésistible, se produisait le reflux sous la pression des mousquets.

Mais, pas un signe d'impatience, pas un regard menaçant, pas un cri de colère. Le bourgeois rit en repoussant le fusil du soldat; le soldat rit en maintenant le bourgeois, et quelques hommes suffisent pour tenir en échec cette multitude qui, sans cesse déborde, et presque sur un signe se retire en arrière.

Dans cette lutte aussi joyeuse qu'acharnée, que d'épisodes piquants qui mettent en relief le génie du pays. Ce génie original et vif, nous le retrouvons partout.

De temps immémorial, le Vendredi saint, il est d'usage à Séville de tirer des coups de fusil en l'air à la tombée de la nuit. C'est une vengeance imaginaire exercée contre les Juifs, mais qui ne blesse personne. Ce simulacre se perpétue, en souvenir d'une époque où plus d'un malheureux juif payait peut-être de sa vie le crime de ses pères.

Le génie espagnol a marqué encore les cérémonies du Samedi saint de son empreinte. Ce jour-là a aussi son feu d'artifice : c'est au moment où le prêtre commence le *Gloria in excelsis*. Le voile du temple se déchire de nouveau, au milieu d'une ar-

tillerie formidable, et, en même temps que toutes les cloches retrouvent leurs voix, des oiseaux, des colombes, prennent leur essor vers les voûtes de la cathédrale.

Le jour de Pâques n'est pas célébré à Séville avec la même solennité que dans toute la chrétienté.

Une seule chose, à la cathédrale, attire la curiosité publique : c'est le cierge pascal. Rien ne prouve mieux combien l'Espagne, en toutes choses, préfère au grand le grandiose, et à quel point, dans les populations méridionales, l'imagination éprouve le besoin de matérialiser le christianisme et ses plus délicats symboles.

A Séville, le cierge pascal est un vrai monument. Il a vingt-et-un pieds de hauteur et vingt-et-un pouces de diamètre, et il y entre quatorze cents livres de cire, dont il se brûle cent vingt-deux. Il coûte environ quatre mille francs.

LA DANSE DE LOS SEICES

Après les longs détails sur les cérémonies de la Semaine sainte, nous ne pouvons passer sous silence le plus curieux privilège de la cathédrale de

Séville : la danse dite de *los seices*, qui s'exécute tous les soirs à la tombée de la nuit, pendant huit jours consécutifs, après la fête du *Corpus Domini*.

A la procession de la Fête-Dieu, on exécute cette danse en plein air, sur des tapis étendus sur le sol, pour rappeler le souvenir de David, dansant devant l'arche. A la cathédrale, les mêmes danses ont lieu entre l'autel merveilleusement éclairé et la grille qui le sépare de la foule. Un grand tapis est étendu sur les marches. Deux rangs d'enfants de huit à douze ans, vêtus en chevaliers du moyen âge, sont rangés les uns vis-à-vis des autres, en face de l'autel. A un signal donné par un prêtre, une musique suave, mais étrange, exécutée par des violons, se fait entendre. Les deux bandes d'enfants se mettent en mouvement, sur un pas de contredanse, et commencent à se séparer, à s'entrelacer, à se dénouer, à se réunir de nouveau avec mille détours gracieux, puis, tous ensemble font entendre un chant mélodieux, qui résonne sous les voûtes de la cathédrale comme un chœur de voix d'anges.

Un instant après, ils se mettent à accompagner leur danse et leur chant avec des castagnettes. Impossible d'exprimer l'effet que produisent ces fraîches voix sous ces voûtes immenses, ces petites

créatures au pied de ce gigantesque autel, cette danse modeste, ce costume antique et cette foule agenouillée tout alentour.

On nous a raconté qu'il y a deux siècles, un archevêque de Séville, qui trouvait qu'on ne loue pas convenablement le Seigneur avec des contredanses et des castagnettes, voulut interdire la cérémonie. Mais rien de plus difficile que de détruire une coutume dont les gens s'amuse. Le peuple cria, les chanoines se plaignirent très haut et prirent les *seices* sous leur protection. La cause fut déférée au Saint Siège et plaidée devant le pape. Le Souverain Pontife ne se tint pas aux paroles, il voulut juger par lui-même. On lui amena donc les *seices*, en personne, au Vatican. Ils dansèrent et chantèrent.

Le Pape prit plaisir à les voir et à les entendre, et déclara qu'il ne voyait rien dans tout cela qui fût contraire à l'Évangile. Toutefois, pour ne pas donner au pauvre archevêque le déboire d'un désaveu en cour de Rome, il fut décidé que les danses cesseraient quand les habits seraient usés, sans qu'il fût permis d'en faire des neufs.

Mais le chapitre de la cathédrale n'avait pas fait un si long voyage pour s'en retourner à demi battu. Il eut l'ingénieuse pensée de renouveler, d'année

en année, une partie du costume des enfants, de façon qu'on ne pût jamais dire que les vêtements étaient usés. L'archevêque qui, en homme scrupuleux, prenait la sentence du Saint Père à la lettre, ne put jamais s'opposer à la répétition de la cérémonie. Les *seices* continuaient donc à danser et dansent encore.

CHAPITRE XVI

LES COURSES DE TAUREAUX

La saison des courses de taureaux commence dans toute l'Espagne à Pâques.

Pour comprendre le caractère de ce spectacle pour lequel les Espagnols sont si passionnés, il faut connaître son histoire. On ne sait pas au juste quand on a fait pour la première fois un combat de taureaux. La tradition raconte que ce fut le *Cid Campeador* qui, le premier, descendit avec la lance dans l'arène, et du haut de son cheval tua la terrible bête. Depuis, les jeunes gentilshommes s'adonnèrent avec ardeur à cet exercice. Dans toutes les fêtes solennelles il y eut des courses de taureaux et l'honneur de combattre n'était accordé qu'à la noblesse : les rois mêmes descendaient dans l'arène.

Pendant tout le moyen âge ce fut le spectacle favori des cours et l'exercice de prédilection des guerriers, non seulement chez les Espagnols, mais encore chez les Arabes; et les uns et les autres rivalisaient dans l'arène comme sur le champ de bataille. Isabelle la Catholique voulut interdire les courses de taureaux, parce qu'elle avait assisté une fois à ce spectacle qui lui avait inspiré une profonde horreur; mais les nombreux et puissants partisans des courses de taureaux la dissuadèrent d'exécuter ce dessein. Après Isabelle, les courses prirent un grand accroissement. Charles-Quint lui-même tua de sa propre main un taureau sur la place de Valladolid. Ferdinand Pizarre, le célèbre conquérant du Pérou, fut un vaillant torero; le roi don Sébastien de Portugal cueillit plus d'un laurier dans l'arène. Philippe III fit embellir le cirque de Madrid; Philippe IV y combattit; Charles II protégea la tauromachie; sous le règne de Philippe V on construisit plusieurs cirques par l'ordre du gouvernement, mais l'honneur du *torear* appartenait toujours exclusivement à la noblesse; on ne *toreada* qu'à cheval et avec de très beaux coursiers et l'on ne répandait d'autre sang que celui de taureau. Ce fut seulement vers le milieu du siècle dernier que l'art s'étendit au peuple, et que parurent les *tore-*

ros proprement dits, artistes de profession, qui combattaient à pied et à cheval. Le fameux Francisco Romero de Ronda perfectionna le *toreo* à pied, introduisit l'usage de tuer le taureau face à face avec l'épée et la *muleta* et fixa les règles de l'art. Depuis ce temps-là, le spectacle devint national et le peuple y accourut avec passion. Le roi Charles III le défendit, mais sa défense ne fit que changer l'enthousiasme populaire, comme dit un chroniqueur espagnol, en une *aficion epidemica*.

Le roi Ferdinand VII, passionné pour les taureaux, institua une école de tauromachie à Séville.

Isabelle II fut encore plus enthousiaste que Ferdinand VII.

Enfin de nos jours le *toreo* est plus florissant que jamais en Espagne. Il y a plus de cent grands propriétaires qui élèvent des taureaux pour les spectacles. Madrid, Séville, Barcelone, Cadix, Valence, Xeres, Port Sainte-Marie, ont des cirques de taureaux de premier ordre.

Il existe au moins cinquante petits cirques pouvant contenir de trois à neuf mille spectateurs; dans tous les villages, où il n'y a pas de cirques, on fait les *coridas* dans les places publiques. Il y en a à Madrid tous les dimanches, dans les autres villes, aussi souvent qu'on le peut et partout elles

attirent un immense concours de peuple des villes voisines, des villages, des montagnes et jusque de l'étranger. Il est vrai, tous les Espagnols ne sont pas fous de ce spectacle, beaucoup n'y vont jamais ; un assez grand nombre le désapprouvent, le condamnent, voudraient le voir banni de l'Espagne ; quelque député, au lendemain de la mort d'un torero, parle de faire une interpellation au gouvernement ; mais tous sont des ennemis peu énergiques et trop timides. Par contre, on écrit des apologies des courses de taureaux, on bâtit de nouveaux cirques, on répare les anciens et l'on se moque des étrangers qui crient à la barbarie espagnole.

Il fallait au moins une fois assister à ce spectacle national, si attachant pour les uns, si repoussant pour les autres, en tout cas curieux comme étude de mœurs.

D'immenses affiches, avec des gravures, représentant les principales scènes du combat s'étaient de toutes parts sur les murs : *Gran function* ! Un des premiers *matadores*, ou, comme disent les Espagnols, un des plus illustres *espadas* (épées) de la Péninsule, devait conduire la course.

Nous nous hâtons de prendre nos billets.

Le cirque de Séville est immense : il peut contenir, dit-on, dix à douze-mille spectateurs. Son

aspect n'a rien de monumental, on peut en dire autant de tous les amphithéâtres de l'Espagne. Cela n'empêche pas les Madriliens de donner à leur cirque le nom pompeux de : *el Coliseo de toros*. Ce qui nous à charmé à Séville n'est pas le cirque lui-même, mais la vue dont on jouit du cirque. L'enceinte des loges qui surmontent les gradins où s'assied la foule, n'est pas fermée du côté du nord : il y a là comme une brèche par où la vue s'étend sur une partie de la ville, sur les dômes rouges de la cathédrale et de la Giralda.

A notre arrivée, l'amphithéâtre était à peu près plein. Nous avons remarqué que les femmes étaient peu nombreuses. La musique joue, la porte s'ouvre et les toreros s'avancent au milieu d'une salve d'applaudissements. Les trois premiers *toreros* portent le costume de Figaro dans le *Barbier de Séville*, couvert de broderies de soie bleue, orange, incarnat, couvert de franges, de glands d'or et d'argent, qui cachent presque tout le vêtement ; enveloppés dans de vastes manteaux jaunes et rouges, avec des bas blancs, une ceinture de soie, une résille sur la nuque.

Le spectacle commence par une promenade que font autour du cirque tous les acteurs qui doivent paraître dans la course. On ne peut rien imaginer de plus pittoresque que ce spectacle.

En tête marchent les picadores, à cheval, la lance à la main. Viennent ensuite les *chulos* dont le rôle consiste à exciter et à détourner le taureau en agitant devant lui leur cape (manteau) de couleur écarlate, et les *banderillos* qui lui enfoncent dans le cou de petites flèches armées de dards. Les *matadores* ou *espadas* ferment la marche.

Quand le taureau commence à être fatigué, les *matadores* doivent lui porter le dernier coup. Tous, excepté les *picadores*, portent le costume andalou : culottes courtes et bas de soie ; vestes brodées d'argent, les cheveux enfermés dans une résille.

Un alguazil, à cheval, tout vêtu de noir, vient demander à l'alcade ou gouverneur, qui préside la fête, la permission de commencer.

L'alcade lui jette la clef du *toril* (où sont renfermés les taureaux) de la loge dans l'arène. Cette clef, l'alguazil la remet à un gardien qui est chargé d'ouvrir la porte.

La bande des *toreros* se disperse, les *espadas* sautent par-dessus la barrière, les *capeadores* s'éparpillent dans l'arène en agitant leur cape rouge et jaune ; une partie des *picadores* se retirent pour attendre leur tour, les autres éperonnent les chevaux et vont se poster à gauche du *toril*, à une vingtaine de pas l'un de l'autre, le dos à la bar-

rière et la lance en arrêt. C'est un moment d'agitation, d'anxiété inexprimable ; tous les regards sont fixés sur la porte par où sortira le taureau : un silence profond règne dans le cirque, tous les cœurs battent ; on n'entend que le mugissement du taureau qui s'avance d'étable en étable, dans l'obscurité de sa vaste prison ; les chevaux frémissent.

Soudain la trompette sonne, la porte s'ouvre, un taureau énorme s'élançe dans l'arène : un cri formidable sorti de mille poitrines le salue. Le carnage commence. A ce moment solennel nous sommes en proie à une si vive émotion que nous n'osons à peine respirer, tout se trouble devant nos yeux.

Le taureau, excité à l'avance, le naseaux frémissants, se lança contre le premier picador, puis recula, reprit son élan et se jeta sur le second, qui heureusement évita le coup.

Les picadores sont les premiers qui reçoivent le choc du taureau ; ils l'attendent d'un pied ferme et lui plantent leur lance entre la tête et le cou, au moment où il s'abaisse pour donner un coup de corne au cheval. Il faut remarquer que la lance n'a qu'une petite pointe, qui ne peut faire une blessure profonde, et les picadores arrivent, à force de bras, à tenir le taureau à distance et sauver leur

monture. Cela exige un coup d'œil sûr, un bras de fer et un cœur intrépide ; ils ne réussissent pas toujours : le taureau plante ses cornes dans le ventre du cheval et le picador tombe par terre. Alors les capeadores accourent, et pendant que le taureau débarrasse ses cornes des entrailles de sa victime, ils agitent leur *capa* devant ses yeux, le distraient, se font poursuivre par lui et laissent en sûreté le cavalier tombé, que les *chulos* vont secourir pour le remettre en selle, si le cheval peut encore se tenir.

Les *chulos* provoquent sans cesse le taureau et font voltiger leur *capa* devant lui. L'animal se rue sur le lambeau d'étoffe flottante, mais l'homme, comme un oiseau, s'est dérobé par un saut de côté, et le taureau ne frappe que le vent. Il revient à la charge, et le *chulos*, lui offrant sans cesse ce but mobile qui le trompe, lui échappe sans cesse par des voltes rapides. Quand les *chulos* sont trop vivement pressés, ce qui arrive souvent, ils se réfugient derrière les palissades placées de distance en distance, ou bien escaladent la barrière qui forme l'enceinte.

Tout cela est un jeu dangereux, où ces hommes déploient tant de hardiesse et d'agilité, tant d'aisance et de grâce, qu'on oublie le péril et qu'on

finit par prendre plaisir à ce spectacle émouvant. Grâce à Dieu, nous n'avons pas assisté à de graves accidents. Le spectacle qui nous attendait était une épreuve assez forte pour notre courage.

Le taureau, avec ses cornes ensanglantées, était haletant au milieu de l'arène. Un essaim de *capeadores* courut au-devant de lui et l'entoura ; ils recommencèrent à l'agacer, à le faire courir çà et là, secouant leur *capa* devant ses yeux, la lui faisant passer par-dessus la tête. Le taureau poursuit l'un et l'autre, pousse jusqu'à la barrière, et là, donne des coups de cornes dans les planches, frappe du pied en mugissant. Les *capeadores* l'attirent adroitement du côté des *picadores*. Le taureau voyant le premier cheval, s'élança dessus tête basse. Mais cette fois l'attaque n'eut pas de succès : la lance du *picador* le frappa à l'épaule et l'arrêta ; le taureau s'obstina, poussa, fit effort avec toute sa masse, mais le *picador* tint bon, le taureau recula, le cheval fut sauvé. Un tonnerre d'applaudissements salua le vainqueur.

L'autre *picador* fut moins heureux ; le taureau l'attaqua, il ne réussit pas à planter sa lance ; la corne formidable pénétra dans le ventre du cheval avec la rapidité d'une épée, s'agita dans la blessure, s'en retira. Le pauvre cheval perd ses intes-

tins, qui traînent sur le sable et dans lesquels ses pieds s'embarrassent. Malgré tout le *picador* resté en selle, le force à se relever, le fait galoper encore dans le cirque, et le ramène à grands coups d'éperon sur le taureau jusqu'à ce que ce dernier l'achève. — A ce spectacle horrible nous fermions involontairement les yeux, nous sentant pris de nausées.

A ce moment, on entend une sonnerie de trompettes : c'était le signal de la retraite des *picadores*. Une porte s'ouvrit, et ils s'en allèrent au galop l'un après l'autre ; il resta plusieurs chevaux morts, et çà et là des mares et des ruisseaux de sang, que deux *chulos* recouvrirent de terre.

Les chevaux qui paraissent dans ces courses étant voués à une mort à peu près certaine, on ne se sert que de méchantes bêtes, achetées à bas prix. De peur que le taureau ne les effraie, on leur bande les yeux et on leur bouche les oreilles avec de l'étoffe. Les *picadors* ont en outre, pour les faire marcher, des éperons ornés de longues pointes. Il en résulte que ces malheureuses bêtes, poussées sans que rien les protège, à un égorgement inévitable, ne sont là que des victimes passives, des obstacles vivants offerts à la fureur du taureau et destinées seulement à user sa colère et ses

forces. C'est le côté hideux et odieux du spectacle.

Quand l'ardeur du taureau commence à se ralentir, on apporte les *banderillos*. Pour les profanes, c'est la partie la plus agréable du spectacle parce que c'est la moins cruelle.

Les *banderillas* sont des flèches, ou petites lances, d'environ deux pieds et demi de long, ornées de papier de couleur, munies d'une pointe de métal faite de telle sorte qu'une fois enfoncée dans les chairs, elle ne peut plus s'en détacher, et que le taureau en s'agitant et en la secouant la fait pénétrer plus en avant. — Les *banderilleros* ou *chulos*, une de ces lances dans chaque main, se posent devant le taureau et le provoquent; quand il se rue sur eux, les cornes basses, ils lui enfoncent les deux dards de chaque côté du cou, et prompts comme l'éclair, pivotant sur eux-mêmes, s'effacent pour le laisser passer. Il y a un moment où l'homme est littéralement entre les cornes du taureau: on tremble pour lui mais une seconde après, sans qu'on devine comment, on le voit tranquille et souriant à la même place, tandis que le taureau, emporté par son élan, s'en va secouant avec rage les javelots attachés à sa chair, et dont il ne peut se débarrasser.

Le taureau, harcelé par les *chulos*, fatigué par les

picadores, est devenu comme fou après les *banderillas*.

Il est essoufflé, haletant ; souvent il tombe sur les genoux ; quelquefois il se couche, et on est obligé de l'attaquer de près pour le forcer à se relever. Ne sachant plus que faire, il revient vers l'entrée du *toril* ; il s'accule à l'enceinte et fait face à l'ennemi.

La trompette sonne de nouveau. Les *banderillos* ont fini. C'est le tour de l'*espada* ; c'est le moment solennel, c'est le dénouement du drame ; la foule se tait. Le *torero* entre dans l'arène, tenant à la main l'épée et la *muleta*, qui est un morceau d'étoffe rouge attaché à un petit bâton. C'est un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, portant l'élégant costume andalou, à pied, seul, sans autre défense qu'une légère épée. Tous les regards sont fixés sur lui, mille cœurs tremblent pour la vie du beau *torero*. — Il s'approche du taureau et agite le drapeau rouge devant lui. Le féroce animal se baisse, l'*espada* se jette de côté, la corne formidable lui rase le flanc, heurte le drapeau rouge et frappe dans le vide. Un tonnerre d'applaudissements éclate dans toutes les loges, dans toutes les galeries. Enfin le silence se rétablit, on n'entend plus un murmure. L'audacieux *torero* fait de nouveau voltiger la

muleta devant l'animal furieux ; il se fait assaillir dix fois, et dix fois, par un léger mouvement, il échappe à la mort. Tout à coup il s'arrête, se met en garde, lève son épée, calcule son coup. Le taureau s'élançe, l'*espada* frappe ; un seul cri aigu, suivi d'une tempête d'applaudissements, retentit de toutes parts : l'épée a pénétré jusqu'à la garde dans le cou de l'animal, qui chancelle, et, jetant un flot de sang par la bouche, tombe comme foudroyé. Alors, c'est un tumulte indescriptible ; la multitude est comme électrisée ; on se lève, on gesticule, on pousse de grands cris. Les dames font voltiger leurs mouchoirs, battent des mains, agitent leurs éventails ; la musique joue ses airs les plus brillants. L'*espada* vainqueur s'approche de la barrière et fait le tour de l'arène, au milieu des applaudissements frénétiques des spectateurs, exaltés par l'enthousiasme. Ensuite l'orchestre joue la marche funèbre du taureau ; une porte s'ouvre, et l'on voit entrer au galop quatre superbes mules ornées de plumets, de grelots et de rubans jaunes et rouges, conduites par une troupe de *chulos* ; elles emportent l'un après l'autre les chevaux morts, puis le taureau, qui est porté tout de suite sur une petite place voisine, où une horde de gamins l'attendent, pour tremper leur doigt dans son sang, après quoi il est écorché, dé-

pecé et vendu. L'arène reste libre, la trompette sonne, le tambour bat; un autre taureau se précipite hors de sa prison, attaque les *picadores*, éventre les chevaux, offre son cou *aux banderillos*, est tué par un *espada*; et ainsi se présentent dans l'arène, l'un après l'autre, sans interruption, six taureaux.

Que d'émotions, que de frissons, que de serremments de cœur éprouvés les trois heures que nous avons passées pendant ce terrible spectacle! Nous en avons assez et nous nous empressions de quitter le cirque, sans emporter le désir d'y revenir.

Les admirateurs des courses de taureaux disent qu'ils sont une école de courage. A notre sens c'est un amusement sauvage qui ne nous semble bon que pour entretenir la dureté des mœurs. La vue du sang est malsaine pour l'homme; elle ne développe chez lui que des passions brutales. Il ne paraît pas que la valeur espagnole ait beaucoup grandi depuis que les combats de taureaux sont si populaires, et l'on sait ce qu'étaient devenus les Romains de l'empire quand ils couraient avec tant de fureur aux jeux du cirque.

CHAPITRE XVII

CADIX

L'Espagne garde fidèlement les traditions d'hospitalité, si remarquables chez les races orientales. L'étranger ne trouve nulle part un plus sympathique accueil qu'en Andalousie. Si ses habitants sont restés quelque peu Arabes par leur langage imagé, ils ne le sont nullement par la gravité mélancolique et la répugnance à nouer des relations sociales. Les Andalous ont toujours une parole courtoise pour l'étranger, qu'ils comblent de prévenances. C'est le peuple le plus gai qu'on puisse s'imaginer : il aime les fêtes qui ne finissent point, ou qui finissent dans une ville pour recommencer dans la ville voisine.

En Espagne, en Andalousie surtout, on serait mal venu, si on gardait une froide réserve à l'égard des compagnons de route que le hasard vous donne.

Les Espagnols se sont toujours fait remarquer par leur caractère hospitalier, formé sans doute sous l'influence des idées chrétiennes, mais qui rappelle aussi les mœurs orientales.

Il faut se rappeler qu'il y a un siècle les auberges étaient rares et mauvaises en Espagne; on comprend cette facilité à offrir au voyageur une hospitalité complète. Il ne s'agit pas de la phrase banale qui accompagne toutes les visites d'arrivée et d'adieu : *Usted es en su casa* (vous êtes chez vous); *todo mi casaa la disposition de Usted* (toute ma maison est à votre disposition); mais il y a cet usage d'offrir au visiteur étranger, de lui donner, de lui imposer les objets dont il a fait d'un mot l'éloge, ou qui ont paru lui plaire. Cette politesse va si loin, que nous autres, étrangers, devons toujours craindre d'abuser.

Nous prêtant à cette facilité de caractère andalou, nous étions promptement en conversation animée avec nos compagnons de route, soit en chemin de fer, soit en bateau à vapeur.

Le pont du bateau est un abrégé de la société : celui où nous nous trouvions pour nous rendre à Cadix, semblait y avoir député quelques représentants des diverses classes dont elle se compose. Il y avait une animation extraordinaire parmi ces An-

dalous empressés autour des *senoras* et *senoritas* jouant de l'éventail avec cette grâce que l'habitude donne à toutes les femmes espagnoles, marquises ou paysannes.

Au bout d'une heure de conversation nous connaissions nos compagnons de route du premier au dernier.

Chacun d'eux dit tout de suite, à qui voulait l'entendre, qui il était, ce qu'il faisait, où il allait, quels étaient ses ressources, ses projets, ses espérances.

Avant l'aurore, notre bâtiment était sur le point d'entrer dans l'Océan. Le fleuve était immense, la rive droite se voyait à peine dans le lointain comme une langue de terre, au delà de laquelle étincelaient les flots de la mer.

Quelques instants après le soleil apparut à l'horizon et le navire sortait du fleuve. Impossible de rendre l'imposant spectacle qui se déroulait devant nos yeux charmés. Quelle vivacité de coloris, quelle pompe de lumière, quelle limpidité du ciel et de la mer. La voûte céleste était d'une merveilleuse couleur de saphir, une brise légère ondulait les vagues argentées par les éclairs de lumière. On eût dit une de ces aurores de la création, dépeinte par les poètes ; c'était quelque chose de plus que le ré-

veil de la nature et de la vie, c'était comme une fête, un triomphe des choses créées, un souffle de Dieu qui se répandait dans l'infini.

Dans le lointain on apercevait çà et là de hautes et blanches voiles. Nous laissons derrière nous *Puerta Santa-Maria*, dont les eaux limpides vont alimenter Cadix, et qui doit son nom à l'image de la Vierge, trouvée après le départ des Musulmans dans les fouilles ordonnées par Alphonse le Sage (1264), pour la fondation de la ville nouvelle.

Le Trocadéro, canal bordé de chantiers de construction, et que le duc d'Angoulême enleva en 1823 ; Puerto-Real, que le Trocadéro met en communication avec le fond de la baie de Cadix ; la Carraca, grand arsenal maritime, et nous entrons dans l'île de Léon, à l'extrémité de laquelle s'élève Cadix, une des reines de la mer.

On ne saurait rien imaginer de plus radieux que l'aspect de la ville. Nul peintre, nul écrivain, ne saurait rendre les teintes lumineuses pour l'impression éclatante que produisit sur nous Cadix dans cette glorieuse matinée. Deux couleurs uniques frappent le regard : du bleu aussi vif que le saphir et la turquoise, du blanc aussi pur que l'argent, le lait, la neige. Le bleu c'était le ciel réverbéré par la mer, le blanc c'était la ville.

Selon l'expression d'un poète espagnol « la blanche Cadix s'avance dans les flots comme pour aller au devant de ses escadres. »

Étincelante sous les rayons du soleil, elle semble sortir du sein de la mer et comme flotter suspendue entre l'azur du ciel et celui des eaux.

Une longue et étroite langue de terre unit Cadix au continent ; de tous les autres côtés elle est baignée par la mer comme un navire prêt à faire voile, qui n'est plus retenu au rivage que par une chaîne. Peu à peu on distingue les clochers, les profils des maisons, les entrées des rues.

Cadix ne ressemble à aucune cité de l'Andalousie ; ses rues sont étroites et longues ; ses maisons sont hautes et n'ont pas les *patios* de Cordoue et de Séville. Mais l'aspect de la ville n'est pas pour cela moins agréable aux yeux de l'étranger.

La conformation du terrain et le désir d'avoir une perspective sur la mer expliquent pourquoi les maisons s'étendent en terrasses. Presque toutes ces terrasses portent à leur angle une tourelle, un belvédère, quelquefois surmonté d'une petite coupole. Ces *miradores* aériens enrichissent d'innombrables dentelures la silhouette de la ville et produisent l'effet le plus pittoresque.

Tout cela est blanchi à la chaux, et l'éclat des

façades est encore avivé par de longues lignes de vermillon qui séparent les maisons et en marquent les étages. Les balcons, très saillants, sont enveloppés d'une grande cage de verre, garnis de rideaux rouges et remplis de fleurs. Quelques-unes des rues transversales se terminent sur le vide et paraissent aboutir au ciel.

Ces échappées d'azur sont d'un inattendu charmant.

Vue de la mer ou du fond de la baie, Cadix a un aspect féérique, avec ses clochers, ses phares, ses vigies et ses innombrables belvédères qui surmontent les maisons.

Cadix a un climat merveilleux, le plus doux peut-être, le plus égal de toute l'Andalousie : les ardeurs de son soleil sont tempérées par les brises de l'Atlantique.

Nous étions loin de nous figurer si gaie et si riante cette terrible et malheureuse Cadix, brûlée par les Anglais au dix-septième siècle, bombardée vers la fin du dix-huitième, dévastée par la peste, puis hôtesse des flottes de Trafalgar, siège de la junte révolutionnaire pendant la guerre de l'Indépendance, théâtre de massacres terribles pendant la révolution de 1820, point de mire des boulets français en 1823, et porte-étendard de la révolution qui chassa les

Bourbons du trône de l'Espagne. De tant d'événements, de tant de luttes il ne reste que des boulets de canon enchâssés dans ses murs.

La situation du port de Cadix, entre l'Océan et la Méditerranée, entre l'Orient et l'Amérique, entre l'Europe et l'Afrique, offre de grands avantages. — L'histoire du commerce signale ces parages comme privilégiés, dès la plus haute antiquité.

Mais Cadix a vu décliner son commerce et ses richesses depuis que l'Espagne a perdu ses possessions d'Amérique. Maintenant elle gît inerte sur son écueil solitaire, attendant en vain les mille navires qui venaient autrefois brillants, pavoisés, lui apporter les tributs du Nouveau-Monde.

Nous visitons la cathédrale, vaste édifice de marbre du seizième siècle, qu'on ne peut comparer aux cathédrales de Burgos et de Tolède, mais qui est cependant d'une architecture remarquable. Comme toutes les églises espagnoles, elle possède toutes sortes de trésors.

Nous nous rendons ensuite au couvent où Murillo, peignant un tableau au-dessus du grand autel, tomba de son échafaudage et se fit cette blessure qui causa sa mort.

Citons encore la place des Taureaux qui est petite, mais réputée l'une des plus dangereuses de

l'Espagne. Nous traversons, pour nous y rendre, des jardins de palmiers gigantesques et d'espèces variées.

Le cirque des taureaux est tout en bois; il fut construit en quelques jours pour offrir un spectacle à la reine Isabelle.

Un de nos poétiques souvenirs de Cadix est celui d'une délicieuse promenade à l'*Alameda-de-Apodaca*, bordée d'un côté par de riches habitations à balcons vitrés, de l'autre par la mer, qui va expirer au pied des collines de Rota et de Port Santa-Maria. Des jardins fleuris, des bancs de marbre blanc, où s'asseyaient les Caditanes à la mantille noire, aux grands yeux veloutés; quelques palmiers au panache oriental; une douce brise de la mer, au ciel profond et bleu : c'était à ravir.

Byron a caractérisé admirablement la physionomie de Cadix en ces mots : « *Brillante Cadix, qui t'élèves vers le ciel au milieu du bleu foncé de la mer ?* »

C'est sur cette plage basse de Cadix, qui semble devoir être engloutie à chaque soulèvement de la mer, que périt, le 1^{er} novembre 1755, le fils de Louis Racine. Le tremblement de terre, qui ce jour détruisit Lisbonne, se fit sentir d'une façon terrible sur toute la côte. La mer, soulevée à dix-huit mètres

de hauteur, renversa une partie des murailles de Cadix. Une vague énorme, traversant impétueusement la langue de terre qui rattache la ville au continent, enleva près de deux cents personnes.

Le jeune Racine, qui avait embrassé la carrière du commerce et habitait Cadix, passait à ce moment sur la levée, en chaise de poste, avec un de ses amis.

La montagne d'eau, s'abattant sur la route, couvrit et renversa la voiture. Le domestique put se tenir aux branches d'un arbre, et voir, sans pouvoir leur porter secours, les deux jeunes gens périr emportés par les flots.

Sur la belle promenade qui entoure la ville et domine la mer, on jouit d'une vue admirable : elle embrasse l'immensité de l'Océan, la courbure gracieuse de la rade, et au-delà de Santa-Maria, suit, dans la brume de l'horizon, la ligne onduleuse de la côte de Rota, qui remonte vers le Nord.

PALOS-DE-MOQUER

Sur la côte de Rota, un peu au-dessus de l'embouchure du Guadalquivir, se trouve un petit port appelé Palos-de-Moguer. C'est de là que, le 3 août 1492, Christophe Colomb partit pour découvrir un monde. On lui avait donné pour cette entreprise, dont l'audace efface tout ce que les hommes avaient vu, pour franchir ces abîmes inexplorés de l'Atlantique, trois méchantes caravelles, sortes de barques, qui n'étaient pas même pontées et dont un marin d'aujourd'hui ne voudrait pas pour aller de Barcelone à Marseille.

Le 12 octobre, Colomb touchait une des Lucayes, qu'il nomma San-Salvador. Sept mois plus tard, revenu en Espagne, au milieu de l'admiration et de la reconnaissance des peuples, il allait à Burgos mettre aux pieds d'Isabelle, qui la première avait deviné son génie, les premières dépouilles de l'Amérique : une troupe d'Indiens, couronnés de plumes, un diadème et des bracelets d'or; enfin des lingots d'or et d'argent d'un volume inouï.

A son troisième voyage il revint chargé de chaînes,

accusé d'avoir voulu prendre pour lui ce qu'il avait découvert. Au quatrième le malheureux grand homme se vit refuser un abri dans les ports de la nouvelle Espagne.

Il échoua sur la côte de la Jamaïque et y resta dénué de tout secours.

De là il écrivit à Ferdinand et à Isabelle, à ces rois dont il avait porté au comble la grandeur, cette lettre empreinte de la plus pathétique éloquence :

« Que m'ont servi vingt années de travaux, tant de fatigues, tant de périls? Je n'ai pas aujourd'hui une maison en Castille; si je veux diner, souper ou dormir, je n'ai pour refuge que l'hôtellerie. Encore le plus souvent l'argent me manque. A moins d'avoir la patience de Job, n'y avait-il pas de quoi mourir désespéré en voyant que, dans l'extrême péril où j'étais, moi et mon jeune fils, mon frère et mes amis, on me fermait cette terre et ces ports, que j'avais par la volonté divine gagnés à l'Espagne et pour la découverte de laquelle j'avais sué du sang?

» Mon frère et le reste des nôtres étaient sur un navire, et moi sur la côte, seul, consumé d'une fièvre ardente. Je gagnai avec effort le point le plus élevé, appelant d'une voix lamentable, en pleurant, les capitaines de Vos Altesses et les quatre vents du ciel à mon secours; mais ils ne me répondirent rien.

Épuisé de fatigue, je m'endormis et j'entendis une voix compatissante qui disait :

« O insensé, lent à croire et à servir Dieu ! Que » fit-il de plus pour Moïse et David son serviteur ? » Il a fait retentir ton nom dans toute la terre. Les » Indes, cette partie du monde si riche, il te les a » données pour en faire part à qui te plaisait. Les » barrières de l'Océan, jusque là fermées de chaînes » si fortes, il t'en a donné les clefs.

» Tu réclames un secours incertain, réponds : » Qui t'a tant et si souvent affligé, est-ce Dieu ou le » monde ? Dieu maintient toujours les faveurs qu'il » a accordées, il ne viole jamais les promesses qu'il » a faites ; le service une fois rendu, il ne dit point » qu'on a méconnu ses intentions, il ne fait point » souffrir le martyr pour le plaisir des bourreaux. »

» J'étais comme demi-mort en entendant tout cela ; mais je ne pus trouver de réponse à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes erreurs. Et celui qui me parla ajouta : « Ne crains rien, prends » confiance, toutes les tribulations sont écrites sur » la pierre et sur le marbre. »

» Que vos Majestés m'accordent quelque pitié et m'envoient un vaisseau avec quelques provisions pour porter en Espagne moi et mes pauvres gens ! Que le ciel, que la terre pleurent sur moi ! Qu'il

pleure sur moi quiconque aime la justice et la vérité. Je suis resté ici, dans ces îles des Indes, isolé, malade, en grande peine, attendant chaque jour la mort, environné d'innombrables sauvages, si loin de notre sainte mère l'Église. Je n'ai pas un maravédis pour faire une offrande pieuse. Je supplie vos Majestés que si Dieu me permet de sortir d'ici elles m'accordent d'aller à Rome en pèlerinage.

» Que la Sainte Trinité leur conserve la vie et la puissance. »

« Donné aux Indes, dans l'île de Jamaïque, le 7 juillet 1503. »

Trois ans plus tard, Christophe Colomb délaissé, accablé de fatigue et de goutte, mourut à Valladolid. Il voulut que son corps reposât sur la terre nouvelle qu'il avait découverte, et ordonna que son cercueil, dans lequel seraient mis les fers dont on l'avait chargé, serait porté à Saint-Domingue.

L'Espagne n'a pas élevé à ce grand homme même une statue. Le seul monument qui porte son nom est une humble dalle qui recouvre, dans la cathédrale de Séville, les ossements de son fils et sur laquelle on lit cette simple et belle inscription :

*A Castille y a Leon
Nuevo mundo dio Colon.*

CHAPITRE XVIII

GIBRALTAR — MALAGA

Il faut six à sept heures pour faire la traversée de Cadix à Gibraltar. Après avoir doublé le cap de Trafalgar, de funèbre mémoire, la côte d'Afrique se dresse devant nous.

La mer est calme comme un lac, et le ciel couleur de rose et d'or. Tout est serein, beau, magnifique. Nous avons derrière nous l'Océan, et devant nous la Méditerranée ; à gauche, l'Europe, et à droite l'Afrique. Nous distinguons d'un côté le cap de Tarifa et de l'autre les montagnes de la côte africaine ; nous voyons Ceuta, un peu plus loin Tanger comme une tache blanche, et, droit en avant du navire, le rocher de Gibraltar.

De la mer, Tarifa semble un amas de ruines ; quelques maisons basses, serrées sur un rocher

étroit et nu, une vieille citadelle démantelée, une église gothique, et tout alentour une enceinte de tours arabes reliées par des courtines. Tout cela est enveloppé de teintes admirables : la pierre semble calcinée. Sur ces murailles à demi rongées par le temps et le vent de la mer, le soleil d'Afrique a jeté un splendide vêtement aux reflets fauves et dorés. Tarifa a joué un rôle célèbre dans l'histoire. C'est là que les Arabes mirent pour la première fois le pied sur le sol espagnol, et la ville, dès lors, garda le nom du chef qui les conduisait : *Tarif* ou *Tarich*.

Ils en firent une place forte, et jusqu'à la bataille de Sio-Salado (1340) qui mit fin aux invasions successives des Maures, Tarifa fut, avec Algésiras, le point ordinaire de communication entre l'Espagne musulmane et l'Afrique.

Non seulement tout est encore mauresque dans la physionomie extérieure de la ville, mais on nous dit que l'influence arabe a laissé son empreinte jusque dans certains usages locaux. Chose singulière, aujourd'hui encore les femmes de Tarifa se cachent le visage comme les femmes musulmanes.

Leur costume se compose de deux jupes noires, dont l'une est tombante, et dont l'autre se relève par-dessus la tête et se ramène sur la figure, de manière à ne laisser qu'un œil à découvert.

Plus d'un fait de ce genre, attesté par l'histoire, prouve qu'il s'était fait un certain rapprochement, un certain mélange des idées et des mœurs, avant que le fanatisme religieux fût venu réveiller les antipathies primitives et rallumer les haines entre chrétiens et maures.

Au seizième siècle, l'étiquette à la cour d'Espagne interdisait aux reines et princesses de se montrer sans voile. Dona Juana, sœur de Philippe II, et régente du royaume pendant que son frère était en Angleterre, ne se montrait jamais à visage découvert. Les ambassadeurs étrangers s'en étant plaints, par le motif qu'ils ne pouvaient savoir à qui ils avaient affaire, la princesse, au commencement de l'audience, soulevait son voile pour se faire reconnaître, et le rabattait ensuite sur son visage.

Philippe II, comme témoignage de son affection et de sa confiance, accorda à Élisabeth de France, sa troisième femme, de paraître sans voile, contrairement à l'étiquette. En revanche, on sait que les Maures de Grenade, au dernier siècle de leur domination, s'étaient fort départis de la rigueur de cet usage, que leur empruntaient les chrétiens, et les belles Mauresques se laissaient voir même aux chevaliers espagnols et assistaient sans voile, ou peu voilées, aux joutes et aux jeux de bague.

Reprise dès le treizième siècle par les chrétiens, la citadelle de Tarifa eut à subir de longs et terribles sièges.

La tradition raconte un trait d'héroïsme antique dont on prétend qu'elle fut le théâtre.

Le roi don Sanche avait confié à un brave capitaine, nommé Gusman le Bon, la défense de cette place. Le fils de Gusman tombe aux mains des assiégeants, qui pour vaincre la résistance obstinée du père, amènent l'enfant au pied des remparts et menacent de le mettre à mort sous ses yeux, si la citadelle ne leur est livrée.

Pour toute réponse, Gusman prend son poignard à sa ceinture, et le jette aux ennemis.

Le détroit, ici, n'a pas plus de trois à quatre lieues de largeur.

Il nous paraît un fleuve magnifique, coulant entre deux chaînes de montagnes. Sur la rive espagnole et sur les points culminants, nous voyons de distance en distance se dresser de vieilles tours, la plupart abandonnées et en ruines : on les appelle *atalayas*, d'un mot arabe qui veut dire vedette. Ce sont les Maures qui les ont élevées. Du haut de ces observatoires, on surveillait les approches de l'ennemi et on les signalait en y allumant de grands feux.

Plus tard, les Espagnols construisirent aussi des *atalayas*, ou vedettes, à l'instar de leurs adversaires, et l'on en trouve en grand nombre sur toutes les côtes, et même à l'intérieur du pays.

Notre bateau s'arrête dans le golfe d'Algérisas pour déposer des voyageurs dans une grande barque venue de Gibraltar.

La baie d'Algérisas s'ouvre comme un lac tranquille aux eaux claires et transparentes. Au-dessus des collines vertes qui l'encadrent, le regard se repose sur un horizon vapoureux de montagnes roses et violettes. Rien de plus doux, de plus gracieux, de plus harmonieux que ce paysage; rien de plus menaçant et de plus sévère, si on se tourne vers Gibraltar. Quand le bateau reprit sa marche, nous pouvions mesurer du regard, de tous côtés, la masse énorme du rocher de Gibraltar, que, pendant plusieurs heures, nous ne perdions pas de vue. A mesure que nous approchions, il grandissait, et à chaque instant, il nous présentait un nouvel aspect : tantôt l'image d'un immense monstre, tantôt la forme d'un château fantastique, tantôt un amas informe, semblable à un sphinx colossal, accroupi au bord de la mer et gardant le passage.

Le drapeau anglais flotte sur ce roc formidable, dont les flancs troués de noires embrasures semblent

prêts à vomir des bombes. C'est le contraste de la nature souriante, avec le génie violent et dur de la politique et de la guerre.

Le lendemain matin, au point du jour, nous abordons à Malaga. Vue du port, la ville a un aspect agréable et assez majestueux.

A droite, une haute montagne rocheuse, sur la cime et sur le penchant de laquelle on voit les sombres et gigantesques ruines du château de Gibralfaro, célèbre par la résistance désespérée que les Arabes y opposèrent à l'armée de Ferdinand et d'Isabelle ; et, au pied de la montagne, la cathédrale, qui s'élève majestueusement au-dessus de tous les édifices environnants. A gauche de la cathédrale, le long de la plage, une rangée de maisons grises, rouges, jaunâtres, violacées, aux portes et aux fenêtres entourées de blanc. Au delà, un cercle de collines vertes et rougeâtres qui renferment la ville comme les murailles d'un amphithéâtre ; à droite et gauche, sur le bord de la mer, de hautes montagnes, des collines et des rochers à perte de vue.

Elles sont couvertes de vignes jusqu'au sommet.

L'intérieur de la ville n'offre rien de fort remarquable.

A l'exception de la ville neuve, qui occupe l'es-

pace couvert autrefois par la mer, et qui est construite à la moderne, avec des rues larges et droites, de grandes et belles maisons, le reste de la ville est un labyrinthe, de vilaines petites rues tortueuses et une agglomération d'habitations sans couleur, sans *patios*, sans grâce. Il y a quelques places spacieuses, avec des jardins, quelques colonnes et quelques arceaux d'édifices arabes. Le quartier d'Almeneda est assez gai : c'est une sorte de cour plantée de beaux arbres et bordée de belles maisons. A l'une de ses extrémités, il est décoré d'une fontaine monumentale à plusieurs vasques superposées, ornées de statues de la Renaissance.

Malaga est populeuse et riche. Ses vins et ses raisins secs sont l'objet d'un immense commerce, surtout avec les États-Unis.

Le pays qui s'étend de Malaga à Cordoue est un des plus fertiles de l'Espagne, il produit en abondance le blé, les oranges, les figues, les olives. Sur toute la côte, la culture de la canne à sucre, introduite primitivement par les Arabes, abandonnée après la découverte de l'Amérique, a repris un certain développement. — Mais la véritable richesse du pays est la vigne. L'abondance de ses produits est telle que, malgré le prix élevé de la terre, malgré la cherté de la main-d'œuvre, elle

paie, en deux ou trois récoltes, le prix de l'achat et les frais de plantation et de culture. — Les environs de Malaga sont très beaux et le climat plus doux qu'à Séville.

Une cause qui s'oppose aux progrès du pays, c'est le caractère indolent et imprévoyant de ce peuple. Il a peu de besoins, et ces besoins, il les satisfait facilement. Un Andalou vit de peu : une laitue ou même une orange fait son dîner, avec un verre d'eau ; s'il peut y ajouter une cigarette, le voilà le plus heureux du monde. Sans se préoccuper du lendemain, le reste du jour, il ira se coucher au soleil : *tomar el sol*, prendre le soleil, c'est le mot du pays.

La nécessité seule peut le contraindre à travailler ; aussitôt que le travail lui a fourni de quoi subvenir aux besoins de l'heure présente, il retourne à son plaisir ou à son repos.

Rien ne peut le retenir.

Il y a à Malaga, nous dit-on, dix à quinze mille individus, sans profession, sans domicile, vagabonds, mendiants et voleurs, vivant dans la rue, au hasard de la journée, n'ayant souvent pour ressource que les figues de Barbarie, qu'ils cueillent dans les champs, autour de la ville. Nulle part, nous n'avons vu autant de mendiants, de porte

faix, de commissionnaires, de lazaroni. Malaga est certainement la ville d'Espagne où la mendicité fleurit et s'étale avec le plus d'éclat.

On nous dit que les habitants de Malaga ont des tendances républicaines. C'est un peuple très ardent, mais changeant et docile, comme tous les peuples qui sentent beaucoup et pensent peu, et qui agissent plus par élans passionnés que par force de conviction. — Pour une bagatelle, une foule se rassemble, et il s'élève un tumulte à mettre la ville sens dessus dessous ; mais le plus souvent, il suffit d'une parole résolue d'un homme qui ait de l'autorité, d'un trait de courage, d'un éclair d'éloquence pour apaiser le tumulte et pour disperser la foule.

Le peuple est bon au fond, mais la passion et l'ignorance l'égarent.

CHAPITRE XIX

GRENADE

Nous quittons Malaga sans regret et nous prenons la route de Grenade où nous devons arriver fort tard dans la soirée.

Pendant que la vapeur nous transporte vers la ville de nos rêves, notre imagination visite déjà les rues de Grenade, les jardins de l'Alhambra et du Généralife.

Nous nous rappelons les doux vers de Martinez de la Rosa, qui dépeignent la cité mauresque :

« O ma bien-aimée patrie !

» Je te revois enfin, je revois ton sol si beau, tes champs brillants et féconds, ton soleil éclatant, ton ciel paisible !

» Oh ! oui, je vois la célèbre Grenade s'étendre au bas de ses deux collines, je vois ses tours se

dresser au milieu de ses jardins toujours verts, je vois ses fleuves de cristal baiser ses murailles, ses monts superbes entourer la vallée, et la Sierra Nevada couronner ses horizons lointains.

» Oh! ta mémoire me suivait partout, Grenade! elle troublait mes plaisirs, ma paix, ma gloire, elle oppressait mon âme et mon cœur.

» Sur les rivages glacés de la Seine et de la Tamise, je me rappelais les doux rivages du Douro et du Génil, et je soupirais! et bien souvent, en entonnant une chanson joyeuse, une douleur s'exagérait, et une plainte mal réprimée étouffait ma voix.

» En vain l'Arno délicieux m'offrit ses rives émaillées de fleurs, asile de l'amour et de la paix.

» La plaine arrosée par le paisible Génil, disais-je, est plus fleurie! Le séjour de la belle Grenade est plus doux!

» Et je murmurais ces paroles d'une voix plaintive, et, me rappelant la maison de mes pères, j'élevais mes tristes yeux vers le ciel.

» Quelle est donc ta magie, ton ineffable enchantement, ô patrie, ô doux nom, pour que tu nous sois si chère! Le noir Africain, loin de son désert natal, regarde avec un douloureux dédain les champs verdoyants; le grossier Lapon, ravi à sa terre mater-

nelle, soupire après ses longues nuits et ses glaces éternelles ; et moi, moi à qui le destin bienfaisant a accordé la faveur de naître et de grandir sur la terre bienheureuse si comblée des dons de Dieu, aurais-je pu t'oublier, ô Grenade ! »

A notre arrivée à Grenade il était nuit close, et nous distinguions à peine le profil des maisons ; après une montée rapide, l'omnibus nous déposa à un hôtel, non loin de la porte de l'Alhambra.

Nous sortons de bonne heure pour prendre un aspect général de la ville. Tout d'abord elle ne répondit point à notre attente. Nous pensions trouver des rues étroites, mystérieuses, comme celles de Burgos ou de Tolède, et nous trouvons de grandes places, quelques belles rues droites, et les autres petites et tortueuses, mais sans l'aspect oriental des autres villes andalouses.

La partie basse de Grenade est presque toute bâtie avec la régularité d'une ville moderne.

En allant ainsi à l'aventure nous arrivons dans la fameuse Alameda, qui passe pour être la plus belle promenade du monde et qui nous dédommage amplement de la prosaïque régularité des rues qui y conduisent.

C'est une longue avenue, si large que cinquante voitures pourraient y passer de front, ayant à ses

côtés des allées plus petites, toutes bordées de longues rangées d'arbres énormes, qui forment, à une grande hauteur, une immense voûte de verdure épaisse à ne pas laisser pénétrer un rayon de soleil, et aux deux extrémités de l'allée du milieu, deux fontaines monumentales qui lancent de l'eau en larges jets retombant en pluie fine et vaporeuse; entre les allées, des ruisseaux cristallins, et au milieu, un jardin de roses, de myrtes et de jasmins, avec des jets d'eau. D'un côté, le Génil court entre deux rives couvertes de bois de lauriers, et dans le lointain se dressent les montagnes couvertes de neige, sur lesquelles les palmiers dessinent leurs chevelures fantastiques; et partout une verdure vive, serrée, d'une richesse extrême, qui laisse voir, çà et là, quelque bande de ciel d'une ravissante couleur de saphir.

En revenant de l'Alameda, nous rencontrons des groupes de paysans qui sortaient de la ville avec leurs femmes et leurs enfants, en chantant et en riant.

Nous avons remarqué de grandes et belles jeunes filles, aux dents blanches, aux yeux veloutés, aux cheveux noirs.

Il y a chez ce peuple, même dans les classes inférieures, une noblesse naturelle, un air de dis-

tion surprenant. Les paysans ont une tournure et une désinvolture élégantes et aisées. Leur costume ne diffère pas beaucoup de celui des paysans de la campagne de Cordoue et de Séville.

Ils ont des chapeaux de velours, les uns à larges bords, d'autres avec les bords retroussés ; une petite veste de drap de diverses couleurs, une ceinture rouge ou bleue, des culottes de peau collantes, boutonnées le long de la cuisse ; et des guêtres de cuir ouvertes d'un côté de façon à laisser voir les jambes.

Il nous tarde de contempler le merveilleux Alhambra. Pour nous y rendre, nous pénétrons dans les jardins dont nous traversons la partie supérieure bornée par le vieux mur d'enceinte de la forteresse. Ces jardins ne sont autre chose qu'un bois d'ormeaux de la plus vigoureuse végétation, formant un dôme d'épaisse verdure à travers lequel filtrent à peine les rayons du soleil.

Une fraîcheur délicieuse règne sous ces beaux ombrages.

On a tracé en tous sens des allées qui se croisent et gravissent les deux collines dont ce bois couvre les pentes. Des ruisseaux d'une abondance et d'une limpidité extraordinaires courent avec un bruit charmant, de chaque côté des allées, circulent

parmi les arbres dont ils baignent les racines, et pleuvent çà et là en cascates du milieu des roches moussues et de grandes herbes.

L'Alhambra est construit sur une haute colline qui domine la ville, et il offre de loin l'aspect d'une forteresse, comme presque tous les palais orientaux.

La porte principale de l'Alhambra s'ouvre dans une vaste cour carrée et d'un aspect imposant. On l'appelle la *porte du Jugement* ; ce nom lui vient de ce que les rois de Grenade, selon un ancien usage oriental, venaient quelquefois s'y asseoir pour y rendre la justice. Au-dessus du bel arc qui la surmonte sont sculptées une main et une clef. Chez les musulmans, la clef était l'emblème de l'intelligence ou de la sagesse « qui est, dit le Coran, la clef « au moyen de laquelle Dieu ouvre le cœur des « croyants. »

La main était le symbole des cinq principaux commandements de l'Islam, et en même temps une sorte d'amulette qu'on portait pour se préserver du mauvais œil.

En 1525, un édit de Charles-Quint défendit aux femmes maures de porter au cou de petites mains d'or ou d'argent.

Après la prise de Grenade, les Espagnols ont

creusé sous la voûte une niche, où a été placée une madone qu'on appelle *Notre-Dame de l'Alhambra*.

Nous pénétrons par une porte basse et un couloir obscur, dans ce qui reste des palais arabes. La cour des Myrtes est devant nous : d'un seul pas nous avons franchi les siècles et les espaces. Nous sommes dans un autre monde, nous venons de passer d'Europe en Asie ; sous nos yeux sont les plus ravissantes œuvres de l'art arabe. Notre faible plume ne saura décrire l'Alhambra. Il faut laisser ici la paroles aux peintres. Comment avec des mots exprimer des combinaisons de forme et de couleur qui ne ressemblent en rien à ce que nous sommes habitués de voir ? Comment rendre sensible à l'esprit ce qui ne parle qu'aux yeux, et semble le produit d'une fantaisie qui échappe à toute loi ?

Nous essaierons pourtant de donner une idée générale de cet édifice extraordinaire et de dire quelle impression il nous a laissée.

L'Alhambra a dépassé notre attente ; c'est une merveille, c'est un de ces monuments uniques, comme le Colisée, le Parthénon, ou les palais de Karnac, dans lesquels semblent s'être exprimés, sous une forme visible et palpable, l'esprit d'une civilisation tout entière et le génie propre d'un peuple. — Quoi qu'on ait rêvé, l'imagination est dépassée.

La cour des Myrtes, la plus grande de l'édifice, présente tout ensemble l'aspect d'une salle, d'une cour et d'un jardin. Une grande vasque rectangulaire, pleine d'eau, entourée d'une haie de myrtes, s'étend d'un côté à l'autre du *patio* (cour) et réfléchit comme un miroir les arceaux, les arabesques et les inscriptions des murs. A droite de l'entrée s'étendent deux rangs superposés d'arcs moresques, soutenus par des colonnes légères ; et du côté opposé de la cour s'élève une tour avec une porte par laquelle on entrevoit les salles inférieures à demi obscures et les petites fenêtres géminées, et au delà des fenêtres, l'azur du ciel et les sommets des montagnes lointaines. Les murs sont ornés jusqu'à une certaine hauteur de splendides mosaïques, et, depuis la mosaïque jusqu'en haut, d'arabesques du dessin le plus délicat ; entre les arabesques et le long des arceaux serpentent et s'entrelacent comme des guirlandes, des inscriptions arabes qui expriment des saluts, des sentences et des proverbes.

Près de la porte d'entrée on lit en caractères coufiques :

« *Salut éternel ! — Bénédiction ! Prospérité ! — Félicité ! — Loué soit Dieu pour le bienfait de l'Islam !* »

A un autre endroit se trouve l'inscription suivante :

« Je cherche mon refuge dans le Maître de l'Aurore, » — « O Dieu! à toi on doit des actions de grâces éternelles et des louanges impérissables. »

Dans d'autres parties, il y a des versets du Coran et des poésies entières à la gloire des califes.

Nous entrons ensuite dans la tour de Comarès, appelée vulgairement tour des Ambassadeurs.

L'intérieur de la tour forme deux salles ; la première s'appelle la salle de la Barque, dont elle présente la forme.

Cette salle ne semble pas une œuvre humaine ; ce n'est qu'un prodigieux entrelacement de broderies en forme de guirlandes, de rosaces, de rameaux, de feuillages, qui couvrent la voûte, les arceaux, les parois, de tous côtés, en tous sens, pressés en réseaux les uns sur les autres et combinés de manière à se présenter au regard tous ensemble et offrir un aspect d'une magnificence qui surprend et d'une grâce qui enchante.

De là nous passons dans la salle des Ambassadeurs, qui est la plus grande du palais. Elle forme un carré d'au moins quarante pieds de côté ; le plafond voûté, haut de soixante pieds, est en bois de cèdre, incrusté de nacre. C'est une salle vraiment royale.

Elle occupe toute l'étendue de la tour de Comar-

rès, une de ces larges tours qui flanquaient l'enceinte continue de la forteresse. Cette tour domine, à plus de deux cents pieds de hauteur, le ravin étroit et profond où mugit le Darro, qui descend comme un torrent des flancs de la Sierra Nevada. Le fond de ce ravin et ses pentes abruptes sont encombrés d'une végétation vigoureuse, au-dessus de laquelle de gigantesques peupliers d'Italie balancent leurs pyramides touffues. La vue s'étend librement de tous côtés. A l'est, elle est fermée par les hauteurs du Généralife. Au nord, sur la face principale, au delà de la gorge du Darro, l'œil s'arrête sur la colline de l'Abaycin, dont les premières pentes sont hérissées de cactus et toutes trouées par les grottes qu'habitent les gitanos et dont le sommet est couvert de blanches maisons, de jardins et de couvents. Vers l'ouest, on voit une partie de la ville de Grenade, et au delà, à perte de vue, cette belle plaine, qu'on appelle la Vega, entourée de sa ceinture de montagnes bleuâtres.

Du *patio* des Myrtes, un couloir sombre nous conduit dans la cour des Lions. C'est incontestablement la plus belle partie du palais, et le chef-d'œuvre de l'art arabe.

Cette cour n'est pas grande ; elle a environ cent pieds de long sur cinquante de large. Mais c'est

une merveille d'élégance. Un portique de cent vingt-huit colonnes l'entoure. Aux deux extrémités, deux pavillons carrés se détachent en avant-corps, portant, sur des colonnes accouplées, des arcades à jour d'une incroyable légèreté. Rien ne se peut imaginer de plus délicat, de plus aérien que ces galeries fouillées et festonnées, posant sur de sveltes colonnes aux chapiteaux élancés. Il est douteux que la grâce soit jamais allée au delà en architecture.

Grâce à la beauté du climat, le monument est dans un état de conservation merveilleux. Le marbre et le stuc ont gardé leur blancheur immaculée ; tout au plus une teinte de rose pâle ou de jaune doré est-elle venue adoucir leur éclat premier, et les rendre encore plus harmonieux de ton. Quand le soleil commence à s'abaisser, ses rayons frappent obliquement les colonnes minces et légères, leur donnant presque la transparence de l'albâtre.

Les jeux de la lumière et de l'ombre parmi leurs groupes élégants, à travers les galeries découpées à jour, ajoutent encore à la magie des formes architecturales. On se sent comme jeté hors du monde réel ; on se croirait volontiers dans un de ces palais, construits par les génies, dont les poètes arabes nous ont fait les merveilleuses descriptions ; et der-

rière les fenêtres grillées, il semble toujours qu'on va voir briller les yeux noirs des houris qui les habitaient.

Nous visitons diverses salles de moyenne grandeur, qui s'ouvrent sur la cour des Lions ; Du côté du nord se trouve la salle de *las dos Hermanas* (des Deux Sœurs). — A notre sens, c'est la salle la plus gracieuse de l'Alhambra. Elle est petite, carrée, couverte d'une voûte en forme de coupole, soutenue par des colonnettes et des arceaux disposés en cercle, toute travaillée de façon à ressembler à une grotte de stalactites.

Les parois, revêtus de stuc comme celles de toutes les autres salles et couvertes d'arabesques d'un dessin délicat, sont un des plus étonnants produits de la fantaisie et de la patience humaines. Du côté opposé nous remarquons la salle des Abencérages.

C'étaient là visiblement les appartements privés du sultan ; ces salles n'étaient que des chambres à coucher, des lieux de repos. Derrière sont les bains des sultanes, charmant réduit où le jour tombe d'en haut par des ouvertures en forme d'étoiles. Là aussi sont les cabinets appelés pavillons de la Reine.

C'est la partie du palais la plus remarquable par

la finesse du travail, la profusion et la beauté des ornements. L'effet général est ravissant, mais les détails vous échappent.

On admire l'ensemble ; mais si l'on veut voir de plus près, analyser, décomposer, c'est une diversité infinie, c'est une multiplicité de combinaisons et de formes à éblouir les yeux.

L'Alhambra est un poème oriental. C'est comme la fleur de la poésie arabe, fleur bizarre, mais charmante, toute peinte encore des vives couleurs de l'Orient, tout imprégnée encore des parfums étranges et pénétrants de l'Asie.

CHAPITRE XX

LE GÉNÉRALIFE

Le lendemain nous allons voir le Généralife, qui était comme la villa des rois arabes, et dont le nom est joint à celui de l'Alhambra, comme celui de l'Alhambra à celui de Grenade, quoiqu'il ne reste désormais du Généralife antique que des arceaux et des arabesques.

C'est un petit palais, simple, blanc, avec de rares fenêtres, avec une galerie à arcades, couronné d'une terrasse, et à demi caché au milieu d'un bois de lauriers et de myrtes, sur le sommet d'une montagne toute fleurie, qui s'élève sur la rive droite du Darro, vis-à-vis la colline de l'Alhambra.

Devant la façade du palais s'étend un jardin, et d'autres jardins s'élèvent l'un au-dessus de l'autre,

presque comme un vaste escalier jusqu'au sommet du mont, où s'élève une haute galerie à colonnes qui forme l'enceinte du Généralife.

Ce que nous avons trouvé admirable au Généralife, ce sont les eaux qui descendent de ses pentes les plus élevées. Rien n'en égale l'abondance et la beauté. Ce ne sont pas des ruisseaux, ce sont des petits torrents qui roulent en bouillonnant dans le lit pierreux qu'on leur a préparé. Leur fraîcheur, leur murmure remplit les bosquets.

Ces eaux qui, de tous côtés, s'épanchent des flancs de la montagne, arrosant les collines sur lesquelles est assise Grenade et fertilisant la plaine qui s'étend au-dessous, ces eaux admirables ne tarissent jamais. Comme elles sont alimentées par les neiges éternelles, il arrive même qu'elles sont d'autant plus abondantes que les chaleurs de l'été sont plus fortes. — On comprend quelle séduction ces beaux lieux devaient exercer sur les Arabes.

Au-delà du Généralife, au sommet d'une montagne plus haute, s'élevaient du temps des Arabes d'autres palais royaux, entourés d'autres jardins réunis entre eux par de grandes allées bordées de myrtes. Aujourd'hui, toutes ces merveilles d'architecture couronnées de bosquets, de fontaines et de fleurs, ces palais aériens de fées, ont disparu et à

peine quelque amas de matériaux ou quelque pan en fait foi et les rappelle au passant. Mais ces ruines, qui ailleurs éveilleraient un sentiment de mélancolie, ne l'excitent point devant le spectacle de cette admirable nature, à la beauté de laquelle il semble que les œuvres les plus merveilleuses de l'homme n'aient jamais pu rien ajouter.

Nous jouissons d'une vue admirable des hauteurs du Généralife. On y domine l'Alhambra et l'on embrasse du regard tout le développement de ses murailles rouges. L'enceinte de la forteresse était considérable ; on juge aisément aussi quelle devait être l'étendue des palais arabes, et combien est peu de chose ce qui en reste. Le palais de Charles-Quint étale au centre sa ruine massive. En arrière, une église, un ancien couvent, des maisons de chétive aspect, des mesures, des jardins potagers, couvrent le terrain immense qu'enfermait la citadelle.

Nous ne nous lassons pas de revoir l'Alhambra, nous y retournons tous les jours. L'impression ne s'affaiblit point : le charme nous gagne et nous pénètre à mesure que les souvenirs historiques se réveillent, et qu'en imagination nous repeuplons de ses anciens hôtes ce palais d'où il semble qu'ils soient sortis d'hier. La vie et la civilisation arabes

sont fortement empreintes dans cette architecture ; elle y a trouvé une expression exacte et complète.

Ces monuments étaient bien en harmonie avec le génie, les idées, les mœurs de la race ; mais les conquérants, tout en les admirant n'ont pu les approprier à leur usage.

C'est là le caractère vraiment national et original ; elle a son cachet ineffaçable.

Les Arabes se sont servis exclusivement, pour leurs ornements, des couleurs primitives : bleu, rouge jaune ou or. Ils n'employaient les couleurs secondaires ou mêlées que dans les soubassements en mosaïque où l'œil peut apercevoir les nuances. Du reste, toutes les restaurations, faites depuis par les rois espagnols, se reconnaissent facilement à l'absence de cette harmonie que les Arabes donnaient à leurs peintures.

La cathédrale de Grenade présente de loin une masse imposante, mais c'est un édifice moderne, d'un goût médiocre. Le chœur est orné comme une salle de spectacle. Nous y avons remarqué deux mausolées ornés de belles sculptures : celui de Ferdinand et d'Isabelle et celui de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle.

Dans le chœur, on nous a montré une statue de saint Pierre en bois, sculptée par Alonzo Cano :

La tête est fort belle ; on l'admirerait davantage si elle n'était pas coloriée.

La sculpture coloriée visant à reproduire la nature jusqu'à l'illusion, a été fort en vogue en Espagne. Ce n'en est pas moins une déplorable déviation de l'art véritable. La sculpture doit imiter la nature en l'idéalisant ; elle ne doit pas s'abaisser, par un réalisme grossier, à la copier servilement pour faire illusion aux sens.

Alonzo Cano n'en fut pas moins un artiste éminent. Ses compatriotes l'ont appelé le Michel-Ange espagnol, parce que, comme l'auteur du *Moïse*, il fut à la fois peintre, sculpteur et architecte : cela ne suffit pas pour justifier un si redoutable parallèle.

Il était fils d'un pauvre charpentier de Grenade. Philippe IV, qui le protégeait, lui ayant donné, quand il fut vieux, une stalle dans la cathédrale de cette ville, le chapitre se plaignit, alléguant le peu d'instruction canonique de l'artiste. A quoi le roi répondit : « S'il était plus savant je l'aurais fait archevêque de Tolède. Je puis faire un chanoine quand il me plaît, et Dieu seul peut faire un Cano. »

Ce qui reste des monuments arabes dans Grenade même est peu considérable. L'ancien marché aux soies, formé de jolies arcades à colonnes, un charmant édifice, appelé *casa del carbon*, et dont la

porte est du plus beau style mauresque. C'est aujourd'hui un magasin de charbon. Du temps des Maures, c'était la poste ; car en cela encore les Maures ont été nos maîtres. Quand Louis XI voulut établir les postes en France, il envoya étudier leur organisation à Grenade.

Nous ne voulons pas nous dispenser de citer ici quelques faits de l'histoire de Grenade, que nous empruntons à l'intéressant et savant ouvrage de Prescott (1).

Sous les rois goths, la capitale de la province était Elvira, l'ancienne Illibéris. Les Arabes, les premiers, furent frappés de la beauté et de la salubrité de cette magnifique plaine de Grenade, longue de huit lieues, large de quatre, entourée de montagnes, arrosée par cinq rivières et d'innombrables ruisseaux, parée d'une éternelle verdure. Aujourd'hui encore c'est un proverbe arabe : « Plus salubre que l'air de Grenade. »

En 767, Ibn-Abderrhaman y bâtit un château dont les ruines subsistent encore et portent le nom de Tours-Vermeilles. (*Torres Bermejas.*)

En 1238, Ibn-Alhamar, sous le nom de Mohammed I^{er}, fonde le royaume de Grenade qui dura deux siècles et demi. C'est lui qui, dans la première

(1) Prescott, *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, t. II, ch. v^a.

enceinte d'Ibn-Abderrhaman, éleva l'Alhambra (*Kasr-al-hamra*), c'est-à-dire le château rouge, nom qui lui fut donné vraisemblablement à cause de la couleur du sol sur lequel il est construit, et des briques faites de cette terre rouge, dont ses murailles extérieures sont bâties.

Sous ce prince, le royaume de Grenade devint puissant, et la ville reçut des agrandissements considérables. Lors de la prise de Valence par Jacques I^{er} d'Aragon (1238), cinquante mille Maures se réfugient dans le pays de Grenade. Plus de deux cent mille familles y cherchent un asile après la conquête de Séville et de Cordoue par les Castillans. Déjà dix ans plus tôt, les habitants de Baeza, conquis par Ferdinand, étaient venus s'établir dans un faubourg qui porte encore leur nom, Albaycin. (Le faubourg du peuple de Baéza.)

L'œuvre de Mohammed I^{er} fut continuée par ses successeurs : ils firent de Grenade le foyer des sciences et de la culture arabes. Youssouf I^{er} (1333) achève l'Alhambra, construit la porte du Jugement et les principales salles qu'on y admire aujourd'hui. Grenade atteint alors l'apogée de sa prospérité. Son territoire compte plus de trois millions d'habitants, quatre à cinq fois ce qu'il en nourrit aujourd'hui. Son enceinte avait, dit-on, près de trois lieues de

circonférence et était défendue par plus de mille tours. La bravoure, la générosité, la galanterie des Grenadins étaient célèbres. En dépit de la diversité des croyances, des relations fréquentes se nouaient entre les musulmans et les chrétiens. Les Maures de Grenade laissaient à leurs femmes une liberté inconnue dans les autres pays mahométans ; et plus d'un chevalier castillan portait les couleurs d'une beauté musulmane.

Les usages de la chevalerie n'avaient pas peu contribué à cet adoucissement des mœurs.

Il n'était pas rare de voir un guerrier arabe armé chevalier sur le champ de bataille par l'adversaire même avec lequel il venait de se mesurer. Ainsi, en 1274, Mohammed II, roi de Grenade, est armé chevalier par Alphonse X. Le sang des deux races s'était plus d'une fois mêlé ; plus d'une union s'était faite entre les familles nobles, et même les familles royales des deux peuples. Des alliances politiques, des relations d'amitié s'établissaient entre rois maures et princes chrétiens.

Mais bientôt des dissensions intestines éclatent dans Grenade : les princes de la famille royale se disputent le trône. Une incurable anarchie, mille fois plus dangereuse que les attaques des chrétiens, dévore l'empire et précipite sa ruine.

Aboul-Hassan, qui régnait vers 1480, avait deux femmes : l'une, qui était sa cousine, s'appelait Ayesha ou Aïssa ; l'autre était une chrétienne, qu'on nommait Zoraya. Son nom véritable était doña Isabelle de Solis : elle était fille d'un gouverneur de Martos ; à la prise de cette forteresse, elle avait été emmenée captive à Grenade. C'était une femme d'une incomparable beauté : le nom de Zoraya, qu'on lui avait donné, veut dire en arabe : « l'étoile du matin. » — Ayesha, mortellement jalouse, et craignant que les fils de sa rivale ne fussent préférés aux siens pour succéder au trône, forma un parti puissant, à la tête duquel se mit la tribu des Zegriss.

Du côté de Zaraya se rangèrent les Beni-Serray ou Abencérages. Sous prétexte d'une réconciliation il convoque dans son palais les principaux chefs des deux tribus. Les Zégriss ne s'y rendent que pour assister au massacre de leurs ennemis, qui, introduits un à un, sont décapités dans une des cours de l'Alhambra.

La légende et la poésie se sont emparées de ce fait pour y ajouter mille détails romanesques ; mais le fond est historique. Cette odieuse vengeance ne priva pas seulement Grenade de ses plus braves défenseurs, elle fit tomber Boabdil dans le mépris

des musulmans. De ce jour, la chute de Grenade parut inévitable, et le découragement entra dans tous les cœurs.

On trouve cette pensée naïvement exprimée dans une vieille romance mauresque sur la prise d'Alhambra par les chrétiens, dont voici la dernière strophe :

« Il faut que vous sachiez, mes amis, la perte, la grande perte d'Alhambra !

» Tu le mérites bien, ô roi !... Par toi ont péri les Abencérages, qui étaient la fleur de Grenade. A leur place tu as accueilli des étrangers. Pour cela il est juste, ô roi, que tu sois puni ; il est juste que tu succombes, et que Grenade se perde avec toi. »

Pendant que les Maures se déchiraient entre eux, invoquant sans cesse dans leurs querelles le secours dangereux et intéressé des chrétiens, ceux-ci, réunis au contraire, pour la première fois, sous un sceptre, par le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, s'avançaient d'une marche lente, mais sûre, vers la belle Grenade, dernier refuge, dernier rempart de la domination arabe en Espagne et dont les destins allaient enfin s'accomplir.

Toutes les villes voisines, toutes les forteresses qui lui servaient de défenses avancées, Alora, Ronda, Marbella, Malaga, étaient tombées aux mains des Espagnols. En avril 1495, conduits par leur

belle et intrépide reine, ils vinrent, avec une armée de quatre-vingt mille hommes, mettre le siège devant Grenade. Le siège dura neuf mois. Un incendie ayant détruit le camp, Isabelle, résolue à ne pas lâcher prise, même pendant l'hiver, fit bâtir une ville à la place, sous le nom de Santa-Fé. — Enfin les Maures ouvrirent les portes.

Dans la matinée du 2 janvier 1492, tout le camp des chrétiens présenta l'aspect d'une joyeuse activité.

Le cardinal Mendoza fut envoyé en avant, à la tête d'un fort détachement, comprenant les troupes de sa maison et les vétérans de l'infanterie blanchis dans les guerres contre les Maures, pour prendre possession de l'Alhambra. Ferdinand se plaça à quelque distance en arrière, près d'une mosquée arabe, consacrée depuis à saint Sébastien. Il était entouré de ses courtisans, avec leur suite imposante, qui resplendissaient sous les armures et déployaient fièrement les bannières de leurs antiques maisons.

La reine s'arrêta encore plus en arrière, au village d'Armilla.

Pendant que le grand cardinal, à la tête de sa colonne, gagnait le haut de la montagne des Martyrs, il rencontra le prince maure Abou-Abdallah, qui la

descendait escorté de cinquante cavaliers, et se dirigeait vers la position occupée par Ferdinand sur les bords du Xénil. Aussitôt que le Maure approcha du roi d'Espagne, il voulut se jeter à bas de son cheval, et baiser la main du monarque en signe d'hommage, mais Ferdinand, se hâtant de le prévenir, l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du respect. Abou-Abdallah livra alors à son vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô roi ! puisque Allah l'ordonne ainsi. Use de ta victoire avec clémence et modération (1). »

On raconte que Boabdil, s'éloignant de cette ville, où il ne devait plus rentrer, s'arrêta sur une colline au moment où Grenade et ses tours vermeilles allaient pour toujours disparaître à ses yeux, et ne put retenir ses larmes :

— « Pleure-la maintenant comme une femme, lui dit sa mère, la sultane Ayesha, puisque tu n'as pas su la défendre comme un homme. »

On montre encore pres de Padul, le lieu où s'arrêta le roi exilé, et qu'on appelle le Dernier Soupir du Maure : *el Ultimo Suspiro del Moro*.

La douleur de tout ce peuple fut profonde. Il y

(1) Prescott. *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*. T. II, ch. xv.

en a encore quelque écho jusque dans les poésies populaires du temps.

« Amoureuse Alhambra! ses tours, ô Muley-Boabdil, ses tours pleurent de se voir perdues !

— « Donnez-moi mon cheval et ma blanche
» Adarga, pour aller combattre et reconquérir
» l'Alhambra. Donnez-moi mon cheval et mon écu
» d'azur, pour aller combattre et délivrer mes en-
» fants... Mes fils sont à Cadix, ma femme est à Gi-
» braltar. O belle Mafalta, vous êtes perdue pour
» moi ! »

Il y eut longtemps, parmi les Arabes réfugiés en Afrique, un proverbe qui exprime d'une manière touchante cet inconsolable regret. Quand l'un d'eux était triste : « Il pense à Grenade », disaient ses compagnons.

La chute de Grenade était un des événements dont on peut dire qu'ils sont écrits d'avance sur le livre du Destin.

Les Maures eux-mêmes depuis longtemps en avaient le pressentiment. L'empire arabe d'Espagne n'était plus qu'une ruine. Enfin la civilisation arabe n'avait plus de vie : elle devait disparaître et faire place à une civilisation supérieure. L'Espagne sortie des longs déchirements du moyen âge, reconstituée dans son unité nationale, entre dans la

plus grande et la plus glorieuse période de son histoire. De ce jour date vraiment une ère nouvelle. Le génie espagnol se déploie dans toutes les directions à la fois : il y a en lui comme une exubérance de force, de passion, d'ardeur, d'enthousiasme. L'esprit d'aventures le pousse à tous les bouts du monde : à la suite de Colomb, il prend possession d'un continent nouveau. Dans les armes et dans la politique il domine l'Europe. Bientôt enfin, joignant à l'éclat guerrier l'éclat des lettres et des arts, l'Espagne, pendant deux siècles, sera par ses écrivains et ses peintres la rivale de la France et de l'Italie.

Le lendemain nous quittons Grenade à la chute du jour. Nous saluons une dernière fois la merveilleuse Alhambra où nous avons passé tant d'heures charmantes. Au moment où elle va disparaître à nos yeux, nous lui jetons un triste adieu et nous comprenons les amers regrets du roi Maure.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	v
------------------------	---

CHAPITRE PREMIER

L'ARAGON

Saragosse; aspect de la ville; les <i>aguadores</i> . — Le <i>Cosa</i> . Le terrible siège de 1809. — L'héroïsme des habitants. — L'église de <i>Notre-Dame del Pilar</i> . — Le célèbre sanctuaire élevé par saint Jacques, apôtre de l'Espagne. . .	1
---	---

CHAPITRE II

BURGOS

Souvenirs historiques. — Logroño et son pont arabe. — Miranda. — Ponceorbo. — La cathédrale de Burgos; sa richesse. — Le <i>Cid Campeador</i> . — Le coffre du Cid et le juif usurier. — Le <i>Romancero</i> . — La poésie populaire; légendes. — Le tombeau du Cid.	14
--	----

CHAPITRE III

SÉGOVIE — AVILA — VALLADOLID

Industrie de Ségovie à l'époque des Arabes; son Alcazar, monument gothique; son aqueduc romain, — L'aspect féodal d'Avila; ses portes crénelées; ses ponts-levis; sa cathédrale; — La patrie de sainte Thérèse; sa fa- mille. — Un siècle de foi ardente. — Les plaines vastes et solitaires de Valladolid. — Splendeur de la ville sous	
---	--

les anciens rois d'Espagne. — La cathédrale de Valladolid. — La rue de Cervantes. — Aventure de l'auteur du *Don Quichotte*. — Chambre où mourut Christophe Colomb. — Le musée de peinture.

33

CHAPITRE IV

MADRID

Sa position ; son climat. — L'aspect de la capitale de l'Espagne. — Le cardinal de Ximénès. — La place de la *Puerta del Sol*. — Le Prado. — Notre-Dame Atocha. — Le musée de peinture. — Les quatre écoles de peinture : celles de Valence, de Séville, de Tolède et de Madrid. — Louis de Morales, Murillo, Velasquez. — L'Escurial. — Philippe II. — Le palais royal ; l'église de l'Escurial ; le cloître. — Le Panthéon. — La Bibliothèque ; ses ouvrages précieux

44

CHAPITRE V

TOLÈDE

Sa position pittoresque. — Le Tage. — Une magnifique porte arabe, couverte de versets du Coran. — Le pont Alcantara. — Une des plus anciennes villes de l'Espagne. — Les Goths. — Les conciles de Tolède. — Labyrinthe des rues étroites et escarpées de Tolède. — La cathédrale. — La chapelle du *Sagrado*. — Les châsses de sainte Léocadie et de sainte Eugénie. — Les splendeurs des *Mille et une Nuits* : les trésors de la cathédrale ; les cloîtres. — L'Alcazar. — *L'église de Nuestra Señora del Transito*. — La fabrique d'armes blanches ; les lames de Tolède. — L'hôpital du cardinal Gonzalès ; sa tombe

66

CHAPITRE VI

LA SIERRA MORENA

Une excursion dans les montagnes. — Les diligences espagnoles ; leur étrange attelage. — Une route accidentée. — La Manche, théâtre des aventures de Don Quichotte. — Le chevalier à la triste figure. — Lope de Vega. — *Le chemin d'Argent*. — Val de Penas. — Puerta de Despenas-Terros. — Navas de Tolosa. — Les

montagnes sauvages de la Sierra Morena. — La vallée du Guadalquivir. — La plaine de Baylen. — Napoléon I^{er} à Carpio 87

CHAPITRE VII

CORDOUE

Souvenirs historiques. — Splendeur de la ville sous les Califes. — Abdérame III. — La civilisation arabe. — La sierra de Cordoue. — Aspect mauresque de la célèbre cité. — L'Alcazar. — Les palmiers de l'*Arizafa*. — La fameuse mosquée de Cordoue; le plus grand temple de l'Islam. — Une forêt de colonnes de marbre, de jaspe, de porphyre. — Charles-Quint et les chanoines de la cathédrale de Cordoue. — Les sciences et les arts sous les Arabes. — Le palmier d'Abdérâme. — M. de Humboldt et le Cosmos. — Les écoles célèbres sous les Arabes 107

CHAPITRE VIII

UNE IDYLLE ANDALOUSE

La sierra de Cordoue. — Une halte dans un site ravissant. — Un chœur de chanteurs et de musiciens sous les beaux ombrages. — Un gracieux boléro. — Un campement de bohémiens. — Une danse originale des jeunes Gitanas aux yeux noirs veloutés, à la démarche indolente, au costume bariolé. — Les Gitanos au faubourg de Triana, à Séville, à Grenade; leur manière de vivre. — Origine de ce peuple étrange; sa langue. . . 133

CHAPITRE IX

SÉVILLE

La route de Cordoue à Séville. Alcalá et son château maure. — Végétation luxuriante. — Costume pittoresque des Andalous. — *Cruz del Campos*. — Aspect riant de Séville. — La Giralda. — Souvenirs du barbier de Séville. — L'Alcazar de Séville; sa fondation. — Saint Ferdinand. — Alphonse le Sage. — Les armes de Séville. — Saint Isidore. — La physionomie des Sévillans. — Les rues et les balcons de la cité andalouse. . . 142

CHAPITRE X

L'ALCAZAR DE SÉVILLE — DON PÈDRE, LE JUSTICIER

Un palais féérique. — L'architecture arabe. — Merveilleuse décoration des salles de l'Alcazar; son origine. — *Le Patio de la Monteria*. — Don Pèdre le Cruel ordonne le meurtre de son frère don Fabrique, à l'Alcazar. — La tache de sang, près de la porte du Patio. — Maria de Padilla. — Les chroniques du temps. — Fin tragique de Blanche de Bourbon, femme de don Pèdre. — La rue de la *Tête de don Pèdre*. — Les aventures nocturnes du roi. — L'alcade mayor. — La rue *del Candileja*. — Mort sanglante de don Pèdre 154

CHAPITRE XI

LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE — LA GIRALDA

La cathédrale, construite sur l'emplacement d'une ancienne mosquée; son magnifique portail et sa cour mauresque plantée d'orangers. — L'édifice gothique, partagé en cinq nefs. — La porte du *Pardon*; le chœur. — La chapelle de Saint-Ferdinand; la châsse renfermant ses reliques. — Le célèbre tableau: *Nuestra Señora de los Reges*, présent de saint Louis à saint Ferdinand. — Le caveau. — Tableaux et sculptures merveilleux de la cathédrale. La Giralda, tour mauresque annexée à la cathédrale; le muezzin. — Description de la Giralda, construite par l'architecte Guever, inventeur de l'al-gèbre. 171

CHAPITRE XII

LE FILS DE CHRISTOPHE COLOMB

Sa tombe dans la cathédrale de Séville. « A Castille y a Leon, Nuovo mundo dado Colon. » — Une épitaphe portant un nom glorieux. — Une inscription espagnole placée au-dessus d'une sphère, sur la pierre tombale. — Le fils du grand navigateur génois, mort à Séville. — Voyages scientifiques de Fernand Colomb. — Son caractère; sa vie vertueuse; son testament; ses héritiers. 184

CHAPITRE XIII

LA BIBLIOTHÈQUE COLOMBINE — LES ANDALOUSES

La bibliothèque léguée par Fernand Colomb, sur la place de *los Naranjos*. — Une collection de missels et de manuscrits précieux. — *Le Livre du Trésor*, attribué à Alphonse le Sage. — Une Bible en hébreu, envoyée par saint Louis à Alphonse le Sage. — Un traité d'astronomie et de cosmographie ayant appartenu à Christophe Colomb; des notes marginales tracées de sa main. — Richesses scientifiques de la Bibliothèque Colombine. — Les Archives des Indes. — Souvenirs de Cortez, de Pizarre, de Cervantes. — Portrait de Christophe Colomb. — Précieux autographes. — Une lettre de Cervantes. — La galerie des Archives. — Les Andalouses; beauté des femmes du peuple. — La fabrique de tabac. — Huit cents ouvrières, réunissant tous les types de la race andalouse. — Les jeunes Gitanas. — Promenade dans les rues de Séville. — Des *patios* enchanteurs. — Portrait des Sévillanes. — La mantille et l'éventail, indispensable complément de la beauté andalouse. 193

CHAPITRE XIV

LE SERENO DE SÉVILLE — L'INQUISITION

Une peinture de mœurs. — Les serenos, génies familiers des rues. — Leur costume. — Le Saint-Office et la résidence des Inquisiteurs, à Séville. — L'Inquisition est tout d'abord une juridiction purement ecclésiastique. — Ferdinand l'enlève à l'autorité épiscopale; elle devient alors un tribunal royal, investi d'armes spirituelles. — Le profit des confiscations incombe au roi. — Nulle position, nul titre ne met à l'abri de ses sentences. — Les évêques eux-mêmes ne peuvent s'y soustraire. — Charles-Quint et l'insurrection des *Comuneros*. — Le clergé et la noblesse repoussent énergiquement l'introduction et l'extension du Saint-Office. — Les papes y voient un empiètement du pouvoir temporel. — Ils blâment les poursuites indiscrètes et les rigueurs exagérées des Inquisiteurs espagnols. — Les Inquisiteurs de Tolède excommuniés par Léon X. — Philippe II. — Son

despotisme fatal à l'Espagne; sa décadence datée de son règne. — Appréciation de M. de Montalembert de l'Inquisition espagnole. 207

CHAPITRE XV

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

Animation de la ville aux approches de la *Feria*. — Les processions. — Les confréries. — Le dimanche de la Passion et le sermon en plein air. — Le dimanche des Rameaux. — Les cérémonies à la cathédrale; de vraies palmes portées à la procession. — Toutes les places, tous les balcons ornés et encombrés de spectateurs. — La première confrérie, ayant pour titre : *L'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*. — La confrérie des *Nazaréens*. — Les pénitents. — Le *paso*. — Le Sauveur portant la croix. — Une touchante statue de la Sainte Vierge. — Le chant de la Passion. — Le Jeudi Saint, jour de gala en Espagne. — Tout officier ou fonctionnaire en uniforme. — Toutes les autorités se réunissent et font en corps la visite au saint tombeau; à Madrid, la reine, en grand costume de cour, ferme le cortège. — Le Vendredi Saint célébré à Séville avec toute la gravité que commande un tel anniversaire. — Toutes les femmes en robes noires. — L'Espagne entière portant le deuil du Sauveur. — Le cierge pascal. — La fête du *Corpus Domini*. — La danse des *Seices* à la procession de la Fête-Dieu et pendant l'octave, à la cathédrale. . . 214

CHAPITRE XVI

LES COURSES DE TAUREAUX

Origine des courses de taureaux. — Le spectacle favori des cours pendant tout le moyen âge, et l'exercice de prédilection des guerriers espagnols et arabes. — Les *toreros*. — Francisco Roméro de la Ronda. — Des cirques de taureaux dans toutes les villes de l'Espagne. — Le cirque de Séville. — Le costume des *toreros*. — Les *banderillos*. — Les matadores ou espadas. — Les *picadores*. — Le début de l'émouvant spectacle. — Le taureau s'élançait dans l'arène; le carnage commence. — Les *chulos*. — La *muleta*. — L'épée de l'espada pé-

nêtre jusqu'à la garde dans le cou du taureau. — Des braves frénétiques. — Six taureaux immolés ; des chevaux éventrés, sans interruption, jusqu'à la fin de l'horrible spectacle 230

CHAPITRE XVII

CADIX

Traditions de l'hospitalité espagnole. — Accueil sympathique fait aux étrangers en Andalousie. — Courtoisie des habitants ; facilité à nouer des relations. — Une charmante traversée. — *Porta Santa-Maria*. — Le canal du Trocadero. — Porto Real. — L'île de Léon. — Cadix, une des reines de la mer. — Aspect riant de la ville ; son climat merveilleux : le plus doux de l'Andalousie. — La cathédrale. — Les belles Caditanes. — Souvenirs de lord Byron. — Le fils de Louis Racine. — Palos-de-Moguer, sur la côte de *Rota*. — Christophe Colomb s'embarque dans ce petit port pour découvrir un monde. — Ses lettres à Ferdinand et Isabelle. 244

CHAPITRE XVIII

GIBRALTAR — MALAGA

Traversée de Cadix à Malaga. — Le cap de Trafalgar. — Tarifa. — Physionomie mauresque de la ville. — Terribles sièges de la citadelle de Tarifa. — Le brave Gusman. — L'aspect menaçant de Gibraltar. — Le drapeau anglais flottant sur ce roc formidable. — Arrivée à Malaga. — Le quartier de l'Almenada. — L'aspect de la ville, riche et populeuse ; ses vins et ses raisins, l'objet d'un grand commerce ; son pays, un des plus fertiles de l'Espagne ; le climat plus doux qu'à Séville 257

CHAPITRE XIX

GRENADE — L'ALHAMBRA

La ville de nos rêves. — Arrivée à Grenade. — La physionomie de la ville. — La promenade de l'Alameda. — Les paysans des environs de Grenade. — La merveilleuse Alhambra. — La porte du Jugement. — La cour des Myrtes. — La tour de Comores. — La salle des

Ambassadeurs. — La cour des Lions. — La salle de *las dos Hermanas* (des deux Sœurs), une des plus gracieuses de l'Alhambra. — Tout l'édifice, un poème oriental, la fleur de la poésie arabe 266

CHAPITRE XX

LE GÉNÉRALIFE — HISTOIRE DE GRENADE

La villa des rois arabes. — Jardins et cascades; abondance des eaux; admirable panorama des hauteurs du Généralife. — La cathédrale de Grenade. — Le royaume de Grenade fondé par les Arabes; ils élèvent l'Alhambra. Les Abencerages. — Boabdil. — La chute de Grenade. — *L'ultimo Suspiro del Moro* (le dernier soupir du Maure). 279

RENÉ HATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR

35, Rue Bonaparte, 35, Paris

DERNIÈRES PUBLICATIONS

OCTOBRE 1901

SOUVENIRS D'UN VIEUX SOLDAT

Par Stephen LEFRANC

Un fort volume in-8°, 4 fr.; franco..... 4 fr. 75

Stephen Lefranc, encouragé par le succès qu'ont obtenu ses *Souvenirs d'un Curé de Campagne*, nous donne aujourd'hui les *Souvenirs d'un vieux Soldat*. Le lecteur suivra avec le même intérêt les étapes du militaire que les péripéties du prêtre. De nos jours surtout où l'on a vu des sans-patrie déverser la honte et l'injure sur l'armée, il était bon de revendiquer son honneur et de prendre sa défense. C'est ce qu'a fait Stephen Lefranc. Et pour être à la portée de tous, son livre est moins une thèse qu'un récit; c'est une démonstration par les faits. Son vieux soldat est un vieux brave qui a la foi chevillée dans l'âme, et qui n'en juge que mieux les événements et les hommes; il a beaucoup vu et beaucoup vécu; il raconte avec charme, avec humour même; sa verve vous empoigne, son esprit vous captive, avec lui on ne peut s'empêcher de crier: Vive l'armée! Vivent la croix et l'épée! Vivent le soldat et le prêtre!

VIE DE M. GORINI

AUTEUR DE LA *Défense de l'Église*

Par M. l'abbé F. MARTIN, missionnaire apostolique

Quatrième édition. — Un beau volume in-8°, 3 fr.; franco..... 3 fr. 60

La *Bibliographie catholique* saluait en ces termes l'apparition de cet ouvrage dont nous donnons aujourd'hui une quatrième édition, en grand format, réclamée depuis longtemps pour les distributions de nos séminaires et collèges ecclésiastiques: « Nous venons de lire ce livre tout d'un trait, dit M. l'abbé Maynard et, pendant que nous sommes encore sous la douce et vivifiante impression de cette lecture, nous tenons à féliciter et à remercier l'auteur. C'est un roman en ce sens seulement, qu'il a, du genre, l'émotion et l'entrain, sans l'amollissement périlleux du cœur, l'idéal sans sa chimère, le réel sans le réalisme; en ce sens encore que ce qui se réalise dans la plus touchante personification. C'est le vrai roman, c'est-à-dire la vraie peinture d'un homme excellent, d'un bon prêtre, d'un savant de premier ordre. En parcourant ces douces scènes de famille, ces scènes non moins douces, mais plus fortes du ministère pastoral, nous nous disons: Voilà l'homme, voilà le vrai curé de campagne. » Par ailleurs l'auteur a reçu des appréciations de personnages éminents, M. de Montalembert, Louis Guillot, et que l'on trouvera en tête du volume.

LES PLUS BELLES FLEURS DE LA VIE DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par M. l'Abbé SABOURET, ancien aumônier de communauté

Un fort volume grand in-8° illustré, 5 fr.; franco..... 6 fr. »

Après l'Évangile, qui est le livre par excellence, la *Vie des Saints* est l'un des livres les plus utiles que l'on puisse offrir aux fidèles. Autrefois, il se trouvait dans la plupart des familles chrétiennes. On le lisait chaque soir, ou au moins le dimanche.

Aujourd'hui, ce livre excellent est devenu bien rare.

M. l'abbé Sabouret a pensé que ce serait faire œuvre utile que de présenter de nouveau au public chrétien ces pieuses notices, souvent bien courtes, mais toujours substantielles, où l'âme trouve, dans les exemples de nos pères ou prédécesseurs dans la foi, encouragement, reconfort ou du moins précieuse leçon.

Cet ouvrage n'est pas la reproduction intégrale ni un abrégé quelconque des anciennes *Vies des Saints*. C'est une œuvre originale, bien comprise et de nature à être goûtée.

Les anecdotes, les traits édifiants y sont prodigués, et c'est à peine si la trame légère qui les enveloppe et les relie nous rappelle ça et là le travail de celui qui a si bien pris à tâche de s'effacer pour laisser à ses héros la pleine lumière.

Une pratique pieuse, un bon conseil termine et couronne chaque légende. C'est la leçon qui se dégage de la lecture qui vient d'être faite; c'est comme la substance et la moelle de la vie du Saint.

(Études Religieuses.)

LA PATRIE FRANÇAISE

AU XIX^e SIÈCLE

Par François BOURNAND, lauréat de l'Institut, ancien élève de l'École des Hautes Études

Un beau volume grand in-8° illustré, 5 fr.; franco..... 6 fr. »

C'est le titre d'une ligue bien connue et c'est le titre d'un ouvrage tout récent de M. F. Bournand, qui a droit au beau nom de patriote, et je comprends que ni M. Coppée, ni M. Jules Lemaitre ne lui ménagent les compliments dans les deux préfaces qui illustrent ce bel ouvrage. Il a bien mérité du pays, l'écrivain dont la plume n'a servi qu'à magnifier les héroïsmes et les gloires nationales. C'est pitié que d'écrire pour ces choses saintes, dans un temps, hélas ! où, selon l'expression de Veuillot, le poison le plus actif, le poignard le plus aigu est une plume dans des mains sales.

La *Patrie Française* est non seulement un bon ouvrage, mais encore une magnifique galerie de tableaux grandioses et de nobles portraits. La France de ce siècle y revit par les récits et par l'illustration dans ses plus grands gestes, gestes de bataille, gestes de lumière, ou gestes de charité. C'est avec émotion que l'on salue au passage des figures vaillantes et douces comme celle du curé de Bazeilles — ou de ces fondations d'œuvres qui faisaient pousser ce beau cri au Père Monsabré : « J'es-père en la miséricorde de mon Dieu parce que la France est miséricordieuse. »

A lire cette épopée de la bravoure et de l'apostolat, plus d'un qui perdait confiance ou qui n'était plus conscient de la mission nationale, retrouvera une foi agissante et une intelligence profonde de la tâche patriotique.

A l'heure où les sans-Patrie ont le triste courage de préférer l'Angleterre protestante à la France catholique, il est bon de suivre M. Bournand dans cette promenade de gloire à travers l'histoire d'un peuple dont on a dit qu'il était le sergent du Christ et qui malgré ses fautes n'a point encore menti à son lointain et merveilleux baptême.

Souvenir, Espoir : Il faudrait mettre ces deux mots en épigraphe à la *Patrie Française* pour bien montrer que forts du passé, mais dévoués au présent, nous marchons fiers et croyants vers l'avenir.

LA MAISON DU CHAT QUI PÊCHE

Par Lucie des AGES

Un volume in-12, 2 fr.; franco..... 2 fr. 40.

La *Maison du Chat qui pêche*, dont les propriétaires, M. Leroux et sa sœur Claire, ont reçu, par une nuit noire et pluvieuse, une petite fille de trois ans, qui leur fut apportée sans qu'ils aient pu savoir d'où venait ce singulier colis, est voisine de la *Villa aux Cerises*, habitée par le commandant de Maurel et ses deux filles : Cécile et Anne.

Claire adopte l'enfant trouvée, malgré son frère, qui s'attache pourtant bien vite à l'innocente créature.

Le commandant de Maurel lui-même, peu disposé d'abord en faveur de Stéphanie, se sent toutefois attiré vers elle et finit par reconnaître dans l'adoptée de ses voisins, sa propre petite-fille.

Cet ouvrage, qui vient après plusieurs autres, écrits pour la jeunesse par le même auteur, contient aussi que le disait un bon juge en la matière, outre des enseignements religieux qui trempent les âmes pour les rendre fortes contre les difficultés de l'existence, une littérature aisée, limpide, attrayante, et, pour tout dire, bien française.

DU MÊME AUTEUR :

LA FAMILLE DE KERDRAL

Un volume in-12, 2 fr.; franco..... 2 fr. 40

Madame de Kerdral, demeurée veuve avec trois enfants, quitte sa vie retirée pour aller à Paris, sur l'invitation d'un parent riche, M. Destrais, qui lui fait espérer qu'il assurera l'avenir de ses enfants : deux garçons et une fille.

Ce parent meurt subitement, et on ne trouve pas de testament chez lui. La famille de Kerdral serait de nouveau dans l'embarras, sans la généreuse intervention d'une cousine qui lui offre un asile.

Madame de Kerdral meurt à son tour, confiant ses enfants à cette cousine, qui garde près d'elle la jeune fille et l'élève avec soin, cherchant à faire d'elle une chrétienne, dans la haute acception du mot, lui enseignant dès son jeune âge à employer ses loisirs à faire de bonnes œuvres : le catéchisme aux enfants pauvres, la visite des malheureux, et plus tard, quand sa fortune le lui permet, le soulagement charitable de toutes les infortunes rencontrées sur son chemin.

Renaud et Pierre, tous deux dans le même régiment, sont envoyés à Madagascar, où le second meurt, sans avoir su que le testament de M. Destrais était retrouvé et donnait un million à chacun des enfants de madame de Kerdral.

Rose-Marie, d'abord un peu étonnée et embarrassée de cette fortune, apprend promptement à en user pour faire le bien. Et à son retour de Madagascar, Renaud ayant formé le projet d'employer à fonder une bonne œuvre sa part de l'héritage de Pierre, la jeune fille revendique le droit de s'unir à lui pour fonder Forphelinat qui portera le nom du jeune soldat mort pour la Patrie.

LE PARDON DE COLETTE

Par Marguerite LEVHAY

Un beau volume in-12, 3 fr.; franco..... 3 fr. 50

Après la mort de leur père, Colette et son frère sont adoptés par d'aimables vieillards dont la tendresse leur refait une famille. Mais une femme perverse détruit ce paisible bonheur et cause, par sa déloyauté, la mort des sympathiques protecteurs des orphelins.

Pins tard, Colette retrouve dans une situation pénible celle qui fut l'auteur de ses maux. Elle pourrait se venger : il lui suffirait, pour cela, de refuser à cette malheureuse la consolation qu'elle implora. Mais sa foi ardente lui donne la force de vaincre ses répugnances... elle pardonne et pousse la générosité jusqu'au sacrifice d'une situation enviable et assurée.

Dieu récompense son abnégation en lui accordant, dès ce monde, le bonheur dont elle est digne.

FLEUR D'ORAGE

Par Madame CHÉRON DE LA BRUYÈRE

Un beau volume in-12, 3 fr.; franco..... 3 fr. 50

Par une nuit d'orage et à la suite d'une épouvantable catastrophe, la petite ville de Menestou-sur-Loire reçoit dans sa curieuse enceinte fortifiée une gentille orpheline de cinq ans. Elle est recueillie par un vieux docteur et sa sœur et s'épanouit comme une fleur dans leur vie. A côté du docteur et de sa sœur, Mademoiselle Dombres demeure une famille charmante possédant une variété de caractères donnant intérêt au récit jusqu'au jour où un grand événement se présente. Cécile, à l'âge de quatorze ans, trouve son père le commandant de Chabrant, inutilement recherché pendant les premiers temps de son séjour à Menestou.

Après le cadre de l'existence s'élargit autour d'elle. Mademoiselle de Chabrant voyage et se trouve à Paris, mêlée à une société très mondaine. Les principes sérieux, la religion éclairées qui ont formé son éducation sont une sauvegarde contre les entraînements qu'elle aurait pu y rencontrer. Ils influent aussi sur le jugement de la jeune fille au moment de fixer son avenir et beaucoup de lectrices feront bien d'imiter sa sagesse dans les mêmes circonstances.

René HATON, Libraire-Éditeur, 35, rue Bonaparte, Paris.

LA PROMESSE DE GIACOMINA

Par **Marthe LACHÈSE**

Un beau volume in-12, 3 fr.; *franco* 3 fr. 50

Don Diego, un vieux seigneur brésilien, se prend d'une grande affection pour un baby français qu'il rencontre à Menton. Le détournement d'un héritage a provoqué en lui de cuisants remords : il espère les atténuer en entourant l'enfant de sa sollicitude. Un intrigant, Rodriguez, qui flatte le seigneur et contracte dettes sur dettes, en escomptant une fortune qu'il croit devoir lui revenir, se montre jaloux du petit Kermario et le fait enlever. Une Mentonnaise d'humble condition, Giacomina, fait sacrifices sur sacrifices et passe par de cruelles angoisses pour retrouver l'enfant dont elle a négligé la garde. Il lui faut déjouer toute l'astuce de Rodriguez, et les batteries du traître se retournent contre lui. Finalement, Giacomina a la joie de rendre à la pauvre mère mourante son enfant qui lui semblait à tout jamais perdu.

Il faut louer l'auteur d'avoir su éviter la banale intrigue du mariage, dans ce roman très dramatique.

UNE FAMILLE CHRÉTIENNE

Par **F. DE NOCÉ**

Un beau volume in-12, 3 fr.; *franco* 3 fr. 50

L'*Histoire d'une famille chrétienne*, de F. de Nocé, qui met en relief le caractère de la mère de famille, inspirera à la jeunesse les plus salutaires exemples. Madame d'Argères est non seulement une femme de la plus haute distinction, mais d'un cœur exquis, et sa piété élevée la met au-dessus des faiblesses de l'égoïsme ; frappée cruellement par la mort d'une fille chérie, elle ne veut pas s'enfermer dans sa douleur ; elle conserve à ses autres enfants la même tendresse souriante et pousse l'abnégation jusqu'à faire prendre la place de sa chère Laure à une jeune orpheline, Fabienne.

Les fêtes de Noël, qui ramènent chaque année auprès de madame d'Argères ses quatre enfants mariés et leur jeune famille, donnent lieu à de touchantes scènes d'intimité familiale. Son fils Jacques, ses trois jeunes filles, de caractère bien différent, mais portant tous l'empreinte qu'elle a su leur donner, viennent chercher auprès d'elle les meilleurs avis pour l'éducation de leurs propres enfants. Christine, une de ses petites filles, dont le caractère difficile fait la préoccupation de ses parents, se métamorphose sous sa douce influence.

Continuant sa vie d'abnégation et de charité, madame d'Argères vient successivement en aide à la famille peu sympathique des Tournebise, au fils de la pauvre blanchisseuse réduit à vendre son âme, etc., etc.

Et, lorsqu'une mort tragique met fin aux jours de la vénérée mère de famille, qui ne partagerait la douleur de ses enfants, mais qui ne s'associerait à leur conviction que cette âme, mère pour le ciel, a enfin reçu sa récompense !

LA CHAUMIÈRE AUX ROUGES-GORGES

Par **Michel AUVRAY**

Un beau volume in-8°, 2 fr.; *franco* 2 fr. 60

Blaise Trémon, un pauvre journalier, est accusé de vol et d'incendie dans la demeure d'un garde forestier, M. Valens. La femme et les enfants du garde sont sauvés, mais ce dernier a perdu la vie.

Quelques jours après Blaise meurt ; sa veuve et son petit Marc quittent la France pour le Sénégal où ils ont un riche parent. Marc en hérite d'une immense fortune et il se décide à regagner sa patrie. Accueilli avec un mépris et une froideur qu'il ne peut désarmer, l'infortuné jeune homme apprend de la bouche d'un inconnu l'histoire de son père ; il croit devenir fou, veut se suicider. Le curé de Clairfont, fils de M. Valens, pardonne et le ramène au calme. Quittant la Normandie, Marc voyage, voyage tous les jours, ne retrouvant la paix qu'au jour où un télégramme lui apprend que l'innocence de son père est reconnue. L'odieux attentat avait été commis par un misérable qui en fit l'aveu avant de mourir. Marc revient à Clairfont où il vit honoré de tous et faisant le bien.

Cet ouvrage, chrétiennement écrit, est bien fait pour émouvoir et attendrir la jeunesse, il convient parfaitement aux bibliothèques paroissiales.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ HENRY BOLO

Vicaire général de Laval

BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES (3^e SÉRIE)

BÉATITUDE D'AIMER

Un beau volume in-12, 2 fr. 50; franco..... 3 fr. *

Une thèse sur la Miséricorde divine et le grand nombre des élus; des pages sur la haine et la vengeance; une étude sur le pardon chrétien; la matière de tous les sermons de charité possibles sur les œuvres les plus diverses de bienfaisance et de zèle; un plaidoyer en faveur de l'« œuvre spirituelle », tel est le contenu de la première partie du livre que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs. Cette première partie représente, au point de vue théologique, un traité complet de la cinquième béatitude évangélique. A un autre point de vue, mainte page en restera dans la littérature française, cela n'est pas douteux, car le talent de l'auteur s'affirme et se fortifie à chaque ouvrage qu'il produit.

Mais ce qui dans ce beau livre atteint le degré suprême de la tendresse mystique et de la beauté, c'est le commentaire de la *Béatitude des Cœurs Purs*, qui en constitue la seconde moitié. On peut dire que l'éloquence y coule comme un torrent entre les rochers sévères d'une doctrine impeccable et fortement documentée. C'est l'Épithalame des Vierges chanté en une langue de Paradis. Si l'auteur a tenu de semblables discours aux religieux près desquelles l'appelaient ses fonctions, elles ont certainement cru entendre ce langage des anges dont parle saint Paul. Il est impossible que des choses pas à son apogée la réputation dont il jouit. Prédicateurs, moines, âmes mystiques de toute condition, amateurs d'enivrantes lectures, lisez ce livre! Il est par avance destiné à devenir le compagnon de vos heures les plus avides et les mieux nourries de piété.

Si la mesure d'un petit article bibliographique le permettait, le mieux serait évidemment d'en citer quelques pages. Disons seulement que les auditeurs qui suivent en foule les conférences de l'abbé Henry Bolo à la Madeleine retrouveront de temps à autre dans cette lecture quelques-unes des impressions qui les ont parfois si fortement captivés.

BÉATITUDES ÉVANGÉLIQUES (2^e SÉRIE)

CEUX QUI PLEURENT — CEUX QUI ESPÈRENT

Un beau volume in-12, 2 fr. 50; franco..... 3 fr. *

Dans cette deuxième série qui comprend, elle aussi, deux *beatitudes*: Heureux ceux qui espèrent, Heureux ceux qui pleurent! le problème de la douleur est franchement abordé par M. l'abbé Henry Bolo avec toutes ses difficultés, et il convenait, en effet avant de monter la souffrance, comment nous devons la considérer, ce qu'elle est dans les desseins de Dieu. « Si la douleur n'était pas une voie merveilleuse pour arriver très vite et très haut dans les régions du bien absolu, il faudrait accuser Dieu, le proférer le plus horrible des blasphèmes, maudire la vie, ne plus rien comprendre au monde. » Il se fonde ensuite à fond l'œuvre surnaturelle des larmes et en fait ressortir tous les avantages, il s'élève au contraire de toute son indignation contre le « rire » qu'il dit n'être de l'ignorance, de l'erreur, de l'orgueil, de la corruption et de la méchanceté: ces pages consacrent à montrer d'où vient le rire, ce qu'il est, où il nous mène sont vraiment remarquables de forces, de vérité et d'émotion. Après ceux qui pleurent, ceux qui espèrent, ou mieux ce sont les mêmes dans divers états d'âme: On n'est jamais plus puissamment porté à espérer que lorsqu'on est pressuré par la douleur: plus on pleure, plus on aspire avec force vers un état meilleur et vient alors un excellent commentaire de ces paroles du Maître: « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice car ils seront rassasiés. » L'auteur nous dit quelle est la justice qu'il faut désirer, celle-là même que Jésus nous révèle dans le *Pater*, et quel sera le rassasiement complet, le bonheur des âmes qui auront désiré cette justice. (Polybiblion.)

L'ÉVANGILE DU CŒUR DE JÉSUS

Un beau volume in-12, 2 fr. 50; franco..... 3 fr. *

Comme le titre l'indique, l'auteur a tiré de l'Évangile toutes les notions qui peuvent nous faire connaître le cœur de Jésus. Il a en quelque sorte appliqué sur ce cœur vivant le merveilleux tissu de son style et en a retiré, comme Véronique, la *Vera Effigies*, l'authentique physionomie. Dire cependant que ce livre n'est qu'un simple commentaire de l'Évangile, serait ne le faire connaître qu'à moitié. L'ouvrage est encore une œuvre de haute et rigoureuse philosophie. Nous l'avons lu attentivement, et après lecture, il ne nous paraît plus possible d'opposer aucune objection au culte du Sacré-Cœur. Par la simple force d'une exposition méthodique de la vérité, la croyance apparaît dans toute sa logique. C'est-à-dire dans toute sa beauté. Le Cœur de Jésus centre de la vie physique du monde, de sa vie morale, de sa vie surnaturelle, nous est d'abord montré comme l'objet le plus élevé de notre culte à l'humanité du Sauveur. Nous sommes ensuite amenés à suivre son action qui est prépondérante dans l'Évangile et dont l'influence caractérise la religion du Nouveau Testament. Puis nous voyons pen à

peu se dessiner sa physionomie propre et ses beautés par la considération successive de tout ce que le Cœur de Jésus a animé. Enfin, la leçon s'impose et conclut naturellement l'ouvrage, dans l'étude « du mode d'aimer » dont ce cœur a fait pour ainsi dire sa loi. Le tout est très beau, très fort, très impressionnant. Disons en terminant que l'ouvrage est divisé en trente petits chapitres qui peuvent en faire autant de lectures ou de méditations pour le mois du Sacré-Cœur. Il y avait longtemps que les nombreux admirateurs de l'abbé Henry Bois lui demandaient un ouvrage sur ce sujet. Il l'a fait attendre, mais c'était pour nous donner une œuvre après laquelle il nous paraît très difficile de faire mieux, et surtout d'écrire quelque chose de vraiment saisissant et nouveau.

LES ENFANTS (pour lire au foyer conjugal). 7^e édition. Un vol. in-12, 2 fr. 50; franco. 3 fr. »

Cet ouvrage va susciter des querelles non moins vives et nombreuses que son volume, *Du Mariage au Divorce*, dont le retentissement fut, tout le monde le sait, si considérable. Sous ce titre d'apparence audacieuse, *Les Enfants*, l'auteur touche, en effet, à des questions fort délicates. Il faut savoir gré à M. Bois de ce nouveau livre comme d'une bonne action. Tout y est bien dit et fort justement observé. Ce n'est pas un mince mérite que de moraliser sans ennui, mais non sans portée.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ MAX. CARON

Supérieur du Petit Séminaire de Versailles

LE RETOUR A L'ÉVANGILE

JÉSUS DOCTEUR

JÉSUS PROPHÈTE

Méditations de l'Assomption au 1^{er} octobre

Méditations pour le mois d'octobre

Un vol. in-18 carré, 2 fr.; franco. 2 fr. 25

Un vol. in-18 carré, 2 fr.; franco. 2 fr. 25

TRIOMPHE DE JÉSUS

Méditations du 1^{er} novembre à l'Avent

Un volume in-18 carré, 2 fr.; franco. 2 fr. 25

Les méditations de *Jésus Docteur* comme celles de *Jésus Législateur*, sont destinées au temps après la Pentecôte. L'Eglise, à cette époque de l'année, semble moins prodigue de ses grandes solennités; comme pour mieux permettre à nos âmes de méditer, dans le silence et le recueillement, les enseignements de Jésus Docteur. Aussi M. l'abbé Caron, tout en laissant à chaque Dimanche le sujet désigné par l'Eglise, assigne à chaque jour de la semaine les pages les plus doctrinales, les plus pratiques et peut-être aussi les moins connues des saints Évangiles.

Jésus Prophète. L'auteur du *Retour à l'Évangile* n'a pas voulu rassembler sous ce titre nouveau toutes les prophéties tombées des lèvres de notre Dieu, car tout l'Évangile serait venu sous sa plume, mais il a pensé attirer l'attention de ses fidèles lecteurs sur cette vérité si puissante pour affermir leur foi : « L'événement des prophéties est à découvert devant nous; c'est le monde moderne et tout ce qui s'y passe. » Et cependant, combien parmi les croyants remarquent ce prodige des prophéties évangéliques ? Ils vivent tellement au milieu de leur accomplissement qu'ils n'en éprouvent pas le moindre étonnement.

L'examineur théologique écrit à l'auteur : « Bon voyage, petit volume, va partout semer l'amour de Dieu et de son Église, » et il ajoute à l'intention des lecteurs : « C'est toujours une doctrine orthodoxe, des développements judicieux, l'image dans l'expression et, ce qui soutient tout, l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai aimé à relire certaines pages, telles : les considérations sur le besoin inné de bonheur, sur les fruits de l'épreuve à propos de la résurrection de la fille de Jaire, sur la distinction des deux pouvoirs spirituel et temporel, sur la justice humaine, si souvent boiteuse. »

JÉSUS ADOLESCENT. Troisième édition. Un beau volume grand in-8^o orné de gravures, 5 fr.; franco. 6 fr. »

À la demande d'un certain nombre de maisons d'éducation nous offrons ainsi un magnifique volume grand format, belles gravures, qui permettra de distribuer l'ouvrage comme livre de prix.

Pour lire dans l'année de la Première Communion :

ÉVANGILE DES PREMIERS COMMUNIANTS

EXTRAIT DES OUVRAGES DE M. L'ABBÉ CARON

Par M. l'abbé Aug. FÉRON, aumônier de la Légion d'honneur

Un volume in-18 carré, 2 fr.; franco. 2 fr. 25

C'est, à notre connaissance, un des meilleurs petits livres de préparation à la première Communion : il contient tout le suc de l'évangile, exprimé par une main délicate, et pieusement distillé dans l'âme des jeunes lecteurs, sous forme de conseils, avis spirituels, exhortations enrichies d'exemples et d'anecdotes, prières et bonnes résolutions.

Tout petit qu'il soit, ce livre est bien complet, parfaitement approprié à son but et capable de faire à de jeunes âmes un bien sérieux et durable.

ARTHUR LOHN.

A LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ DIEU

CONFÉRENCES DIALOGUÉES, par M. l'abbé DASSÉ, curé-doyen de Sèvres

Un volume in-18 raisin, 1 fr. 25; franco 1 fr. 50

Les conférences dialoguées, lorsqu'on s'en sert prudemment et intelligemment, sont un moyen de faire pénétrer dans l'esprit du peuple les vérités fondamentales de la religion et même les principes de la philosophie spiritualiste. Elles permettent à l'orateur catholique de mieux étendre des objections, cent fois réfutées sans doute, mais qui entretenues par la mauvaise foi et sa complice la routine, continuent à rester dans l'air.

En publiant ses conférences sous forme d'un petit volume de 200 pages, où la doctrine catholique s'appuie sur des citations caractéristiques empruntées à d'éminents penseurs, M. l'abbé Dasse espère atteindre un public aussi large que possible et répandre, mieux encore que dans l'enceinte de son église, les vérités élémentaires qui sont les bases de notre foi. Les conférences, qui sont au nombre de cinq, roulent sur les sujets suivants : Dieu existe — Pourquoi certains se disent athées. — Ce qu'est Dieu — La trinité des personnes en Dieu — La providence de Dieu. Nous souhaitons vivement que ce livre fasse tout le bien qu'en espère son pieux auteur.

Que les prêtres étudient avec soin ces cinq conférences. Ils y trouveront un modèle de la manière dont on peut prêcher aux fidèles et aux ignorants les vérités fondamentales de la Religion. Clarté, force, intérêt tout se réunit pour faire de cet opuscule un chef-d'œuvre en son genre.

(Revue du Clergé français.)

MOIS DE MARIE

sur les Litanies de la Sainte Vierge

Par le R. Père DEHON, docteur en théologie

Supérieur des Prêtres du Cœur de Jésus

Un volume in-18, 1 fr. 25; franco... 1 fr. 50

Relié en toile noire, tr. jaspées, 2 fr.; franco... 2 fr. 25

Les litanies de Lorette sont une prière populaire, un cri du cœur, une sorte d'hymne, où la poésie s'impose à peine quelques consonances. Mais quel trésor d'enthousiasmes, de louanges, de supplications, d'appels suprêmes à la miséricorde de la Mère de Dieu! N'y avait-il pas là le thème le plus riche et le plus fécond pour les méditations d'un mois de Marie? Ne dira-t-on pas mieux les litanies tous les jours de sa vie, quand on en aura une fois savouré tout le suc spirituel? Le P. Dehon a fait ressortir à la fois le sens doctrinal des invocations et les sentiments pieux et ardents qu'elles expriment.

Les exemples qu'il propose chaque jour nous font assister aux développements merveilleux de la dévotion à Marie au dix-neuvième siècle, marche triomphale dont le point culminant est la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, au 8 décembre 1854. Les apparitions de Marie, les merveilles de Lourdes, les basiliques et sanctuaires élevés en l'honneur de la Mère de Dieu, le couronnement de ses images vénérées, tout cela entretient une confiance chaque jour toujours croissante.

Les prières sont un choix des plus ardentes aspirations formulées par les saints.

Le ton général de piété confiante qui a inspiré ce mois de Marie le rend propre à répondre également aux attrait et aux besoins des communautés religieuses et des réunions paroissiales.

Le R. P. Dehon vient de publier un nouveau mois du Sacré-Cœur, d'un caractère à la fois doctrinal et pratique. L'ouvrage donne, pour chaque jour, un commentaire sur chacune des invocations des litanies du Sacré-Cœur approuvées par Sa Sainteté Léon XIII.

A l'exactitude théologique, l'auteur autorisé de ce recueil a voulu ajouter l'arôme de la piété, en s'inspirant des paroles et des écrits de sainte Gertrude et de la Bienheureuse Marguerite-Marie, de Sainte Mechtilde, du vénérable Père Eudes et du pieux Lansperge.

(Univers.)

Questionnaire sur les Evangiles des Dimanches expliqués, par M. l'abbé SABOURET. Un vol. in-8°, 0 fr. 20; franco..... 0 fr. 25

Le Prêtre dans le ministère de la Prédication, ou *Directoire du Prédicateur en chaire et au saint Tribunal*, par le R. Père VERTNER. 6^e édition. Un vol. in-8°, 1248 pages, 8 fr.; franco..... 9 fr. 25

Le Sacerdote, par le même auteur, nouvelle édition augmentée. Un fort volume in-12, 2 fr. 50; franco..... 3 fr. 25

Probation sur la Chasteté, par M. l'abbé MAUCOURANT. Un vol. in-18, 0 fr. 60; franco..... 0 fr. 75

L'ABBÉ ARBELLOT, Chanoine de Limoges. — *Vie de saint Martial*, apôtre de l'Aquitaine, in-18, 1 fr. s. — *Dom Jean Birel*, général des Chartreux, in-8°, 2 fr. s. — *Vie de saint Yrieix*, ses miracles et son culte, in-8°, 3 fr.; franco, 3 fr. 50.

PETIT MOIS DE SAINT JOSEPH

à l'usage des enfants

Par M. l'abbé de MARTRIN DE DONOS, supérieur de l'Institution Sainte-Marie de la Roche-sur-Yon

Chaque opuscule, format in-32, 64 pages, 15 cent.; franco... 20 cent.

PETIT MOIS DE MARIE

à l'usage des enfants

MUSIQUE — COMPOSITIONS RELIGIEUSES

(Voir page 110 du Catalogue)

R. PÈRE GARIN

- Méditation Religieuse** (Tibi silentium laus), quintette pour chant, solos et chœurs à 2 voix..... 2 fr. 50
- La Vie d'un Martyr**, oratorio-cantate en l'honneur du Bienheureux Chanel, chœur à 4 voix mixtes et soli avec accompagnement d'orchestre..... 20 fr. »
- Invocations**. I Cœur sacré de Jésus, II Jésus, doux et humble de cœur, III Jésus, Marie, Joseph ! Chœurs et solos..... 1 fr. 50
- Mélodie seule, 0 fr. 05; franco..... 0 fr. 10

R. PÈRE BETHENOD

- Mon trésor, c'est l'Eucharistie**, Cantique pour messe de Communion, solo ou chœur. 1 fr. 50

L'ABBÉ LAURENT

- Le Prêtre**, chœur à 2 voix et solos pour fête d'un Pasteur ou pour une première messe.. 1 fr. 75

LOUIS PÉRIER

- Le Lis et l'Enfant**, duo ou chœur à 2 voix avec solo..... 3 fr. »
- Bonne Pastor**, solo ou chœur..... 2 fr. »
- Panis Angelicus**, solo ou chœur..... 2 fr. »

R. QUID'BEUF

- Cantique de la Paix**, cantique de Communion..... 1 fr. 50

Les Cartons d'orgue du petit harmoniste grégorien, franco..... 0 fr. 50

Pièces d'orgue, extraites du *Journal des Organistes*, par Ernest Grosjean. — *1er livre*, 33 pièces faciles et sans pédales, net 4 fr. — *2e livre*, 23 pièces de moyenne difficulté et la plupart sans pédale oblique, net 5 fr.

R. PÈRE COMIRE

- Au Christ Rédempteur**, cantique à 4 voix mixtes ou à 2 voix égales avec orgue. 0 fr. 50
- Messe dédiée à Sainte Germaine** pour son 3e centenaire à 2 voix égales (sans credo).. 1 fr. 50
- Parties séparées..... 0 fr. 50
- Credo de la Messe de Sainte Germaine**..... 1 fr. 50
- Parties séparées..... 0 fr. 50

L'ABBÉ DAMBRINE

- Gardez-nous bien, Vierge-Marie**, solo et duo..... 1 fr. »
- NOËL! chantons la gloire!** solo et chœur à l'unisson..... 1 fr. »

L'ABBÉ POIVET

- Matines de Noël**..... 1 fr. 25
- Pauvre petit Jésus**, mélodie religieuse pour le temps de Noël..... 0 fr. 50
- On méprise trop les ânes**..... 0 fr. 50
- Invocation à Marie**..... 1 fr. »
- Les Fleurs à la Crèche**..... 1 fr. 25

SYLVAIN MANGEANT

- Cantique de Noël**, à 3 voix..... 1 fr. 50
- 0 fr. 50

ENTR'ACTES

EN MONOLOGUES ET SAYNÈTES

Un joli volume in-12, 3 fr.; franco..... 3 fr. 50

M. Dubois vient de faire paraître un livre qui forme une véritable petite chrestomathie littéraire par le choix exquis des sujets. Tout s'y trouve réuni : *Odes et légies* : Les cinq fleuves de France, Prière de bébé. — *Berceuses et Romances* : Sommeil de l'enfant Jésus, Le credo de l'ouvrier. — *Compliments et souhaits* : La fête d'une grand-mère, Le nouvel an de Madeleine.

Pour compléter son œuvre, l'auteur y a ajouté des *recits et des saynètes* : Le sourire des fleurs, La bonne année. — *Quelques monologues et apologues* : A moi tout seul, Le nègre et la neige, enfin des *fables et des allégories* : Le rosier, La vie d'une fleur, etc.

Ces œuvres charmantes chantent ou la religion et la patrie, la nature, les oiseaux, les fleurs et les arbres, ou les nobles sentiments héroïques et tendres du cœur humain : l'amour maternel, l'amour filial, l'amour patriotique, etc. Elles sont pour la plupart écrites avec un accent qui ravit et élève le cœur et l'âme. (Revue Bibliographique.)

Ce volume contient un choix heureux de morceaux pour pensionnats.

GEORGES DE GRANDMORIN. — **Le Livre des joyeux passe-temps**, ou nouveau recueil de charades, devinettes, énigmes, combles, jeux, singularités alphabétiques, problèmes récréatifs, farces plaisantes, lettres comiques, etc., à l'usage des petits et des grands enfants. Un vol. in-12, 2 fr.; franco..... 2 fr. 25

— **Le Livre des Jeux** ou recueil choisi de jeux à l'usage des enfants, jeunes gens, jeunes filles, pensionnats, patronages, familles, etc. Un vol. in-12, 3 fr.; franco..... 3 fr. 50

HENRIETTE BEZANÇON. — Petit théâtre, saynètes et monologues pour les enfants de 6 à 12 ans. Un vol. in-2, 1 fr. 25; franco..... 1 fr. 50

MORTENSE BARRAU. — Dialogues enfantins, 2e série, 10 saynètes pour les enfants de 9 à 15 ans. Un vol. in-12, 1 fr. 25; franco..... 1 fr. 50

LOUISE ROUSSEAU. — **Pour les Mamans**, 48 poésies à dire par les enfants de 8 à 12 ans. Un vol. in-12, 1 fr. 25; franco..... 1 fr. 50

COMÉDIES, CHŒURS, OPÉRETTES, SAYNÈTES AVEC PARLÉ POUR PENSIONNATS

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ W. MOREAU

POUR JEUNES GENS

LA

FAMILLE TARTEMPION

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE

— Net : 2 fr. —

POUR JEUNES FILLES

LES GAÏETÉS

DE

L'EXPOSITION DE 1900

— Net : 2 fr. —

GRANDE SCÈNE COMIQUE — AVEC CHŒUR

Une estimable famille de... Bouzy-le-Tâtu — ligne de Sceaux — la famille TARTEMPION, cède à l'engouement général et va visiter l'Exposition. Toutes sortes de mésaventures l'y attendent, mésaventures plus grotesques les unes que les autres ; et il n'est pas jusqu'au nom de ces braves campagnards qui ne provoque l'ilarité en rappelant à la foule la scie des Lampions, tant et si bien que, de guerre lasse, ils s'empresment de regagner leur village.

Bien que cette Bouffonnerie divertissante doive

être débitée par un seul personnage — garçon ou jeune fille — il faut, dans la coulisse, l'adjonction d'un chœur — très facile d'ailleurs — pour scander au Refrain, avec l'accompagnement oblige que l'on sait, le nom fatidique de « Tarteempion ».

Nul doute, d'autre part, que dès la seconde reprise du chœur, l'auditoire, entraîné par le rythme, ne se joigne aux choristes pour reprendre avec eux la scie populaire en y substituant le nom des malencontreux visiteurs.

La scène ainsi complétée serait désopilante.

LES OGRESSSES

OPÉRETTE ORIGINALE EN 3 ACTES, AVEC DÉFILÉ ET CHŒUR DE BÉBÉS, NET. 3 fr. »

LE RAT DE VILLE & LE RAT DES CHAMPS

Chœur humoristique à 2 voix égales

Partition avec accompagnement.... 2 fr. »

Parties séparées 40 cent.

LE COCHE ET LA MOUCHE

Chœur amusant à 3 voix égales

Avec accompagnement de fouet, grelots, etc.

Partition avec accompagnement..... 2 fr. 50

Parties séparées 20 cent.

Voici deux fables originales que nous donne aujourd'hui M. l'abbé W. MOREAU, l'inimitable auteur de *la Cigale, du Corbeau* et de tant d'autres chœurs amusants dont notre bon La Fontaine lui a fourni le texte et la mise en scène.

Ces Fables — les premières d'une série nouvelle — rivaliseront d'entrain et de joyeuse humeur avec *La Gaîté française, Les Cris de la Rue, Le Chemin de fer, Les Coucous*, etc., etc., dont l'exubérance fantaisie est, depuis si longtemps, goûtée dans les Collèges et dans les Pensionnats de jeunes filles.

La scène des « Rats », notamment, est d'un bout à l'autre une charmante boutade de musique imitative. On croirait assister au festin des deux amis quand soudain un bruit de porte ou de vaiselle les inquiète, et interrompt brusquement leur succulent festin. — On connaît d'ailleurs la fable... Mais ce qui fait l'imprévu de la situation, c'est l'addition, par l'auteur de la musique, d'un caçotieux petit chœur qui souligne joyeusement la scène du fabuliste.

Oh! les rats, les rats, les rats!

Comme ils font leurs embarras... etc.

La musique de ce chœur est excessivement facile et coulante ; aussi tous les Pensionnats voudront-ils la chanter.

La scène du *Coché et la Mouche* n'est pas moins intéressante. Elle, est aussi elle, entièrement composée de musique imitative et agrémentée par le cinglement des coups de fouet, le bruit des grelots de l'attelage et le bourdonnement de la Mouche qui pense faire, à elle seule, avancer la lourde machine.

Le chœur final avec accompagnement de castagnettes, se nêlant au jeu cadencé du fouet et des grelots, complète la scène et par une chasse vigoureuse aux importuns fait merveilleusement ressortir la morale de cette fable.

C'est donc un joyau de plus dans l'écrin déjà si riche des chœurs amusants de M. l'abbé W. MOREAU.

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ AUG. THIBAUT

Aumônier de Pensionnat

- La Cabane du Pêcheur**, opérette dramatique en 2 actes pour jeunes gens 3 fr. 50
A l'occasion de la Fête du Bon Larron, à Naples, toute une famille de pêcheurs se distingue par des traits admirables de dévouement et d'héroïsme, situations souvent touchantes et pathétiques.
- Le Roi des Marmitons**, récréation enfantine..... 2 fr. 50
Maitre Forlot, le fou de la cour, a l'idée de descendre un jour dans les cuisines du Palais, où les Marmitons lui font fête. On devine avec quelle joie bruyante ils acceptent sa proposition d'être parmi eux un Roi des Marmitons, surtout quand il s'agit pour eux de répondre d'une façon satisfaisante à l'examen burlesque qu'il leur fait subir.
- La Belle au Bois-Dormant**, opérette-feeie en 2 actes..... 3 fr. »
Le conte de Perrault a fourni le thème de cette opérette où les jeunes pensionnaires seront heureuses de retrouver, agrémentée d'incidents nouveaux, une des plus intéressantes fictions qui ont charmé leur enfance.
- La Fête des Roses**, saynète pour fête d'une Supérieure, d'un Curé, d'un Aumônier..... 2 fr. 50
Les plus belles variétés des roses se trouvent dans la corbeille du petit Jésus, un jour qu'il se promène dans le jardin du couvent. C'était justement le jour de la fête de la Supérieure du Pensionnat. On pense bien que les jeunes élèves se sont empressées d'accourir sur lui pour lui demander ses roses, tout heureuses de pouvoir les offrir à leur mère, tout en retenant la leçon cachée sous leur gracieux symbole.
- Les Gerbes du Paradis**, opérette pour une fête de Noces d'Argent ou de Noces d'Or.... 2 fr. 50
Les vertus de la Religieuse ou du Religieux dont on célèbre les noces d'argent sont devenues de plus en plus parfaites jusqu'à la fin. Cinq anges, représentant chacun une période de cinq années, viennent successivement apporter une gerbe des fleurs qui les symbolisent dans le parterre du ciel et qui, elles aussi, sont devenues progressivement plus éclatantes et plus belles.
- Le Nain Bramborion et Nostradamus**, opérette pour garçons..... 3 fr. »
- Le Nain de la Reine**, opérette pour filles..... 3 fr. »
- Le Palais de la Fée Bonbon**, opérette enfantine pour garçons ou filles..... 2 fr. 50
- Un Beau Rêve**, opérette pour fête d'une Supérieure ou d'un Supérieur, Curé, Aumônier... 3 fr. »
- Le Singe**, opérette dramatique en 2 actes pour garçons ou filles..... 3 fr. »

ŒUVRES DE M. PAUL DENÉCHAU

*Organiste de Notre Dame d'Angers***THONY, LE MAÎTRE-FOL**

Opérette en un acte, net..... 3 fr. »

Le jeune Dauphin Henri, fils de François 1^{er}, s'ennuie désespérément et ses deux pages favoris, Lucien et Gabriel, ne peuvent réussir à le distraire : c'est que Triboulet est mort; avec lui, le riez a quitté la cour. Or, un jeune marmiton apporte les pâtés commandés par Son Altesse; le marmiton rusé, spirituel, plaît aux pages; l'idée leur vient de lui faire confier la marotte. Bien leur en prend et le nouveau maître-fol rend à ces deux pages, aussi gourmands qu'espéglés, un signalé service, en leur obtenant un pardon que le jeune Dauphin semblait d'abord peu disposé à leur accorder.

LES VIOLETTES DE RACHEL

Opérette en un acte, net..... 2 fr. 50

Germaine de Varne est une charmante enfant; mais elle est très étourdie. Sa sœur adoptive, Rachel, pauvre orpheline élevée par Madame de Varne, est très bonne, très sérieuse et remplie de reconnaissance pour ses bienfaitrices. L'institutrice a imposé un léger travail : dessiner un bouquet de violettes; Germaine oublie son dessin pour aller au-devant de ses cousines qui doivent venir la visiter. Elle oublie ses cousines pour courir après son chat qu'elle croit perdu. L'institutrice est mécontente; mais Rachel a dessiné le bouquet, elle copie son dessin pour remplacer celui de Germaine, et l'étourdie, dont le chat a été retrouvé par Ursule, la servante, pourra, grâce aux violettes de Rachel, prendre part au goûter et à la promenade en compagnie de ses cousines.

1 fr. »

Soldats, Pièce en 4 actes. Un volume in-12..... 4 fr. »

Monte le soldat, toujours bien accueilli sur la scène, dans la vérité de la vie de caserne, en faisant ressortir le côté gai, non le côté trivial, et en mêlant à ce tableau quelques simples réflexions morales : tel est le but de ce modeste ouvrage.

La distribution de « Soldats » comporte une quinzaine de rôles, tous faciles à remplir. On pourra faire évoluer, à volonté, une figuration plus ou moins nombreuse dans une mise en scène très simple et n'exigeant aucun frais de décors et d'accessoires.

Œuvres de M. Félix MOUSSET

*Pour Jeunes Filles***LA PETITE REINE**

Opérette comique en un acte, avec chœurs danses et marches rythmées. 3 fr. »

LA DAME BLANCHE

DE LA TOUR EIFFEL

Opérette-bouffe en un acte..... 1 fr. 50

Deux primeurs, deux bijoux de grâce et de gaieté : la **Dame Blanche de la Tour Eiffel**, où l'Auvergne donne la réplique à l'Angleterre, et la **Petite Reine** avec ses marches et ses danses charmantes, son intrigue palpitante et ses délicieuses mélodies.

MADAME CARABOSSE

Opérette-féerie en 2 actes..... 3 fr. 50

*Pour Jeunes Gens***PAPA BARTUT**

Opérette comique en un acte, avec chœurs, danses et marches rythmées. 3 fr. »

LE FANTOME

DE LA TOUR EIFFEL

Opérette-bouffe en un acte..... 1 fr. 50

DUOS COMIQUES POUR COLLEGES ET PENSIONNATS

Les Recettes de la Famille Plumeau, duo burlesque..... 1 fr. 50
Complainte des Farineux, duo comique..... 1 fr. 50
Les Marrons, duo bouffe..... 1 fr. 50

ÉGLANTINE ET MIMOSA

Saynète à deux personnages

Paroles de **CARITAS**Musique de **L. FROMENT**

Partition avec accompagnement.... 1 fr. 50

MADAME BORNICHON

OU

Bien mal acquis ne porte aucun fruit

Opérette bouffe en un acte

Par M. l'abbé THOMAS..... 3 fr. »

Le Braconnier incorrigible, petite pièce à 2 personnages, par Georges MEUGÉ..... 2 fr. »

MES MÉSAVENTURES*Buffonnerie musicale avec accompagnement de hautbois ou violon ou mirliton*Paroles de **CARITAS** — Musique de **G. MEUGÉ**

Partition avec accompagnement..... 3 fr. »

JÉSUS EST NÉ!*Pastorale-saynète pour Noël ou la Noël Au*Paroles de **CARITAS** — Musique de **G. MEUGÉ**

Partition avec accompagnement..... 3 fr. »

2 fr. »

POUR LA FRANCE

Drame patriotique en un acte avec chœurs

Paroles de **J. Marcel LEBIATS**. — Musique de **L. FROMENT**, maître de chapelle de la cathédrale de Rodez. Partition avec accompagnement..... 2 fr. »

ARISTE EXCOFFON

L'Oratoire du vieux Château, comédie en deux actes, pour filles..... 1 fr. »

L'ABBÉ CHAMBOIS

Deux fois Roi, scène historique en un acte.. 1 fr. »

FERNAND LEGAY. **Une Révolution chez M. Percebois**, comédie en un acte, pour garçons, 1 fr. —

L'École buissonnière, pièce comique et dramatique en deux actes, pour garçons, 1 fr. — **Les Émotions de Tante Gredel**, comédie en un acte, pour filles, 1 fr. — **La Fête du Village**, paysannerie bouffe, en deux actes, pour jeunes filles, 1 fr. 20.

TURIAF

Le Graphologue dans l'embarras, vaudeville en deux actes..... 1 fr. »

Mon Opéra, monologue comique..... 1 fr. »

- L'ABBÉ BARIN.** Premier hymne à la Vierge, récit en vers, 75 cent. — **Mois de Marie**, scène dialoguée mêlée de chants pour la clôture du mois de mai, 75 cent. — **Amende honorable à la Très Sainte Eucharistie**, scène enfantine entremêlée de cantiques, avec musique des chants, 75 cent.
- HENRI HELLO.** **Les désillusions d'un socialiste**, pièce comique en un acte, 1 fr. — **La captivité de Babylone**, drame biblique en 3 actes et 4 tableaux, partition avec accompagnement, net, 8 fr.
- L'ABBÉ LÉGLISE.** — **Yvette ou le Testament de ma Tante**, comédie en 2 actes pour 5 jeunes filles, 1 fr. — **Cadichonne à l'Exposition**, chansonnette comique, 50 cent. — **Un colis postal**, monologue comique, 50 cent.
- CHELU, Lagamelle et Dubidon.** fantaisie militaire en un acte à 2 personnages. Partition et livret, 4 fr. ; libretto seul, 1 fr. — **L'agence Bidoche et Cie**, bouffonnerie en un acte avec imitations, transformations, etc. Partition et livret, 4 fr. ; libretto seul, 1 fr.
- L'ABBÉ SOCKEEL.** **La Fredaine de Suzette**, opérette comique en un acte. Partition nouvelle, entièrement gravée, 5 fr. ; libretto, 1 fr.

DUOS, CHANSONNETTES ET SCÈNES COMIQUES AVEC PARLÉ

NOS MAISONS

Chansonnette comique avec parlé

Paroles de L.-M. DUBOIS

Musique de Jos. BLANCHON 1 fr. »

MADemoiselle FIGELLE

Chansonnette comique avec parlé

Paroles de CARITAS

Musique de G. MEUGÉ..... 1 fr. »

- GIROD.** Miss Lili et Miss Maud, dialogue comique..... 1 fr. 50
- LEUILLIER.** Mon Premier Voyage, chansonnette avec parlé, pour filles..... 1 fr. »
- MARIO NANI.** Les Bonnes de Maman, chansonnette avec parlé..... 1 fr. 50
- MATHIEU.** Une servante mal éduquée, saynète comique pour 3 jeunes filles..... 3 fr. »
- MEUGÉ.** La petite étourdie, chansonnette avec parlé..... 1 fr. »
- Mademoiselle Cordon bleu**, chansonnette avec parlé..... 1 fr. »
- NIVELET.** Une drôle de petite fille..... 1 fr. »
- L'Horloge de Grand'Mère**..... 1 fr. »
- NUYTS.** Je suis maîtresse de maison, saynète pour deux jeunes filles..... 2 fr. »
- FÉRIER.** Le Pér' Fouettard, chansonnette..... 1 fr. 50
- POURNY.** Le billet de l'Auvergnate, scène comique avec parlé..... 1 fr. »

- POURNY.** Les cinq francs d'une écolière, chansonnette comique avec parlé..... 1 fr. »
- Jeanne d'Arc**, chant patriotique..... 1 fr. »
- Marseillais et Gasconne**, duo comique avec parlé..... 2 fr. »
- Le Voyage de Jeanneton**, chansonnette comique avec parlé..... 1 fr. 50
- Les Niches de Georgette**, chansonnette comique avec parlé..... 1 fr. »
- Javotte à la Grande Roue**, chansonnette comique avec parlé..... 1 fr. 50
- Jardinière et Maraîchère**, duo comique.. 1 fr. »
- Ma Poupée à la Migraine**, chansonnette avec parlé..... 1 fr. »
- Le Tablier de Baptiste**, duo-saynète comique. 2 fr. 50
- QUINAUT (J).** Compliment-romance pour fillette à la bonne mère à l'occasion d'un nouvel an. 1 fr. 50
- SOURILAS.** Si Paris avait une Cannebière, duo comique avec parlé..... 1 fr. 75

ŒUVRES DE M. L'ABBÉ DAMBRINE

- 2 fr. »
- Une classe amusante**, scène scolaire pour nombreux personnages..... 2 fr. »
- Je fais l'école buissonnière**, petite scène pour classe enfantine, à 4 personnages, avec couplets sur l'air du *Bon Roi Dagobert*..... 1 fr. 50
- Madame Grognonard**, opérette-bouffe en un acte, à 5 personnages..... 3 fr. »
- Madame Grognonard**, opérette-bouffe en un acte, à 5 personnages..... 1 fr. 50
- J'ai mangé toute la Crème**, chansonnette avec parlé..... 2 fr. »
- Les Castillanes**, valse espagnole chantée pour deux voix égales..... 1 fr. »
- Grand Maman Simplicie**, chansonnette..... 1 fr. »

ŒUVRES DE M. JOS. BLANCHON

LES CHRÉTIENS AUX LIONS!

Drame en 3 actes pour Jeunes Filles

Par Jehan GRECH

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto... 4 fr. »

Libretto seul 1 fr. »

Les premiers siècles de l'ère chrétienne offrent une mine précieuse de vies et de morts héroïques. Bien des plumes ont fouillé ce reliquaire de nos gloires religieuses; bien des figures ont été mises au jour d'une éclatante et pure lumière. Parmi elles, nombre de jeunes et saintes martyres donneront au monde païen le spectacle d'un courage indomptable dans les plus affreux supplices. L'Eglise naissante du Christ recueillit, avec la semence généreuse de leur sang, le témoignage de leur foi constante.

Le courage chrétien est de tous les âges et de tous les temps.

Aux jeunes filles qui rediront les épreuves des trois martyres: Pollicenne, Amianne, Azellie, nous souhaitons l'inébranlable fermeté de la première, l'héroïque expiation de la seconde, l'angélique confiance de la dernière.

Ce drame — leur histoire — au mouvement rapide, aux sentiments nobles et ardents, est écrit dans un esprit éminemment chrétien.

Les mises en scène peuvent s'exécuter facilement, et les personnages ne sont pas très nombreux.

Il sera pour les jeunes âmes auxquelles il est destiné, un puissant levier vers le bien; car si la persécution sanglante a cessé, l'épreuve dure toujours et pour tous!

Pour être fidèle à Dieu et au devoir, il faut souvent verser le sang du cœur.

M. Jos. Blanchon a écrit pour ce drame une musique grandiose, pieuse et douce, bien en rapport avec les situations pathétiques qu'il renferme. A la portée des plus humbles artistes, cette musique sérieuse, tour à tour magistrale ou mystique, ne cesse de produire un effet puissant tout en conservant une grande facilité d'exécution.

UN DINER TRAGIQUE

Comédie en 2 actes pour Jeunes Filles

Par Amélie AMESTOY

Musique de Jos. Blanchon

Un vol. in-12 avec chants 4 fr. »

Claudine, Péroline de cette petite pièce, est une jeune Normande très fûtée au service d'une vieille rentière, madame Dulaurier, qui doit s'absenter le jour même où a lieu, au chef-lieu de canton voisin, l'inauguration d'une nouvelle salle des fêtes. Claudine profite du départ de sa maîtresse pour aller assister au concert, confiant la garde de la maison à Denise, ouvrière en journée.

Celle-ci, aussi peu scrupuleuse que la servante, invite deux de ses amies à un repas dont les provisions de la sexagénaire font tous les frais. Mais le regal est interrompu d'abord par un commencement d'incendie; puis par l'arrivée inopinée de madame Dulaurier, bientôt suivie de celle de Claudine. Après une verte sermon, la vieille dame, chasse cette dernière et la remplace par une brave lavandière, qui seule a joué un rôle consciencieux dans cette aventure.

UN DOCTEUR DE TREIZE ANS

Opéra-bouffe en 3 actes pour Jeunes Gens

Par L. M. DUBOIS

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto 4 fr. »

Libretto seul 1 fr. »

S'inspirant de la légende si attachante sur Pierre La Ramée qui fut le célèbre Ramus, M. L. M. Dubois, a composé un opéra bouffe. Après le succès des *Entractes*, l'écrivain qui devient de plus en plus l'auteur favori des cercles, des pensionnats, des patronages, cette œuvre si gaie, si pleine de vie est à sa place. Elle est digne de ses devanciers. Rien de plus fier que la *Romanse de Rambeau* rien de plus gai que la *Ronde des Ecoliers*, sinon la chanson du *Roi des Anes* et la réception du jeune docteur avec les chœurs des Grenouilles et des Oiseaux pris dans le grand comique de la Grèce.

L'artiste qui a composé la musique sur un livret si intéressant a été vraiment inspiré. Les airs ajoutent à l'entrain naturel de la pièce. C'est vraiment notre chanson française si claire et si alerte, nos chœurs également français qui se retiennent facilement parce qu'ils traduisent un sentiment, et qu'ils sont intelligibles. Le poète et le musicien ne font qu'un et nous pouvons prédire le plus grand succès à cet opéra que toutes les maisons d'éducation voudront faire exécuter. Il renferme une grande leçon dans ses scènes si pimpantes: Le travail opiniâtre triomphe de tout. *Labor improbus omnia vincit.*

UN BON TOUR

*Opérette pour Petites Filles*Par M^{lle} PASCHAL

Musique de Jos. Blanchon

Partition avec accompagnement... 2 fr. »

Blanche est une fillette douce et studieuse qui mérite l'affection de ses maîtresses. Par malheur ses succès en classe lui ont attiré la jalousie de ses compagnes. Elles ne sont pas méchantes pourtant, ce sont de bons cœurs mais de mauvaises têtes. Pour satisfaire leur désir de rire, au même temps que leur penchant à l'envie, elles ont résolu de jouer à Blanche un « bon tour ». Avec quel soin elles le préparent! Pourtant il échoue piteusement devant les premières larmes de la pauvre enfant.

Grâce à l'entrain de Marthe et à la honteuse ignorance de Madeleine la gaité avait régné; depuis le commencement de la pièce, elle cesse à ce moment pour faire place à une scène palpitante d'émotion. Les larmes de Blanche ne taritent pas à se sécher mais elles n'ont pas coulé inutilement. Marthe se sent honteuse à la pensée d'avoir pu — fois fait couler des larmes, aussi prend-elle en son nom et en celui de ses compagnes la résolution d'être plus sérieuse à l'avenir.

La musique de cette opérette est très gaie, elle émeut cependant jusqu'aux larmes dans la complainte de Blanche.

ŒUVRES DE M. JOS. BLANCHON

MARIE-ANTOINETTE

Drame, historique en quatre actes

Par Jehan GRECH

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto..... 4 fr. »

Libretto seul..... 1 fr. »

Marie-Antoinette!... Ce titre, à lui seul, in liqué tout le charme attrayant de ce nouveau drame; l'époque où il se passe; les lieux où il se déroule. A la belle et sympathique figure de Marie-Antoinette, dauphine, reine-mère, il fallait donner sa véritable et triple aureole de grandeur généreuse, de grâce, de bonté. Auréole qui ne la quitta ni dans les splendeurs de Versailles, ni dans les agonies du Temple.

Tel a été le but de l'auteur, s'inspirant des deux paroles par lesquelles un escrivaïn de talent et de cœur, Alfred Nettement, personnifia cette martyre de la royauté douloureuse :

*Heureuse comme une reine!**Malheureuse comme une reine!*

Dans les quatre actes : à Compiègne, à Versailles, à Trianon, au Temple, la physionomie de Marie-Antoinette se dessine noblement. Elle domine de toute la hauteur d'un beau caractère et d'une bonté sans défaillance les haines d'une fureur aveugle, sans trêve. Autour d'elle se groupent les principaux noms dont l'histoire nous rapporte le souvenir. Ses deux enfants, le Dauphin et Madame Royale, adoucissent et reposent, par leur naïveté charmante, des scènes douloureuses et des cris farouhes.

La partie musicale, due à M. JOS. BLANCHON, complète, d'une façon magistrale, les somptuosités de la cour à Compiègne et à Versailles. Au troisième acte elle est imprégnée de douceur et de grâce, comme il convient au cadre de Trianon; au quatrième acte les accents de cette musique, éminemment locale, pleurent et prient dans la prison du Temple. A noter spécialement la fraîche chanson de l'alouette au deuxième acte; enfin, la prière de madame Elisabeth, dont les notes de glas triste et calme émeuvent par la douleur et la résignation.

MONSIEUR LE MARAUDEUR

*Opérette pour Jeunes Filles*Par M^{lle} PASCAL

Musique de Jos. Blanchon

Partition avec accompagnement..... 2 fr. »

LES DEUX TANTES

Opérette comique en un acte

Par R. de HEN

Musique de Jos. Blanchon

Partition avec accompagnement. 3 fr. »

LA GRAND'MÈRE DE QUINZE ANS

COMÉDIE EN 2 ACTES, PAR L.-M. DUBOIS

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto, 2 fr.; libretto seul..... 1 fr. »

SAINTE CATHERINE D'ALEXANDRIE

Drame lyrique en deux actes, avec prologue

Par Amélie AMESTOY

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto..... 3 fr. »

Libretto seul..... 1 fr. »

Ce drame se déroule à Alexandrie, sous le règne de l'empereur Maximin.

Catherine, étant en visite chez son amie Paula jeune patricienne un peu vaine et coquette, y rencontre une étrangère récemment arrivée en Egypte. La conversation tombe sur les chrétiens, que Catherine défend avec chaleur. Indignation de Chariclée — c'est le nom de l'étrangère — qui use de ses relations pour perdre Catherine. Celle-ci, mandée auprès de l'empereur, au moment où elle raconte à Paula les détails de sa conversion miraculeuse, se voit jetée dans un cachot.

C'est là qu'au second acte Paula vient la visiter et lui offrir les moyens d'échapper à la mort. La jeune vierge le repousse avec fermeté. Survient l'impératrice qui, après un entretien avec Catherine, se convertit à la religion chrétienne. Cette circonstance, et l'apparition d'un ange, venu pour annoncer à la sainte son prochain martyre, achevent de toucher le cœur de Paula, qui se déclare chrétienne à son tour.

M. BLANCHON a composé, pour ce beau drame, une partition de réelle valeur. Elle comprend, au premier acte, une *chanson patenne* de Paula, d'un timbre joyeux; puis un duo de Catherine et de Paula, calme et surnaturel dans la partie de la sainte, tourmenté et sombre dans celle de la patenne. Enfin, au second acte, pendant l'extase de la future martyre, une *suave musique*, — chœur céleste et solos d'anges — achève de toucher les cœurs déjà si impressionnés par ce superbe tableau.

LES SOURICIERES

Comédie en deux actes pour Jeunes Filles

Par L.-M. DUBOIS

Musique de Jos. Blanchon

Partition et libretto..... 3 fr. »

Libretto seul..... 1 fr. »

BURIDAN

Duo comique pour Jeunes Filles

Par R. de HEN

Musique de Jos. Blanchon

Partition avec accompagnement... 1 fr. 50

DISTRIBUTIONS
DE PRIX

CHŒURS DE CIRCONSTANCE

FÊTES
DE PENSIONNATS

GIVRE ET ROSÉE

GRAND CHŒUR A 3 VOIX ÉGALES ET SOLOS

Paroles de **CARITAS**

Musique de A. Trojelli

Partition avec accompagnement... 2 fr. 50

LA MÈRE MICHEL

CHŒUR A 3 VOIX ÉGALES ET SOLOS

Paroles de **L.-M. DUBOIS**

Musique de Jos. Blanchon

Partition avec accompagnement... 2 fr. »
Parties séparées..... 20 cent.

LA GRÈVE DES FLEURS

GRANDE SCÈNE LYRIQUE

POUR COMPLIMENT DE FÊTE

Paroles de **CARITAS**

Musique de L. Froment

Partition avec accompagnement... 3 fr. »

L'ABBÉ LANCELEVÉE. Une Fête à Pékin, chœur-saynète à trois voix égales, avec accompagnement de tambour, tam-tam, cymbales, triangle, timbres et clochettes..... 2 fr. 50
— Parties séparées, net..... 2 fr. 20

Un Festival au Bocage, chœur-champêtre imitatif à 3 voix égales..... 2 fr. »
— Parties séparées..... 20 cent.

P. BETHENOD. Au Son joyeux des Castagnettes, solo et chœur à deux voix..... 2 fr. »

L'ANGE DE LA FRONTIÈRE

Hymne patriotique

SOLO ET CHŒUR A 3 VOIX

Paroles de **CARITAS**

Musique de A. Trojelli

Partition avec accompagnement... 2 fr. »

CALCUL ROSE

SAYNÈTE ENFANTINE

POUR COMPLIMENT DE FÊTE

Paroles de **CARITAS**

Musique de L. Froment

Partition avec accompagnement... 2 fr. »

FRANCE EN AVANT

HYMNE PATRIOTIQUE

Paroles de **CARITAS**

Musique de Georges Meugé

Solo et chœur à 3 voix, avec accompagnement de clairon et tambour, ad libitum.... 2 fr. »
Parties séparées..... 40 cent.

UN CÉLESTE CONFLIT

ENTRE LA CHARITÉ — LA RECONNAISSANCE

COMPLIMENT DE FÊTE

Paroles de **CARITAS** — Musique de Georges **MEUGÉ**

Partition avec accompagnement..... 1 fr. 50

BORDÈSE. Les Mules, à 2 voix..... 2 fr. »

CHANDELIER. Le Jour de l'An, oui c'est comme ça, chant microscopique avec accompagnement de mirlitons, grelots, tambour, etc., etc.. 1 fr. »

JAVELOT. L'heureux jour, chœur à 3 voix égales pour distribution..... 2 fr. »

JONNET. Chant d'allégresse à 3 voix et solo pour fête de Supérieure..... 2 fr. »

ERNEST GROSJEAN. Dix morceaux de circonstance, en solo et chœur à trois voix, se vendant séparément : **A un Evêque**, après la Confirmation, 1 fr. — **A un Pasteur**, solo et chœur, 1 fr. 50. — **A un Supérieur** ou à une Supérieure, 1 fr. 25. — **A un Maître** ou à une Maîtresse de classe, 1 fr. 25. — **A Monseigneur**, président une distribution, 1 fr. 50. — **Prix de Sagesse**, solo et chœur pour distribution, 1 fr. 25. — **Les Vacances**, 1 fr. 50. — **Avant les Prix**, 1 fr. 25. — **Pendant les Prix**, 1 fr. 25. — **Après les Prix**, 1 fr. 25.

POUANY. Salut aux Vacances, chœur pour une distribution de prix..... 1 fr. 75

Le Camélia, la Colombe et le Lierre. Scène lyrique pour la fête d'une Supérieure ou d'une Directrice de pension avec parlé, solos et chœurs. 2 fr. 50

Les Gitanas, duo ou chœur..... 1 fr. 70

A TRAVERS L'ALGÉRIE

HISTOIRE, MŒURS ET LÉGENDES DES ARABES

Par M. l'abbé LAMBERT

Docteur en Sorbonne, chanoine honoraire de Châlons.

Un fort volume in-12, 2 fr. 50, franco 3 fr.

L'ouvrage que nous présentons à la jeunesse chrétienne se distingue de tous ceux qui ont été écrits sur cette matière; c'est le récit pittoresque d'un voyage que l'auteur a fait en Algérie et surtout parmi les Arabes. Ce n'est pas une histoire politique ou administrative de cette contrée, ni le récit des glorieuses batailles que nous avons remportées et qui nous ont acquis le pays, assez d'auteurs ont traité avec mérite ces sujets. Tout différent a été le but de M. Lambert.

Il a voulu saisir la nature sur le fait, et c'est l'Arabe qu'il nous dépeint avec ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes et ses défauts, c'est une espèce de photographie qu'il fait passer sous nos yeux.

Ce qui apprend davantage à connaître un peuple, ce sont les légendes. Elles fourmillent chez les Arabes; l'auteur ne les a pas négligées; il en a recueilli le plus grand nombre possible et les raconte avec empressement, ce qui donne à son livre encore plus d'intérêt, de variété et de vie.

Sous une forme simple et agréable, il sait charmer par le récit de ses aventures personnelles et par la manière piquante avec laquelle il les raconte. Si nous ne nous trompons, ce livre aura grand succès.

L'ITALIE

VOYAGE RELIGIEUX, HISTORIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Par M. l'abbé CHAUVIERRE

Un beau et fort volume in-12, 3 fr. 50; franco, 4 fr.

L'Italie est un journal rédigé par un touriste qui, après avoir admiré les splendeurs et les richesses de l'Italie, a noté les villes qu'il a traversées ou visitées, les points de vue qu'ils l'ont frappé, les monuments surtout religieux, qu'il a pu examiner à l'aise. Entrant dans de plus grands détails, M. l'abbé Chauvierre nous signale les chefs-d'œuvre de la peinture, dont, au delà des Alpes, toute ville qui se respecte est surabondamment riche. Au voyageur assez heureux pour suivre la même route, de contempler ces merveilles qui, ainsi que l'observe souvent notre auteur, prouvent si éloquemment l'influence bienfaisante du catholicisme sur le développement de la civilisation et la protection éclairée que les Souverains Pontifes ont étendue avec tant de royale magnificence sur tous les efforts tentés par l'intelligence humaine. Ce livre est terminé par la traduction des premiers actes du pontificat de Léon XIII.

